HISTOIRE

DE

MARIE STUART.

TOME PREMIER.


Imprimerie de J. Stienon.

HISTOIRE

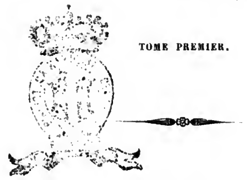
DE

MARIE STUART

PAR

J. M. DARGAUD.

Casus prima ab infantia ancipites.
Tacite, *Annales*, VI, li.



TOME PREMIER.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBR.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1851

AVANT-PROPOS.

J'ai toujours aimé le seizième siècle. Je l'avais beaucoup étudié. Je le connaissais assez pour le bien sentir. J'étais arrivé à ce moment où l'érudition, si incomplète qu'elle soit, s'embrase et brûle de se répandre, de créer une œuvre. Mais quel sujet aborder? Où trouver un moule historique pour y verser mes études et mes impressions? Je flottais dans un vague et ardent désir.

Une circonstance très-simple me tira de mon irrésolution.

Un soir, au mois de septembre 1846, après un jour pluvieux, je sortis. J'avais fait à peine

quelques pas dans la rue, que la pluie recommença. J'entrai dans un cabinet littéraire, afin de m'abriter. Une fois là, je demandai les Mémoires de Machiavel ; ils n'y étaient pas : d'autres volumes me furent présentés, que je refusai. Enfin j'aperçus au bas de la bibliothèque, à la portée de ma main, « l'histoire de « Marie Stuart, reine d'Écosse et de France, « avec les pièces justificatives et des remar- « ques. A Londres, MDCCLII. »

Le nom de Marie Stuart me frappa violemment. Je pris le vieux livre, je rentrai chez moi, et je lus avec un intérêt inexprimable cette pauvre et médiocre histoire, sous laquelle involontairement j'en composais une autre. Je ne dormis pas de la nuit ; j'étais enivré d'enthousiasme, d'horreur et de pitié.

Dès le lendemain, je me vouai à l'histoire de Marie Stuart. Cette histoire a été mon labeur pendant quatre années. Je l'offre au public avec cette sécurité modeste qui n'espère pas les applaudissements, mais qui compte sur l'approbation.

Mes lecteurs comprendront bien par quels longs et persévérants travaux j'ai passé. J'ai puisé à toutes les sources du seizième siècle. J'ai fureté les bibliothèques, j'ai consulté les savants, j'ai compulsé les manuscrits, j'ai noté les documents inédits ensevelis dans l'oubli et dans la poussière.

J'ai fait le voyage d'Angleterre et d'Écosse, j'ai exploré les collections, les musées, les vieux portraits, les gravures rares, les traditions, les ballades, les lacs, la mer et les rivages, les montagnes et les plaines, les champs de bataille, les palais, les prisons, toutes les ruines, tous les sites, toutes les traces innombrables du passé. Les faits se rattachant si intimement à leur date et à leur théâtre, comment les animer, les ressusciter autrement qu'en les allant contempler dans leur succession pathétique aux lieux mêmes où ils se sont accomplis? Voyager est donc indispensable pour raconter. L'histoire n'est au fond qu'un voyage dans le temps et dans l'espace. Plus le voyage est direct, personnel, plus l'histoire est saisissante. Hérodote

et Thucydide, Salluste et Tacite, Froissard, Comines, Pierre Mathieu, étaient des voyageurs. Il semble que l'histoire, comme ces cavales dont parle Pline, conçoive à l'air libre et soit fécondée par le vent.

Voilà dans quelles conditions j'ai écrit les récits qui remplissent ce livre.

L'histoire est une chose sérieuse. L'érudition est sa substance; l'imagination n'est que sa palette. L'imagination n'a jamais le droit de dépasser le cercle de la science, ou, ce qui revient au même, de la conscience; car au delà de ce cercle il n'y a que chimère, mensonge et néant.

Les anciens avaient fait de l'histoire une muse; les modernes en ont fait un témoin. Elle est l'une et l'autre. Elle aspire à l'idéal; mais cet idéal, qu'est-ce, sinon la réalité même, la réalité vivante? Un homme d'État l'a dit: « L'histoire doit être l'épopée du vrai. »

Paris, 22 septembre 1850.

LIVRE PREMIER.

Plan de cette histoire. — Naissance de Marie Stuart. — Jacques V. — Ses aventures. — Lindsay du Mont. — Buchanan. — Presbytérianisme. — Madeleine de France. — Marie de Lorraine. — Henri VIII. — Guerre entre l'Angleterre et l'Écosse. — Mort de Jacques V. — Sacre de Marie Stuart à Stirling. — Séjour de la petite reine d'Écosse au monastère d'Inch-Mahome. — Persécution contre le protestantisme. — Le cardinal Beatoun. — Supplice de George Wishart. — Assassinat du cardinal Beatoun par Norman Lesly. — Knox au château de Saint-André. — Prise du château. — Knox et les autres prisonniers dans les bagnes de France. — Débarquement de Marie Stuart en Bretagne, au port de Roscoff. — Son arrivée à Saint-Germain en Laye. — Henri II. — Ses favoris. — Diane de Poitiers. — Le comte d'Arran. — Régence de Marie de Lorraine. — Le comte d'Angus. — L'Église presbytérienne.

Je voudrais raconter avec impartialité l'histoire de Marie Stuart, de cette princesse qui, née d'une race de héros par sa mère, et par son père d'une race de rois, fut la femme la plus belle de son siècle, et la plus illustre par

ses grâces, par ses malheurs, peut-être par ses crimes, sûrement par ses expiations.

L'occupation ardente de Marie Stuart fut l'amour; la politique ne fut que son écueil. L'amour posséda son âme tout entière, depuis la coquetterie jusqu'aux attentats. Elle aima et fut aimée dans les palais, dans les camps, dans les prisons. Elle s'abandonna sans frein à ses caprices ou à sa passion, et secoua partout le feu autour d'elle. Ses séductions furent toujours irrésistibles, souvent cruelles, une fois atroces. L'amour l'enivra dans les festins d'Holyrood. La politique la réveilla de son rêve voluptueux, et, la saisissant d'une main rude, elle l'enchaîna et l'immola. Marie avait été l'idole de l'amour; elle fut la victime de la politique.

Sa vie fut orageuse, sa mort tragique, et sa mémoire, l'éternel problème de l'histoire, flotte entre un autel et un pilori : sainte pour les uns, empoisonneuse pour les autres, tantôt la reine chère à l'Église, tantôt l'élève de Locuste, tour à tour adorée et maudite. J'essayerai de tenir la balance droite et de ne céder ni à la prévention, ni à l'horreur, ni à l'attrait; je m'efforcerai de ne fléchir qu'à la justice. Les ennemis ont accusé, et les amis ont ab-

sous. De quel côté est l'erreur? Dieu seul le sait. L'historien le conjecture : s'il le révèle, ce sera en gémissant. L'historien doit être grave et ne rien hasarder; car toute légèreté de sa plume peut devenir une calomnie ineffaçable. Son rôle est de ne rien omettre, ni du bien ni du mal : son entraînement serait de plaindre, sa joie d'absoudre; mais son devoir est de raconter.

La maison des Stuarts était l'une des plus anciennes de l'Europe. Son premier ancêtre sur le trône fut ce grand Robert Bruce, le héros de l'Écosse avant d'en être le roi. L'histoire n'offre pas une race plus tragique. Des sept princes qui portèrent la couronne avant Marie Stuart, trois périrent par le fer et par le poison, deux furent tués à la guerre. On connaît le sort de ceux qui lui succédèrent : la proscription, la déchéance, le billot et l'exil. Indépendamment des fautes individuelles, ne dirait-on pas d'une destinée collective roulant d'elle-même aux abîmes?

Cette destinée ne fut jamais tracée d'un pinceau plus sévère que sur une toile où Marie Stuart est représentée dans la fleur de sa jeunesse. Au milieu de cette transfiguration que donne le génie, le peintre l'a couronnée d'une

auréole sinistre. Jamais nulle image ne refléta une beauté plus tragique. Le fond est sombre, les traits délicats et nobles; un rayon de soleil éclaire des boucles de cheveux blonds vivants et électriques dans la lumière : seulement près de cette lumière l'ombre est lugubre, et cette tête charmante et fatale semble déjà dévouée au supplice.

Insensiblement on passe de la contemplation de cette jeune femme au souvenir de sa race; on pense à ses aïeux presque tous assassinés à leurs foyers ou tués dans les combats; on pense à ses petits-fils, les précurseurs des échafauds et des proscriptions de la royauté; puis l'on revient tristement à elle, qui résume et qui épuise tous les prestiges, tous les dons, tous les piéges, toutes les chutes, tous les malheurs, toutes les iniquités, toute la grâce et tous les courages de ses deux maisons, marquées d'avance pour combattre, pour briller, et pour disparaître avant l'idée qu'elles représentent l'une et l'autre : l'absolutisme de l'Église et de l'État.

De tous les personnages historiques, Marie Stuart est certainement le plus problématique. Sous les séductions de sa beauté, il y a un mystère. Je tâcherai de soulever les voiles

qui la couvrent, afin de la montrer telle qu'elle est. Heureux si dans mon livre, cette toile de l'écrivain, je faisais revivre cette princesse si passionnée, si énigmatique et si diverse, qui, par delà les temps, allume encore l'amour ou la haine de la postérité, comme elle alluma l'amour ou la haine de ses contemporains!

Ce livre, d'ailleurs, n'est ni l'histoire d'un siècle, ni peut-être même l'histoire d'un règne : c'est avant tout l'histoire d'une femme dont on n'a guère crayonné que le roman, tantôt sous la forme du panégyrique, tantôt sous la forme du pamphlet. J'aurai du moins recomposé un portrait vrai. J'aurai tenté de retracer consciencieusement une figure perdue dans les brumes de l'Écosse, et comme évanouie dans l'ombre du passé.

Marie Stuart naquit au château de Linlithgow, vers le milieu du XVIe siècle (8 décembre 1542). Elle était fille de Jacques V et de Marie de Lorraine, dont le père, Claude de Lorraine, porta le premier ce beau nom de duc de Guise.

Jacques V n'était pas un prince vulgaire. Il



avait des qualités brillantes et chevaleresques. Il aimait les femmes, les arts et les combats. C'était un François Ier d'Écosse. Il excellait dans tous les exercices du corps, et surtout dans l'escrime. Il était malheureusement plus chevalier que roi. Si la politique, meilleure qu'une épée sur le trône, eût été le complément de sa grâce et de son courage, il mériterait d'être comparé à Henri IV. Il avait même à un plus haut degré que le Béarnais l'amour du peuple, dont il protégeait le travail et les jeux. Il ne présidait pas aux tournois des nobles avec plus de cœur qu'aux amusements du peuple. Il avait institué des prix pour la course, pour la lutte, pour l'arc; ces prix il les décernait lui-même, et les plus humbles artisans le connaissaient. On l'appelait, à cause de son amour pour les petits, *le roi des communes, rex plebeiorum,* disent les chroniques.

Bien des fois il descendit du château de Stirling ou du palais d'Holyrood sous un déguisement, afin de mieux voir comment la justice était faite à son peuple; souvent aussi pour se trouver à un rendez-vous de chasse ou d'amour. Il partait gaiement sans garde et sans suite, quelquefois, comme un montagnard, en



jaquette, en plaid et en toque de tartan; quelquefois, comme un archer, en habit vert de Lincoln, et son cor suspendu à une bandoulière de cuir. Ainsi équipé et toujours bien armé, il courait tous les hasards. Sa vie fut plus d'une fois en péril; mais sa présence d'esprit, son intrépidité et sa merveilleuse adresse ne lui firent jamais défaut.

Les ballades le célébrèrent en strophes libres et naïves; les traditions racontèrent ses voyages dans les montagnes avec l'inépuisable complaisance de l'imagination populaire pour ses héros.

Je citerai quelques traits entre mille. On connaît son aventure au village de Cramond :

Il y aimait une jeune et belle paysanne. Un matin, avant l'aube, après avoir passé la nuit avec sa maîtresse, il revenait par un sentier de coudriers à Édimbourg, et se félicitait d'avoir échappé aux regards curieux, lorsqu'il fut assailli près du pont de la rivière d'Almond par cinq paysans, jaloux de l'étranger en habit vert, du compagnon de Robin-hood. Jacques, surpris, mais intrépide, tire son épée, et, tout en se battant, parvient à se placer à l'entrée étroite du pont. Tranquille alors sur le danger d'être pris par derrière, il se défend et il

attaque tour à tour. Les paysans, furieux, sont décidés à ne pas faire de merci et poussent des cris de rage. Jacques lutte silencieusement. Il blesse, il est blessé. Les coups et les cris redoublent.

Un pauvre journalier qui battait le blé dans une grange accourt au bruit. Il ne connaît pas le roi, mais il le voit seul contre cinq assaillants, et, sans balancer, il se joint à lui. Alors Jacques reprend l'offensive. « Mon brave ami, suis-moi, » s'écrie-t-il. Et ils s'élancent en même temps, Jacques avec son épée, son compagnon avec un fléau. Ils frappent et dispersent leurs lâches ennemis. Les paysans épouvantés disparaissent et se jettent à travers champs. Jacques alors remercia son libérateur; et s'apercevant qu'il était lui-même tout en sang, il se laissa conduire à la grange voisine. Le pauvre journalier offrit à Jacques un bassin de cuivre et un sac de blé vide, afin que son hôte inconnu pût se laver et s'essuyer. Ces soins remplis, Jacques causa familièrement avec son libérateur et désira savoir son nom. « Je m'appelle John Howieson. — Et que souhaiterais-tu le plus au monde? — Le domaine de Brachead, répondit le journalier; il vaut mieux qu'un royaume. — C'est un domaine de

la couronne, reprit Jacques. Viens me voir demain à Édimbourg. Tu me trouveras au château d'Holyrood. Demande le fermier de Ballanguish. Je te serai peut-être utile auprès du roi, auquel j'ai rendu un service et qui me veut du bien. »

Jacques remercia de nouveau le journalier en le quittant, et l'imagination de John voyagea toute la nuit dans des pays enchantés. Le lendemain, il s'achemina vers la ville. Quand il fut sur la place du palais, en face du portail surmonté de l'horloge et des armes d'Écosse, au-dessus desquelles s'élèvent la couronne et le chardon, il regarda le monument majestueux, les gardes étincelants, les panaches, les plumes, les décorations, les riches uniformes, et il retourna en arrière. Il s'en alla et revint autant de fois que le coq chanta, dit la légende, ainsi que me l'apprit le vieux et savant antiquaire qui me la racontait au pied des tours d'Holyrood. Enfin, s'enhardissant un peu, John s'enquit en balbutiant du fermier de Balanguish. Un officier le conduisit par le grand scalier, lui fit traverser la salle des gardes t le remit à un chambellan qui l'introduisit ans un cabinet resplendissant d'or. Plusieurs igneurs étaient debout et tête nue; un seul

était assis et couvert. C'était le fermier de Ballanguish, en drap vert de Lincoln comme la veille. Le journalier comprit que c'était Jacques V.

« Voilà celui qui m'a sauvé hier par son courage, » dit le roi. Et, prenant des mains de l'un de ses ministres un acte dressé d'avance, il le remit en souriant à Howieson. « Par cet acte, lui dit-il, tu es désormais propriétaire du domaine de Brachead. » Le pauvre homme ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles, et il se retira dans l'ivresse de la joie. Jacques avait fait insérer dans l'acte une clause de redevance. Toutes les fois que le roi passerait le pont de la rivière d'Almond, le propriétaire de Brachead ou ses descendants étaient tenus de lui présenter une serviette de fine toile, avec le bassin et l'aiguière. Cette clause était encore exécutée il y a trente ans, et la famille du propriétaire de Brachead s'en faisait un titre de noblesse et un privilége d'honneur.

Une autre fois, Jacques s'en allant en costume de simple chevalier dans les highlands, pour voir une dame dont il était épris, rencontra le comte de Huntly qui s'en allait de même, et qui reconnut le roi. « Pourriez-vous me dire, sire chevalier, où vous faites route

en ce moment? — Vous êtes le comte de Huntly, reprit le roi modestement ; et vous êtes trop courtois pour vous mêler d'un voyage qui doit rester secret. » Le fier comte, qui savait la préférence accordée au roi par celle qui lui avait tout refusé, répondit : « Rien n'est secret pour moi en ce moment, ni le voyage ni le voyageur. Vous êtes Jacques d'Holyrood, et vous chassez sur mes terres. » Le roi rougit de colère et s'écria : « Puisque vous savez tant de choses, sachez encore que je n'ai souci de mes droits, et que les armes régleront tout entre nous. » Le comte toucha la poignée de son épée ; puis réprimant ce premier mouvement, et le respect succédant à la jalousie : « Excusez-moi, monseigneur : il me serait glorieux de croiser l'épée contre un rival aussi noble et contre un aussi bon chevalier que vous ; mais vous êtes mon souverain, et vous êtes aimé. Pardonnez mon irrévérence, et allez où vous êtes attendu. Permettez-moi de tirer cette épée à la première occasion, non pas contre vous, mais à vos côtés. — Vous tirerez la mienne que voilà, repartit le roi. Changeons nos épées, mon cher comte ; la vôtre est si vaillante, que je croirai conclure un marché de prince. » Le comte reçut en s'in-

clinant le don royal, et jura de ne jamais oublier un tel honneur. Après quoi Jacques, ôtant son gantelet, pria le comte de Huntly de l'imiter. Le comte ayant obéi, le roi lui serra cordialement la main et ils se séparèrent amis.

Jacques n'était pas seulement épris de l'amour, de la gloire et des aventures : il était magnifique, et tous les luxes le charmaient.

Le laird d'Atholl, qui connaissait ses goûts, lui donna une fête merveilleuse dans un palais de bois improvisé. Ce palais, construit au versant d'une immense prairie, était entouré de fossés, flanqué de tours, divisé en appartements tout embaumés de fleurs. Le laird y traita le roi avec une splendeur digne de Stirling ou d'Holyrood. Après le repas, quand le roi et les seigneurs furent sortis, un montagnard, s'avançant avec une torche, mit le feu au palais ; le laird voulant montrer par là que ce palais n'avait été bâti que pour une seule matinée et pour un seul hôte.

Le roi répondait à cette fête et à d'autres par des fêtes plus somptueuses encore. Un jour il invita plusieurs seigneurs et tous les ambassadeurs de sa cour à une chasse dans la partie septentrionale du Clyddesdale, où il avait fait creuser des mines sillonnées de filons d'or et



d'argent. Après la chasse, le dîner fini, il fit servir, comme fruit du pays, à chacun un plat couvert, rempli de pièces d'or à l'effigie de Jacques V. « Voilà mon dessert, » dit le roi. Et les convives d'applaudir.

Tel était Jacques V, prince héroïque et charmant, mais inégal à cette grande tâche de la monarchie au xvie siècle. Il fallait alors un diplomate autant qu'un chevalier. Jacques n'est pas un roi d'histoire; c'est un roi des ballades, orthodoxe, galant, chimérique, dominé par des prêtres habiles et par sa femme, la sœur des Guises; opprimé par ses Écossais rebelles et anarchiques; menacé sans cesse par la politique et par la théologie de Henri VIII.

Il est juste d'ajouter qu'il déployait parfois les rigueurs salutaires de la toute-puissance contre les grands en faveur des petits. Sa haine était implacable, inextinguible envers les Douglas, les tyrans de sa jeunesse et de l'État. Il fit une célèbre tournée en Écosse et sur les frontières, où, dans sa soif de la justice, il livra au bourreau les plus redoutables et les plus nobles maraudeurs de ces pays, ravagés sans cesse par le brigandage armé des seigneurs. La terreur qu'il inspira dans les châteaux devint la sécurité des chaumières, où

l'on bénissait tout haut le nom du roi Jacques, et où l'on disait : « Maintenant les troupeaux n'ont pas besoin d'autres pasteurs, pour les garder, que les buissons des prairies. »

Jacques V ne vécut que trente et un ans. Son règne fut presque aussi long que sa vie. Plus je médite ce règne, plus j'y surprends les causes primitives, lointaines des catastrophes qui suivirent; plus je me pénètre de cette conviction que Jacques, par sa conduite dans les affaires religieuses de son siècle, amassa lentement les nuages d'où partit la foudre qui devait consumer son trône, sa patrie et sa famille.

Il était, par sa mère Marguerite, neveu de Henri VIII.

On sait comment le monarque anglais, d'abord le défenseur de la foi contre Martin Luther, fut amené à secouer l'autorité de l'évêque de Rome. Il changea la religion de son royaume, s'empara des biens du clergé catholique et les distribua à ses nobles, dont il se fit ainsi des partisans dévoués. Terres, bois, prairies et bétail, vaisselle plate, meubles sculptés, statues, tableaux, bibliothèques et chartes, il enleva tout et prodigua tout, selon sa politique. Il cédait à ses caprices les plus

désordonnés. Il donna une ferme ecclésiastique à l'un de ses cuisiniers qui lui avait préparé un mets exquis. Il s'empara en même temps de la direction des idées nouvelles; il en fut le chef. Tout en restant roi, il devint le pape de la réforme en Angleterre. Ses passions, infâmes dans leur principe, lui valurent un génie. Le génie ne l'aurait pas élevé, pour le présent et pour l'avenir, pour lui et pour ses descendants, à une fortune plus haute et plus sûre. Il aimait son neveu, il haïssait le catholicisme. Il résolut de fortifier et d'accroître l'un aux dépens de l'autre. Il pressa le roi Jacques de suivre son exemple et de donner l'Écosse à la réforme, qui avait déjà pénétré dans ces contrées obstinées et barbares. Le peuple ne s'y montrait pas contraire. La noblesse, qui connaissait les largesses que Henri avait faites avec les biens des monastères et du clergé, cédant d'ailleurs au souffle qui inclinait les têtes les plus fières devant les préceptes de Calvin; la noblesse espérait du roi Jacques les mêmes faveurs qu'avait prodiguées le monarque anglais, et ouvrait tous les horizons de son intelligence à la lumière des doctrines presbytériennes.

Jacques lui-même ne fut pas d'abord re-

belle aux desseins de Henri VIII. Il poursuivit tous les abus du catholicisme avec une légèreté moqueuse et spirituelle. Il commanda même, contre la corruption de l'Église, des satires à David Lindsay du Mont, le poëte à la mode, et des pamphlets à Buchanan, un Juvénal prosateur et dogmatique, le plus éloquent écrivain de tout le royaume.

Lindsay railla en artiste le clergé catholique, Buchanan le frappa en théologien.

Il se forma une opinion publique formidable aux croyances de Rome. Des précurseurs modestes de Knox parcoururent le pays et prêchèrent, dans les premiers transports de leur foi, le retour au saint Évangile. Ils prêchaient dans les chaumières, ils prêchaient dans les châteaux, suscitant partout des disciples, partout des soldats aux idées nouvelles. Le presbytérianisme se propageait avec une rapidité que devait accélérer encore la persécution.

Ses apôtres graves et résolus, d'un courage qui égalait leur dévouement, n'aspiraient qu'au martyre. Ils attaquaient l'Église romaine avec toute l'ardeur d'un jeune enthousiasme.

Ils s'emportaient contre les abstinences, contre le culte des saints, contre les prières



pour les âmes du purgatoire, dont le dernier mot était toujours une dîme, un impôt universel et forcé, levé par la cupidité du clergé sur la crédulité des peuples.

Ils n'épargnaient pas les monastères, ces nids d'oisiveté et de vices, dont les intrigues, les menées souterraines dépouillaient les familles, et qui arrachaient, par leur institution seule, à la terre une partie de ses travailleurs, à l'Écosse une partie de ses citoyens.

Ils tonnaient surtout contre les indulgences dont les missionnaires du pape faisaient commerce, et qui ôtaient tout le frein aux passions humaines en offrant au crime même une expiation commode : le don à quelques couvents d'une part des rapines les plus exécrables, les plus souillées de sang.

Telles étaient les plaintes, tels étaient les progrès de la réforme dans les vallées, sur les montagnes et au bord des lacs d'Écosse. Jacques fut près de céder au torrent. Il ne ménageait plus les évêques, il les traitait avec hauteur et colère. Il les recevait d'un visage sévère, raconte Melvil, et leur reprochait leur avarice, leur cruauté. « Dans quelle vue, leur « dit-il à Stirling, pensez-vous que mes pré- « décesseurs ont donné à l'Église tant de

« champs et tant de richesses ? Était-ce pour « entretenir des chiens et des faucons, pour « fournir au luxe et aux débauches de tant « d'hypocrites et de fainéants ? Henri VIII « vous fait brûler, le roi de Danemark vous « fait trancher la tête ; et moi je vous percerai « le cœur avec mon épée. » — En prononçant ces mots, il la tira en effet ; ce qui épouvanta si fort les évêques, qu'ils prirent la fuite.

On crut qu'il allait se liguer, avec sa noblesse et avec son oncle Henri VIII, contre Rome. Le clergé comprit le danger qui menaçait son existence même, et le conjura à force de souplesse et de diplomatie. L'archevêque de Saint-André, Beatoun, et David Beatoun, plus tard cardinal, répandirent autour du roi les séductions, les flatteries, et parvinrent à l'enchaîner à leur cause. Jacques changea de rôle et ferma les yeux à tous les abus. OEdipe du catholicisme il se voua aux ténèbres, et il y condamna sa race afin d'accomplir les destins.

Les Beatoun fomentèrent ses jalousies et ses mécontentements contre les nobles, le détournèrent de toute amitié pour l'Angleterre et pour Henri VIII, l'inclinèrent vers l'alliance et vers l'admiration de François Ier. La cour de France, de son côté, avertie de ces ma-



néges, ne négligea rien pour les cultiver et les nourrir.

Jacques fit, dans ces conjonctures, un voyage sur le continent. On lui avait beaucoup parlé de Madeleine, fille de François Ier; et il partit avec le projet vague et romanesque de l'aimer, de l'épouser peut-être. Ses conseillers avaient semé d'avance dans l'imagination du roi cette fantaisie, d'où pouvait éclore un sentiment, et plus tard une politique.

François Ier était à Fontainebleau, son séjour de prédilection, et la plus enchantée de ses demeures. C'est là qu'il reçut en roi chevalier un autre roi chevalier. Les tournois, les chasses, les bals attendaient Jacques et le retinrent comme en un cercle magique. Les splendeurs d'Holyrood furent éclipsées par celles de Fontainebleau. Il y eut dans ce palais incomparable une suite de fêtes, toutes données en l'honneur du roi d'Écosse. Il y eut dans ces parterres, où tous les dieux de l'Olympe habitaient, d'où jaillissaient les sources vives, des promenades aux flambeaux ; il y eut des promenades sur l'étang, au son des fanfares lointaines et au clair de lune. Il y eut enfin, dans le plus mystérieux réduit de ce parc immense, à la grotte du jardin des pins,

une entreprise de Jacques V qui acheva de le subjuguer et de le ravir. Ce prince ayant gagné le gardien de ce jardin, put voir, à l'aide d'un miroir secret, une dame au bain, dans une baignoire en forme de conque, au fond de la grotte tapissée de lierre et entourée de verveine. Cette apparition aux yeux bleus, aux cheveux dénoués, ruisselants, et qui semblait la fraîche naïade de ces beaux lieux, n'était autre que la princesse Madeleine, la fille du roi. Jacques demanda sa main et l'obtint de François Ier, auquel dès lors il s'attacha de cœur. Hélas! la pauvre princesse, transplantée en Écosse, y expira quelques mois après son débarquement. Un de ses plus jeunes pages qui l'avait accompagnée si loin de la France, et qui devait être le grand poëte Ronsard, composa des vers touchants sur la fin prématurée de sa maîtresse :

La belle Magdeleine, honneur de chasteté,
. . . .
A peine de l'Écosse avait touché le bord,
Quand, au lieu d'un royaume, elle y trouva la mort.
. . . .

Jacques, poussé par ses conseillers et par le désir de renouveler sa race, demanda une

autre princesse presque française, Marie de Lorraine, de la famille catholique des Guises. C'était un engagement sûr envers la cour de Saint-Germain et envers Rome.

La noblesse protestante murmura, et les récentes persécutions contre les rebelles à l'Église redoublèrent. Un grand nombre de ces malheureux furent livrés aux flammes par les juges ecclésiastiques de l'archevêque de Saint-André. Ni l'âge, ni le sexe, ni le rang, ne furent épargnés. Ce tribunal ne fut surpassé en rigueur et en fanatisme que par les tribunaux de Valladolid et de Goa. Il fut dans le nord comme l'apparition formidable de l'inquisition du midi.

Irrité, moins de ces cruautés que d'un plan de règne et d'un système politique, religieux, diplomatique, si opposé à ses desseins, Henri VIII envoya un ambassadeur, sir Ralph Saddler, à Édimbourg. Il lui enjoignit de représenter à Jacques les rapines, la licence, les immoralités du clergé, et de sommer le roi d'Écosse de se prononcer entre la France et l'Angleterre, entre le catholicisme et la réforme. Sir Ralph Saddler, dont les instructions étaient si impérieuses, ne les tempéra pas assez par la modération de ses paroles ; et

il blessa deux fois le prince, décidé déjà par l'autorité des Beatoun, les organes du clergé auprès de lui, par l'attrait de l'or français, et surtout par l'influence de sa jeune femme, Marie de Guise. Jacques éluda de répondre aux pressantes instances de sir Ralph Saddler, promettant seulement d'aller à York afin de s'entendre avec son oncle, dans une entrevue de roi à roi. Henri VIII, fidèle au rendez-vous, attendit vainement son neveu toute une semaine. Il reçut enfin un message de Jacques, qui s'excusait sous un frivole prétexte. Transporté de colère, Henri VIII lança sans différer une armée en Écosse.

Jacques était prêt. Il eut quelques avantages contre les Anglais. Animé par ce succès, il marcha lui-même sur les frontières, à la tête de toutes les forces de son royaume. Arrivé à Fala, il apprit que les Anglais s'étaient retirés sur leur territoire, et il donna l'ordre de les y poursuivre. Loin de lui obéir, les nobles lui déclarèrent avec fermeté qu'ils étaient venus pour protéger leur patrie contre une invasion, mais qu'ils ne prolongeraient pas en Angleterre une guerre impolitique, entreprise follement contre le vœu de l'Écosse et dans les intérêts de Rome.

Jacques pria, s'emporta : tout fut inutile. Tous ses efforts se brisèrent contre la détermination de la noblesse, au fond presbytérienne; et son armée se dispersa. Il revint désespéré à Édimbourg. Impatient de venger sa honte, il lève une seconde armée de dix mille hommes, dont il donne le commandement à Olivier Sinclair, son favori, le complaisant des prêtres et le plus ardent fauteur de cette guerre impopulaire. Cette seconde armée est taillée en pièces près de Solway-Moos, par Thomas Dacre et John Murgrave.

La nouvelle d'une telle déroute traversa le cœur du roi, comme une flèche anglaise de ces archers qui avaient assuré la victoire à Henri VIII. Jacques, rugissant et gémissant, se retira dans son château de Falkland, où une fièvre chaude se joignit à sa douleur pour agiter son imagination de fantômes.

Jacques avait perdu ses deux fils. Il s'était aliéné la fidélité de sa noblesse et l'amour de son peuple par son dévouement aux croyances antiques. Il avait appris que l'honneur de ses armes était à jamais terni.

Des rêves cruels troublaient son sommeil, et sa veille était peuplée de visions sinistres. Les spectres de ceux qui avaient été condamnés



aux flammes se dressaient de leur tombeau et apparaissaient au malheureux prince. Les uns lui faisaient signe et l'appelaient, d'autres s'approchaient avec des tenailles ardentes; d'autres le précipitaient dans une fournaise de feu, d'autres dans l'abîme des eaux. L'un de ces spectres, le plus acharné, lui avait coupé les deux bras et lui jurait de revenir lui couper la tête.

Cette agonie fut longue et terrible.

Les dernières heures du pauvre roi furent plus calmes. La fièvre diminuant, il recouvra toute sa raison. C'est alors qu'on lui annonça l'accouchement de la reine et la naissance de Marie Stuart. Jacques se leva sur son séant, et un sentiment de bonheur passa sur son visage comme un éclair; mais il retomba bientôt, de découragement, sur son oreiller. « Ceux, dit-il, qui n'ont pas respecté le chardon royal et qui ont flétri la couronne d'Écosse, ceux qui ont profané cette couronne sur mon front, l'arracheront du sien. Par fille elle est venue, et par fille elle s'en ira. » Telles furent les paroles prophétiques de Jacques V; après quoi, se retournant dans son lit d'angoisse, et poussant un grand cri, il expira (14 décembre 1542). Il y eut un remords d'homme dans

ses moments suprêmes. Il pleura sur les victimes du fanatisme ecclésiastique et de sa propre faiblesse. Il y eut aussi un repentir de roi. Il sentit qu'en faisant de sa maison l'alliée du catholicisme, il l'avait vouée à la même destinée que l'Église romaine chez une nation ennemie des croyances traditionnelles, amoureuse des nouveautés hardies et logiques.

La faute ou le malheur de ce monarque, si éminent à tant de titres, ce fut de s'obstiner dans la foi du passé, quand l'Écosse tout entière palpitait à la foi presbytérienne. S'il agit ainsi par devoir, qui oserait l'en blâmer? Mais s'il fut incliné par mollesse à repousser la jeune idée que son royaume saluait avec enthousiasme; si, comme il est permis de le supposer, il céda moins à la conviction qu'à l'influence du clergé et des Beatoun, il n'y a pas de justification pour sa politique.

Que fit-il, en effet, lorsqu'il se déclara le proscripteur de la réforme pour laquelle son peuple se passionnait? Au lieu d'incarner sa dynastie dans ce peuple, au lieu de la souder à lui, il la sépara des sujets intrépides et fiers sur lesquels elle était appelée à régner : il empêcha Marie Stuart d'être une Élisabeth d'Écosse. Le peuple n'adopte que les souve-

rains qui le personnifient par l'intelligence, par la foi, par le cœur. Les autres, les souverains dont le symbole lui est hostile, le peuple les contredit, les hait d'abord ; et quand le jour des crises arrive, il les combat, il les efface de son histoire dans un divorce sanglant.

Les Bourbons sont un exemple politique de cette fatalité. Les Stuarts en furent avant eux un exemple religieux, depuis Jacques V jusqu'au dernier d'entre eux, jusqu'au second fils du chevalier de Saint-Georges, qui mourut à Rome sous le nom et sous la robe rouge de cardinal, près de l'Église, et loin du trône où sa place était marquée, sans la faute irréparable de son ancêtre.

Le protestantisme n'était, il est vrai, qu'un premier pas dans l'avenir religieux de l'humanité. Mais, quelles que soient ses erreurs et ses bornes, il apportait aux hommes le libre examen. Pour les sujets de Jacques V, il était une seconde révolution ; en le persécutant, le roi se perdit avec toute sa race.

Je dois le dire cependant : malgré la répression inquisitoriale et barbare exercée contre le protestantisme par Jacques et par son gouvernement, le temps a réconcilié ce brillant prince avec l'Écosse presbytérienne. Chose incroya-

ble ! il a retrouvé dans la postérité la faveur des commencements de son règne. Depuis les flots de la Tweed jusqu'aux sommets des highlands, j'ai vu partout l'image de Jacques V. Il revit, dans la hutte des montagnards, sur d'humbles pages d'almanach ; et, dans les châteaux des nobles, sur des toiles admirables. On le cite pour sa bravoure, pour sa générosité, pour ses largesses aux ouvriers et aux paysans. Tout le reste est oublié ; et dans les mystères du souvenir, comme dans les vieux cadres de ses portraits, il demeure couronné de ce prestige immortel que la légende et l'art conservent, de génération en génération, aux femmes qui ont été belles, aux héros qui ont été bons et aux rois qui ont sincèrement aimé leurs peuples.

La mort de Jacques ouvrit la plus orageuse des minorités, une minorité où le schisme devait enflammer la révolte, où la guerre étrangère devait s'entremêler à la guerre civile pour ravager la malheureuse et sauvage Écosse.

C'est dans ces conjectures difficiles que la petite Marie fut sacrée à Stirling (9 sept. 1543). Elle avait un peu plus de neuf mois. On remarqua, avec une sorte de superstition et d'effroi, qu'elle ne cessa de verser des larmes

durant toute la cérémonie, comme si de ces limbes de l'enfance elle eût déjà pressenti le sombre avenir !

Marie, qui avait pour dot un royaume, était la secrète espérance de la France et de l'Angleterre. Henri VIII la voulait pour le prince Édouard, son fils ; mais les Guises, ses oncles, la destinaient au jeune François II, et leurs désirs étaient des lois à Holyrood. Après des années de lutte contre les factions, Marie de Lorraine, pour complaire aux Guises, et aussi pour arracher sa fille à toutes les vicissitudes des rébellions, se résolut à l'envoyer en France.

Pendant les troubles antérieurs et la guerre avec l'Angleterre, qui dura jusqu'en 1546, Marie Stuart, confiée aux soins des lords Erskine et Livingston, avait résidé au château de Stirling, et surtout au monastère d'Inch-Mahome, au milieu du lac Monteith. La reine douairière avait fini par trouver cet asile sûr à sa fille, qu'elle avait sauvée longtemps de retraite en retraite. « Estant aux mamelles testant, sa mere l'alla cacher, dit Brantôme, de « peur des Anglois, de terre en terre d'Ecosse.»

Arrêtons-nous un moment à Inch-Mahome. Des souvenirs recueillis au bord même du lac,

et confirmés par le descendant de l'un des gouverneurs de la petite reine, nous y retracent les tendres années de Marie.

Son éducation un peu rude raffermissait sa santé, colorait son teint et développait cette taille svelte et souple qui depuis fut tant admirée. L'on était obligé dès lors, comme plus tard à la cour de Henri II, de mettre un frein à son appétit de paysanne.

Elle se levait avec le jour, et, à peine habillée, elle courait gaiement parmi les sentiers pierreux, les bruyères et les rochers.

Ramenée plutôt que revenue au château, elle prenait avec distraction quelques leçons d'anglais et de français, puis se livrait à la musique et à la danse avec une ardeur folle, indomptée. Il fallait user d'autorité pour l'arracher à ces exercices, où elle excella toujours, et qu'elle aimait d'instinct. Elle prenait plaisir au chant des ballades primitives, au récit des vieilles légendes nationales, et au pibroch, sorte de symphonie guerrière exécutée sur la cornemuse, et qui répète tous les accidents variés de la bataille, la marche, la charge, la mêlée, les gémissements des vaincus, les cris de triomphe des vainqueurs.



Une tradition locale parle des promenades



sur l'eau de Marie, et les mêle à des récits fabuleux touchant le Kelpy, le démon du lac, qui, sous la forme d'un centaure noir, agite les flots de ses courses rapides et noue ses bras nerveux autour des barques pour les submerger. Hélas! le centaure de Monteith ne surprit pas la petite Marie et ne l'ensevelit pas dans le lac; mais, selon la même tradition, elle ne put éviter le mauvais œil dont il regarde les promeneurs attardés.

Elle était charmante alors au monastère d'Inch-Mahome, avec son *snood* de satin rose, son plaid de soie noire, rattaché par une agrafe d'or aux armes de Lorraine et d'Écosse. Elle avait déjà ce don de séduction qui lui était si naturel. Elle était adorée de ses gouverneurs, de ses officiers, de ses femmes, de ses maîtres, et de tous ceux que le hasard lui faisait rencontrer, bourgeois ou gentilshommes, commerçants de la plaine, pêcheurs ou montagnards.

Cependant le cardinal Beatoun, fidèle à sa politique extérieure, cimentait de plus en plus l'alliance de l'Écosse avec la France. Il maintenait aussi avec un fanatisme altier sa politique intérieure de proscription contre la réforme. La reine mère, Marie de Guise, avait

pour lui les mêmes déférences que pour le cardinal de Lorraine ; et le régent, le comte d'Arran, se soumettait sans effort à la volonté du primat. Le cardinal Beatoun semble une ébauche et comme le premier jet du cardinal de Richelieu, dont il avait les manéges profonds, les hauteurs, l'orgueil, l'obstination, les fougues, les rigueurs ; égal au ministre français par son caractère indomptable, inférieur peut-être par le génie, moins homme d'État et plus inquisiteur.

Un tel prélat, qui avait conquis une influence si complète sur un monarque brave, spirituel et chevaleresque comme Jacques V, ne pouvait manquer de diriger un grand seigneur irrésolu, timide et vain comme le régent. Le comte d'Arran s'était déclaré presbytérien. Le premier soin de Beatoun fut de le ramener à la foi de l'Église, et il ne se contenta pas de le faire catholique, il le fit persécuteur.

Les bûchers, un moment éteints, se rallumèrent. De tous ceux qui furent condamnés au supplice, le plus noble, le plus saint, celui dont la mort souleva le plus de ressentiment dans les consciences, fut George Wishart.

C'était un ministre de l'idée nouvelle. Il était jeune encore. Ses convictions étaient pro-



fondes, absolues. Doux et fort, la doctrine enfouie dans son cœur était le miel caché dans le rocher. Il ne craignait et n'aimait que Dieu. Il en était plein, il l'aspirait, il le respirait comme l'air et le répandait autour de lui par une sorte de fonction vitale et de magnétisme religieux. Son onction était merveilleuse, et l'huile de parfum éternel dont sa parole était imbibée amollissait les haines, purifiait les passions, versait le ciel dans les âmes. Wishart, le saint Jean, le précurseur angélique de Knox, était né apôtre et devait mourir martyr. Il le savait, il s'y attendait et il remerciait son maître de l'avoir choisi en Israël pour témoigner de la foi et sceller de son sang le saint Évangile. Sans cesse pourchassé et traqué par les papistes, il avait échappé miraculeusement à plusieurs tentatives de meurtre. Un jour, blotti sous des meules de foin dans une ferme, il avait reçu au front une blessure de l'un des soldats qui sondait avec la lance le fenil où se cachait Wishart. Lui, malgré la douleur qu'il ressentit, ne poussa pas un cri, et son silence héroïque le sauva. Il portait la cicatrice de cette blessure avec modestie, mais ses enthousiastes la montraient avec orgueil. Les habits de Wishart conservaient les traces de ses dan-

gers : sa toque était entaillée de coups de sabre, et son manteau court était troué de balles. Ses partisans, depuis le seigneur jusqu'au pâtre, venaient l'écouter en armes et se plaçaient sous le vent, afin de ne pas laisser envoler sa parole sans la recueillir. Toujours un cliquetis de fer se mêlait aux acclamations, quand cet étrange auditoire s'agitait pour applaudir l'intrépide ministre. Tantôt l'un, tantôt l'autre de ses disciples, Knox le plus souvent, tenait l'épée nue devant lui lorsqu'il devait prêcher. « J'aime cette épée, dit avant un sermon le laird de Brunston, cette épée qui a soif du sang des papistes. — Paix, homme violent, répondit Wishart. Cette épée est le symbole du glaive spirituel; elle n'a pas soif du sang des papistes, mais de leur conversion. »

Dénoncé pour son zèle au cardinal Beatoun, surpris au bourg d'Ormiston et livré par lord Bothwell, George Wishart fut jeté dans un cachot du château de Saint-André. Ce château était à la fois la citadelle et le palais du cardinal, sa place de sûreté et sa résidence habituelle. Il avait une prédilection marquée pour cette demeure admirable, dont les jardins étaient étagés en terrasses comme à Babylone,

dont les appartements étaient dignes d'un pape. C'était son Vatican, où il trônait comme primat, où il siégeait comme président de la cour criminelle, au-dessous des prisons qui regorgeaient de victimes, et sous la protection des canons de sa forteresse.

Wishart parut devant ses juges avec le calme de l'innocent et la sincérité du juste. Il déclina les droits du tribunal, mais en déclarant qu'il était prêt à tout souffrir pour Dieu. Paisible en lui-même, replié dans sa conscience, ni les questions provocatrices, ni les injures de ses accusateurs, ne purent l'émouvoir. Sa patience même, son attitude modeste, sa fermeté douce, irritèrent ses ennemis. Ils redoublèrent d'outrages, et ils le condamnèrent à être brûlé vif. Wishart écouta sa sentence dans un recueillement pieux, sans rougeur, ni pâleur, ni frisson. Sa destinée s'accomplissait. Il sentait que bien mourir lui serait facile. Seulement, d'une voix basse, lente et profonde, mais qui, malgré sa faible sonorité, perça les voûtes du palais et les nuées du ciel, il en appela de ses juges à son maître, leur juge et le sien. Il ajouta qu'il implorait comme unique faveur de se préparer au bûcher par la communion. Cette grâce lui fut

refusée, et on le reconduisit dans son cachot. Cependant le lendemain, jour de l'exécution, le gouverneur de la forteresse, à qui il avait été confié, lui offrit à sa table de famille un dernier repas. Le capitaine de la garde qui devait présider au supplice y était invité aussi. Wishart s'empressa d'accepter. Il se montra le plus tranquille des convives, dont l'attendrissement était visible. Lui, tout occupé de son âme, versa le vin, rompit le pain en souriant, les bénit, et communia selon le rituel de Luther. Il parla en homme de Dieu jusqu'au moment où il fallut marcher au supplice. Alors il se leva, embrassa tous les assistants et s'avança d'un pas assuré vers la grande place, en face du château. Un poteau avait été planté au milieu de cette place. On y attacha Wishart, après l'avoir fait monter sur une pyramide de fagots mêlés de sacs de poudre. Wishart observa d'un regard clair la multitude qui l'entourait ; puis apercevant au grand balcon du palais le cardinal, tout enveloppé de velours et d'hermine : « Vous voyez, dit-il au capitaine de la garde, qui était à la hauteur de Wishart, sur un échafaud volant, vous voyez cet homme superbe qui est venu jouir de mon supplice et savourer mon trépas : que

Dieu lui pardonne dans l'éternité comme je lui pardonne ! Mais son arrêt est déjà porté, et ses jours sont comptés. Encore un peu de temps, et il sera suspendu mort à ce balcon d'où il se penche avec un orgueil si insolent et si dur ! »

Wishart achevait ces mots lorsque le feu fut mis aux fagots du bûcher (janvier 1546). Les sacs de poudre firent explosion, et un long cri du peuple répondit douloureusement au suprême *hosanna* du martyr expirant dans les flammes.

Quand tout fut terminé, la foule en se retirant se répétait tout bas la prédiction du saint ministre. Cette prédiction circula comme une menace. Il semblait que ce fût une étincelle de la colère divine échappée du bûcher, et cette étincelle en tombant dans les cœurs y enflamma la haine contre le cardinal. Une inimitié privée ne tarda pas à s'envenimer encore de cette sourde fureur du peuple.

Le meurtre allait bientôt venger les victimes et punir le bourreau.

Norman Lesley, fils du comte de Rothes, était l'un des plus braves et des plus hardis seigneurs de l'Écosse. Il s'était signalé dans plusieurs batailles contre les Anglais. Il avait

apprivoisé un lion dont il aimait à toucher la crinière et avec lequel il jouait comme avec un chien. Il portait dans la vie civile l'arrogance et presque la tyrannie d'un chef militaire. Il eut un différend d'argent avec le puissant cardinal, qui lui persuada de n'avoir pas recours à la justice, et qui lui fixa un dédommagement à court délai. Le délai passé, Lesley se présente chez le cardinal et le presse de s'acquitter. Le fier prélat répond avec hauteur et s'écrie, en menaçant Norman : « Vous me manquez de respect. — Vous, reprend le jeune chef hors de lui, vous me manquez de parole, et vous vous en repentirez. »

Les choses en étaient à ce point, lorsque le ressentiment privé de Norman s'enivrant du ressentiment populaire exalté par le supplice de Wishart, ce terrible jeune homme résolut de punir son ennemi particulier, qui était en même temps l'ennemi public. Il s'assura du concours de seize hommes d'élite dont il avait éprouvé l'intrépidité à la guerre. De Grange, son frère d'armes, en était. Le cardinal achevait alors les réparations du château ; et comme il les pressait impatiemment, le guichet de la grande porte était libre aux nombreux ouvriers qui travaillaient avec une activité inac-

coutumée. Un matin, Lesley et sa petite troupe s'emparèrent du guichet. Il y plaça deux de ses compagnons, qui le fermèrent aux ouvriers ; et lui-même, à la tête de quatorze soldats, désarma les gardes, les domestiques du prélat et les chassa un à un du château. Le malheureux cardinal, dont le bruit avait éveillé l'attention et qui avait appelé en vain, pressentit sa destinée et se barricada dans sa chambre. Bientôt il entendit monter son escalier et frapper à sa porte. Après une assez longue hésitation, Lesley s'étant nommé, il ouvrit. Quinze hommes se précipitèrent dans son appartement, et quinze poignards nus étincelèrent à ses yeux. « Grâce, grâce ! » s'écria-t-il. — Non, répondit l'un des conjurés, Melvil, un ami de Norman ; non, je ne suis pas, moi, ton ennemi personnel ; et si je me suis joint à cette entreprise, c'est pour venger l'Écosse du tyran qui l'a vendue à la France, c'est pour venger les saints du bourreau qui les a livrés aux tortures et aux bûchers. — Grâce ! » répéta le cardinal en se précipitant à genoux comme un suppliant. — Ta grâce sera celle que tu as faite à George Wishart, reprit Melvil. Demande pardon à Dieu, car ton heure est venue. » Il y eut un court inter-

valle plein d'angoisse pendant lequel le cardinal demanda grâce encore une fois, puis un double signal de Norman Lesley et de Melvil, puis quinze coups de poignard, puis la chute lourde d'un corps sur les dalles. C'en était fait du cardinal Beatoun (mai 1546). Les meurtriers le relevèrent, et, le suspendant au balcon d'où il avait contemplé le supplice de Wishart, ils tinrent à honneur d'accomplir ainsi la prophétie du saint martyr.

Telle fut cette tragédie qui épouvanta l'Europe catholique. Beatoun, il est vrai, fut peu regretté de ceux mêmes qui blamèrent son assassinat. Le sang des victimes criait de toutes les entrailles contre le cardinal, et ce cri étouffa la pitié pour celui qui n'eut jamais de pitié.

De nombreux défenseurs, étrangers à l'assassinat et dévoués au protestantisme, envahirent le château de Saint-André, le gardèrent pendant cinq mois, malgré tous les efforts de l'armée écossaise, commandée par le régent. Mais une flotte arrivait de France, avec une autre armée et des ingénieurs plus habiles.

L'insouciance des assiégés ne s'alarma pas de ces nouveaux ennemis. Ils continuèrent à rire, à boire et à jouer, dans l'espérance des

secours de l'Angleterre. La veille de la première attaque des Français, l'orgie se mêlait dans le château au sifflement d'un vent d'orage, aux rumeurs d'un camp et aux clapotements des flots agités. Une voix domina tous ces bruits, une voix terrible, la voix de Knox, l'un de ceux qui s'étaient jetés dans le château : « Vous avez été pillards et débau-« chés, licencieux et impies, » s'écria le tribun religieux dans une indignation prophétique ; « vous avez ravagé le pays, commis des « meurtres et des abominations exécrables. Je « vous annonce le jugement prochain du Dieu « juste, une captivité dure et des misères sans « nombre. »

Et comme la garnison troublée parlait, pour s'étourdir, de ses remparts, de sa bravoure, des promesses et de la bienveillance de Henri VIII :

« Non, non, reprit Knox, vos péchés vous « condamnent ; votre courage est impuissant ; « vos murailles vont tomber en poudre et vos « corps fléchir sous les fers. »

L'arrêt était sévère ; mais, comme s'il eût été prononcé d'en haut, il ne tarda pas à s'accomplir. La garnison, aux abois, se rendit. Le château fut rasé et les assiégés captifs furent

conduits dans les bagnes de France. Knox était avec eux ; Knox, désormais leur consolateur, heureux de souffrir cette humiliation pour sa foi religieuse et politique.

Le peuple plaignit ces glorieux forçats, et il chanta longtemps, contre l'archevêque de Saint-André, une chanson ironique dont voici le refrain :

Bon prêtre, maintenant
Tu dois être content ;
Car Norman et ses frères
Rament sur les galères.

Quelque temps après ces catastrophes et la mort de Henri VIII (juillet 1548), Marie Stuart s'embarqua mystérieusement à Dumbarton ; elle emmenait avec elle plusieurs petites filles de haute naissance, destinées d'abord à partager ses jeux et à être plus tard ses dames d'honneur. Toutes portaient le nom de la Vierge, qui inspirait à la veuve de Jacques un respect superstitieux. On les appela dès lors les Maries de la reine. Elles étaient du même âge. C'étaient Marie Fleming, Marie Seaton, Marie Livingston, Marie Beatoun, ces premières et constantes amies de Marie Stuart. La navigation ne fut pas sans péril : la flotte

cependant, échappée à la tempête, aborda, sous le commandement de Villegaignon, à la pointe de la baie de Morlaix, dans un port de corsaires et de contrebandiers, ouvert sur des écueils, le port de Roscoff.

« Le lundy, vingtiesme jour d'aoust 1548, « dit Albert le Grand, arriva par mer (en « la ville de Morlaix), très-noble et très-puis- « sante princesse Marie Stuart, royne d'Es- « cosse, qui alloit à Paris espouser le dauphin « François. Le seigneur de Rohan, accompai- « gné de la noblesse du pays, l'alla recevoir, « et fut logée au couvent de Saint-Domini- « que. Comme Sa Majesté, retournant de l'e- « glise de Nostre-Dame, où le *Te Deum* avoit « esté chanté, eut passé la porte de la ville « qu'on appelle de la Prison, le pont-levis, « trop chargé de cavalerie, creva, et tomba « dans la riviere, toutesfois sans perte de per- « sonne. Les Escossois du train de la royne « restés dans la ville, jugeant mal de cet acci- « dent, commencerent à crier : Trahison ! « trahison ! Mais le seigneur de Rohan, qui « marchoit à pied près de la litiere de Sa Ma- « jesté, leur cria à pleine teste : Jamais Breton « ne fist trahison ! Et les deux jours que la « royne demoura pour se deslasser de la fa-

« tigue de la mer, il fit desgonter toutes les « portes de la ville et rompre les chaisnes des « ponts. »

De Morlaix, les cinq Maries furent menées sans retard à Saint-Germain en Laye, où la petite reine fut accueillie avec une tendresse mêlée d'ambition et de curiosité.

François Ier venait d'emporter dans la tombe les regrets des gens de lettres et des hommes d'épée. L'avénement de Henri II avait été l'avénement d'une maîtresse et de plusieurs favoris. « Au moment de l'agonie du roy, « dit un historien contemporain, le Dauphin « (Henri II), travaillé... de desplaisir... s'es- « toit jetté sur le lit de la Dauphine (Cathe- « rine de Médicis), laquelle estoit à terre, et « faisoit de l'esplorée et dolente. Au contraire, « la grande seneschale (Diane de Poitiers), « et le duc de Guise, qui n'estoit alors que « comte d'Aumale, y estoient : celle-là toute « gaye et joyeuse, voyant le temps de ses « triomphes approcher; celui-ci se promenant « par la chambre de la Dauphine; et de fois « à autre alloit à la porte savoir des nouvelles, « et quand il revenoit : *Il s'en va,* disoit-il, *le* « *galand.* »

Quand Marie arriva, Diane avait au moins

quarante ans ; mais elle était la plus belle et la plus grande dame de toute la cour. Nulle n'aurait osé prétendre à être sa rivale. La reine elle-même, âgée seulement de vingt-six ans, ne cherchait pas à lutter contre un ascendant irrésistible, et consentait à loger chez elle, au château d'Anet, ravissante demeure, même avant d'avoir été restaurée par le génie de Philibert de Lorme. Le roi comblait Diane de richesses et de pouvoir. Le pape (Paul III) comptait avec elle, et lui envoyait une chaîne de perles d'un grand prix. Les favoris, le connétable de Montmorency, le maréchal de Saint-André et les Guises la flattaient, afin de partager avec elle les bonnes grâces du maître.

Les Guises, qui n'étaient pas seulement des courtisans et des hommes de guerre, mais par-dessus tout des chefs de parti et des hommes d'État, jetaient dès lors les fondements d'une grandeur plus incontestée en passionnant leur sœur, la reine douairière d'Écosse, et le roi Henri II, pour le mariage de leur nièce avec le Dauphin.

Le comte d'Arran, régent du royaume, le plus proche parent et le plus proche héritier de Marie Stuart, toujours empressé de plaire, ne contraria point le voyage de la jeune reine ;

il entra même dans les vues de la reine mère, qui, avec toute la véhémence d'une princesse lorraine, désirait unir sa fille au Dauphin. Le comte d'Arran avait été préparé peu à peu à ce grand acte politique par l'ambassade de France, qui n'épargna rien pour le gagner, ni raisons, ni argent, ni honneurs. Conseillé en cela par les Guises, le roi Henri II lui fit une pension considérable, et lui accorda le duché de Châtellerault. Cette dernière faveur, si précieuse aux yeux du plus grand seigneur de l'Écosse, le séduisit entièrement, et il donna son consentement à tous les projets du cabinet de Saint-Germain.

Marie de Guise ne le tint pas quitte pour si peu. Elle eut l'insinuation, l'habileté suprême de décider le duc de Châtellerault à lui céder la régence. Le duc se démit en faveur de la reine mère, au grand étonnement de l'Écosse, à la grande colère des Hamilton et surtout du nouvel archevêque de Saint-André, le frère du duc. Devenue, par cette abdication politique, maîtresse du royaume, Marie de Guise exerça le gouvernement avec toute la sagesse que comportaient son sexe et les passions, soit du parti qu'elle avait à combattre, soit du parti qui la soutenait. Or, ces passions étaient terribles et

désorientaient souvent sa route. Ses vrais ministres étaient le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, l'honneur de leur maison, dont le cardinal lui écrivait :

« ... Monsieur nostre frere est de retour... « et vint trouver le roy à Paris... avec si noble « et grande compaignie, que de longtemps « n'en fut veu une plus belle. Et fault que je « vous die, Madame, que non-seulement le « roy et tous ceulx du royaulme le prisent et « estiment, mais aussy les estrangers, et mesme « les ennemys, le tiennent pour le plús vail- « lant homme de la chrestienté. Il se porte « fort bien, Dieu mercy... »

Ils conseillèrent à la reine régente de fortifier le pouvoir royal par l'établissement d'une armée régulière, qui relèverait directement de la couronne. Ils lui conseillèrent aussi de cimenter l'Église romaine, quelquefois par la modération, quelquefois par les rigueurs, et de saper ainsi, par une conduite adroite et ferme, la réforme dans ses bases. La reine régente essaya et échoua. Elle mit toute son activité, tout son cœur, toute sa volonté dans ces deux grands labeurs : l'accroissement du pouvoir royal et le maintien de la foi catholique. Elle s'y dévoua en princesse digne de

ses deux noms, et elle succomba à la peine.

Elle aurait désiré réprimer l'indépendance sans frein et diminuer le prestige de la haute noblesse, en réduisant la suite de certains seigneurs qui marchaient accompagnés comme des rois. Plusieurs faisaient leurs tournées féodales et arrivaient au parlement, quand il était convoqué, avec une escorte qui dépassait mille cavaliers. La reine régente rendit contre un pareil abus une ordonnance qui fut affichée à l'entrée de toutes les églises d'Édimbourg et à la porte de tous les châteaux. Les seigneurs firent arracher l'ordonnance, afin, disaient-ils, de la lire plus commodément. Quand ils se rencontraient sur le grand escalier du palais où s'assemblait le parlement, ils s'abordaient en riant, et vantaient ironiquement le soin que la reine prenait de leur bourse, de leur bœuf et de leur ale, en cherchant à les débarrasser des drôles qui les ruinaient par un appétit désordonné. « Mais, ajoutaient-ils, ils aiment tant à vivre à nos dépens, que la reine y perdra son temps et ses placards. »

Marie de Guise ne se découragea point et présenta au parlement un impôt qui lui permit de lever des troupes régulières et permanentes. L'impôt fut rejeté à une immense ma-

jorité, et les orateurs s'écrièrent, en frappant de leurs gantelets la table de leurs délibérations, qu'ils n'avaient pas besoin de bras mercenaires pour protéger de toute invasion leur chère Écosse.

Vaincue dans le sein même du parlement, la reine eut recours aux négociations particulières, qui toutes furent vaines. Elle supplia les plus puissants de recevoir garnison dans leurs manoirs crénelés, sous prétexte de les mieux défendre contre les Anglais. Ils avaient résisté aux ordres et aux menaces, ils se jouèrent des prières. Leurs refus unanimes sont très-heureusement résumés dans celui de Douglas, comte d'Angus.

La reine, au nom de son intérêt pour Douglas, lui proposa de recevoir une garnison française dans son château de Tamtallon, trop exposé aux insultes et à la haine des Anglais. Douglas s'inclina et dit qu'il était tout dévoué aux deux reines et au pouvoir royal ; puis, s'adressant à son faucon favori qu'il portait sur le poing, et qui, gorgé de viande, lui en demandait encore : « Oiseau glouton, dit-il, seras-tu donc insatiable et ne trouveras-tu jamais que c'est assez? » De dépit, la régente se mordit la lèvre jusqu'au sang. Mais lors-



qu'elle fut parvenue à se dominer, elle pressa de nouveau le comte d'obéir au vœu qu'elle lui exprimait. Le comte, cette fois, la regardant en face, lui répondit : « Madame, mes châteaux sont à Votre Grâce, ils sont prêts à baisser devant vous leurs ponts-levis ; mais, par le cœur sanglant des Douglas, tous mes ancêtres et tous mes descendants me renieraient, si je cessais d'en être le gouverneur. »

Le comte d'Angus, en parlant pour lui, exprimait le sentiment de toute la féodalité écossaise.

La régente, plus entraînée par les prêtres et par ses frères aux violences du fanatisme qu'inclinée aux tempéraments de la politique, réussit moins encore, s'il est possible, dans les affaires religieuses. Elle recommença les confiscations et ralluma les bûchers. Les intervalles de tolérance furent courts. La persécution, loin de courber à l'obéissance, provoqua la révolte. Les lords de la congrégation (nom sous lequel on désignait les seigneurs protestants insurgés) se mirent à la tête de leurs vassaux, de leurs amis, et en appelèrent au Dieu des armées. Dans leurs rangs brillait lord James Stuart, fils naturel de Jacques V. A une époque où les lettrés de profession embarrassaient leur génie de tant de mauvais

goût et d'affectation, il parlait, il écrivait la langue de la politique et des affaires avec la vigueur mâle et l'énergique simplicité d'un homme dont la place devait être la première dans le gouvernement de son pays. C'était un jeune puritain ardent et réfléchi, d'une ambition profonde, d'une audace calme, de talents innombrables. Égal déjà et prêt à tous les hasards de l'avenir, il avait d'avance l'instinct de l'autorité, le nerf du commandement, l'auréole d'une grande destinée. Il était le courage, la sagesse et l'espérance de son parti. La régente essuya plusieurs échecs et se jeta dans le château d'Édimbourg. L'intrépide troupe de Français, qui était sa véritable force militaire, se défendit dans Leith avec un héroïsme désespéré contre les efforts réunis de l'Écosse réformée et de l'Angleterre. Les protestants, vainqueurs partout, rendirent partout persécution pour persécution. Ils volaient, tuaient, incendiaient. Les monastères surtout étaient livrés au pillage et aux flammes : « Abattons les nids, disaient les presbytériens, et les corbeaux s'envoleront. » La reine mourut de douleur (juin 1560).

François et Marie, dont l'union si longtemps projetée par les Guises s'était accom-

plie, comprirent, à la situation des esprits en Écosse, qu'il fallait avoir recours à l'indulgence, aux concessions. Ils acceptèrent en gémissant le traité Édimbourg (6 juillet 1560). Ils renonçaient par ce traité au droit d'introduire dans le royaume des troupes étrangères. Ils subissaient la clause d'un conseil du gouvernement formé de douze membres, dont cinq seraient nommés par les états. Ils se résignaient à laisser le parlement maître des délibérations politiques et souverain arbitre des questions religieuses.

Ils reconnurent en même temps la légitimité de la reine Élisabeth, dont ils s'engagèrent à effacer de leur blason les armes et la couronne. La paix proclamée à ces conditions, les troupes françaises et anglaises évacuèrent l'Écosse.

Le parlement, qui avait conquis l'omnipotence, ne tarda pas à l'exercer dans le sens et dans le courant de la réforme, vers laquelle l'esprit public gravitait de plus en plus. Composé des grands et des petits barons, des représentants du clergé et des bourgs, un parlement écossais était vraiment une assemblée nationale où dominait toutefois la haute noblesse. Celui qui se réunit après le traité du

6 juillet fut en réalité un parlement constituant. Le plus grand seigneur de ce parlement était le duc de Châtellerault ; le plus riche, le comte de Huntly. Le comte de Lethington y brillait par sa facile éloquence, par sa supériorité incomparable dans les affaires étrangères ; le comte de Morton, par son audace, par sa dextérité dans les intrigues intérieures ; John Knox, par sa science, sa fougue et son autorité de tribun dans les questions religieuses. Lord James Stuart se faisait remarquer déjà comme le centre puissant de ces influences diverses, qu'il arrêtait et qu'il précipitait à son gré. Les parlements écossais convoqués en une seule chambre avaient cela de redoutable qu'ils discutaient peu, agissaient vite et marchaient droit au but.

Le parlement de 1560 profita de tous ses avantages. Il frappa de réprobation les dogmes de l'Église romaine et interdit tout exercice du culte de cette Église, sous peine de confiscation des biens pour la première transgression, sous peine de bannissement pour la seconde, et pour la troisième sous peine de mort. Il décréta qu'une confession de foi serait rédigée par les docteurs les plus habiles du presbytérianisme.

Cette confession de foi s'éloignait à plusieurs égards du protestantisme anglais.

Les deux différences principales entre la réforme de l'Écosse et celle de l'Angleterre méritent d'être signalées en peu de mots.

L'Écosse ne substitua pas le roi au pape dans les affaires religieuses ; elle en confia le gouvernement à une sorte de consistoire composé de saints ministres et d'un certain nombre de laïques. Les réformateurs écossais n'admirent pas non plus la hiérarchie ecclésiastique et abolirent l'épiscopat. Chaque ministre fut déclaré le pair d'un autre ministre, et l'égalité fut constituée dans la communion presbytérienne. Cette égalité, qui entretenait presque la pauvreté du prêtre, ou du moins qui le condamnait à une aisance modeste, combla de joie la noblesse. Elle s'était emparée des immenses richesses de l'Église catholique qui absorbaient plus de la moitié du territoire, et elle se crut dispensée de les restituer, même en partie, à un clergé sans épiscopat, sans représentation, sans luxe. Les seigneurs prélevèrent seulement sur les revenus annuels des biens ecclésiastiques une espèce de modique liste civile qui fut affectée aux besoins des ministres, dont l'abnégation

dès l'origine fut admirable. Ainsi naquit l'Église presbytérienne, qui puisa dans son désintéressement, autant que dans l'élection directe par la multitude, une force incalculable et tout à fait indépendante de la royauté. Les ministres furent les apôtres de cette Église. John Knox, dont nous reparlerons, en fut le saint Paul. Le peuple par conviction, les nobles par amour des nouveautés et des biens ecclésiastiques, se rallièrent presque unanimement à la confession de foi, et l'éclosion de l'Écosse au presbytérianisme fut consommée.

C'est ici qu'apparaît dans toute sa gravité la faute de Jacques V contre lui-même et contre sa race. Une dynastie appuyée sur la France, sur l'Espagne et sur Rome, une nation soutenue par l'Angleterre, une royauté et un peuple s'accusant mutuellement d'hérésie et se maudissant au nom de Dieu, voilà la situation faite par Jacques, le jour où, placé entre l'Église et la réforme, il opta pour l'Église et s'engagea contre la réforme dans une guerre à outrance. J'insiste sur cette considération qui, dès le début, explique toute la suite des événements de cette histoire, comme une lampe suspendue à l'entrée d'un monument en éclaire du seuil toutes les profondeurs.

LIVRE II.

Marie Stuart à la cour de France. — Son éducation. — Ses liaisons avec les poëtes. — Les Valois. — Catherine de Médicis. — La duchesse de Valentinois. — Marie Stuart fiancée au Dauphin. — État des partis. — La réforme s'étend. — Antoine de Navarre. — Le prince de Condé. — L'amiral de Coligny. — Les Guises. — Claude de Lorraine et ses six fils. — Mort de Henri II. — Avénement de François II et de Marie Stuart. — Les Guises, nouveaux maires du palais. — Procès d'Anne Dubourg. — Conspiration d'Amboise. — Le chancelier de l'Hospital. — Mort de François II. — Douleur de Marie Stuart. — Elle se retire au couvent de Saint-Pierre, à Reims. — Elle se décide à retourner en Écosse. — Vers de Ronsard. — Fontainebleau. — Partie de Saint-Germain, Marie Stuart arrive à Calais.

Retournons un peu sur nos pas et revenons en France, à Saint-Germain, où grandit en se jouant Marie Stuart.

L'imagination se plaît à la saisir, d'abord enfant, puis jeune fille, toujours belle, dans les détours de ce château de briques, entre

la rivière semée d'îles riantes et l'immense forêt peuplée de sangliers, de biches et de chasseurs. Marie aimait ce palais. Elle y achevait son éducation d'Inch-Mahome. Son intelligence s'éclairait à toutes les lueurs, s'éveillait à tous les bruits. De sa fenêtre, tantôt elle regardait le ciel étoilé, tantôt elle croyait entrevoir sur les flots les jeux des naïades de la Seine. Du haut des balcons aériens, elle prêtait l'oreille aux sons du cor et suivait à ces fanfares des bois, pendant de longues heures, les drames variés des chasses féodales.

« Son goust fut de tout temps aux vesneries, » a écrit d'elle Chastelard.

Dès son arrivée à Saint-Germain en Laye, elle dressait ses petites mains à lâcher et à rappeler le faucon.

Henri II avait à Saint-Germain la plus belle vénerie de l'Europe. Le chenil en était le principal bâtiment. C'était un autre palais, un palais bâti en briques comme le palais du roi.

On y menait Marie, pour la récompenser et la distraire, à l'heure où les chiens rentraient et se précipitaient par les portes, par les fenêtres basses vers leurs loges. Alors on préparait dans des auges innombrables leur repas, qui consistait en une soupe à la viande, au

pain d'orge, de seigle et de froment, puis on criait : *A table! à table!* et Marie applaudissait avec ardeur à l'irruption des chiens sur leurs auges. Quand ils étaient repus et qu'ils s'étaient désaltérés au ruisseau de la vénerie, le transport de la jeune reine était le même lorsqu'en les sifflant on les attirait encore dans leurs loges où l'on avait renouvelé, durant le repas, leur litière de maïs et de paille.

Cette fraîche époque de la vie de Marie Stuart a été travestie par le roman. L'histoire lui doit un souvenir et une page.

Marie se fait remarquer dès lors par ses talents naissants. Sa conversation précoce étonne, sa grâce séduit tous ceux qui l'approchent. Son oncle, le cardinal de Lorraine, en parle avec orgueil et complaisance à la régente d'Écosse :

« ...... Vostre fille est creue et croist tous « les jours en bonté, beauté et vertus... Le roy « passe bien son temps à deviser avec elle... et « elle le sçait aussi bien entretenir de bons et « sages propos comme feroit une femme de « vingt-cinq ans. »

Dans une autre lettre, le cardinal observe avec plus d'ambition que de piété qu'elle « est fort devote. » Cette dévotion, du reste, ne

l'empêche pas de se livrer, dès ce jeune âge, à toute la mobilité de ses fantaisies et à toute l'impétuosité de ses instincts. Elle danse jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée. Elle s'enivre de bals, de spectacles, de concerts. La musique lui cause des frémissements électriques, et les poëtes, qu'elle inspire déjà, déposent à ses pieds des guirlandes de vers, des couronnes de fleurs :

En vostre esprit le ciel s'est surmonté,
Nature et l'art ont en vostre beauté
Mis tout le beau dont la beauté s'assemble.

(Joachim du Bellay.)

Au milieu du printemps entre les liz naquit
Son corps qui de blancheur les liz mesmes vainquit,
Et les roses, qui sont du sang d'Adonis teintes,
Furent par sa couleur de leur vermeil dépeintes ;
Amour de ses beaux traits lui composa les yeux,
Et les Graces qui sont les trois filles des cieux,
De leurs dons les plus beaux cette princesse ornerent,
Et pour mieux la servir les cieux abandonnerent.

(Ronsard.)

Marie, tout étincelante de parure, caressée, adorée, devint l'un des enchantements de la cour des Valois. « Nostre petite reinette écos-« saise, disait Catherine de Médicis, n'a qu'à

« sourire pour tourner toutes les testes fran-
« çoises. » Elle fut élevée dans ce mirage. Fiancée au Dauphin, plus heureuse de ce bonheur que fière de sa couronne d'Écosse, la charmante princesse jetait déjà des regards de souveraine sur cette cour brillante qui était à ses pieds et qu'elle devait gouverner un jour.

Elle voyageait, selon les saisons et toujours avec un jeune et nouveau plaisir, de résidence en résidence royale, de Saint-Germain au Louvre, du Louvre à Chambord, de Chambord à Fontainebleau, le lieu des délices, de la chasse et de l'amour. Elle admirait naïvement tous les arts, dont les chefs-d'œuvre ornaient ces belles demeures, les toiles du Titien et de Léonard de Vinci, les fresques du Primatrice, les dessins de François Clouet, les monuments, les chapelles, les sculptures de Philibert Delorme, de Pilon, de Cousin et de Jean Goujon.

Elle cultivait aussi les lettres. Elle savait le grec, le latin, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le français. Elle composa dans l'idiome et dans le style de Cicéron, à la mode de Florence, une harangue sur l'aptitude des femmes aux sciences de l'esprit, et elle la récita devant le roi Henri II, aux applaudissements de toute la cour. Elle se complaisait dans la conversa-

tion de Mellin de Saint-Gelais, de Ronsard, de Joachim du Bellay, de Baïf, de Jodelle, d'Amadis Jamyn, de Remi Belleau, de Pontus de Thiard, de Pierre Ramus, des poëtes et des humanistes Elle préférait cependant, quoi qu'en disent les doctes biographes, les entretiens des jeunes seigneurs, le soir, dans les galeries de François Ier et de Henri II, ou le matin des jours d'été, le long des canaux, dans les sentiers des parcs, au bord de l'étang et des fontaines jaillissantes. Comme un peu plus tard sa sœur Marguerite de Valois, non moins savante qu'elle, les mots qu'elle désirait le plus prononcer et entendre dans toutes les langues du Nord et du Midi, c'étaient les mots voluptueux de cette cour galante, chevaleresque et corrompue : « Ἔρως, *Cupido, Amour.* »

Marie Stuart assistait sans déplaisir à l'humiliation de Catherine de Médicis, qu'elle appelait avec un mépris qui ne fut jamais pardonné, la *marchande florentine.* Toute sa prédilection était pour la duchesse de Valentinois, qui s'était éprise de Marie, et dont Marie écrivait à sa mère, la reine douairière d'Écosse :

« Madame..... vous sçavés comme je suis « tenue à madame de Valentinois pour l'a-

« mour que de plus en plus elle me montre... »

Cette belle Diane de Poitiers, que ses envieuses avaient surnommée la Diane païenne, la Diane d'Éphèse, cette belle Diane, la protectrice des arts, l'idéal des peintres et des sculpteurs qui la représentaient, comme la déesse, avec un croissant sur la tête, fut la plus noble de toutes les maîtresses des Valois, la seule qui, parmi tant de galanteries sensuelles, ait éprouvé et inspiré une grande passion. Femme vraiment noble, qui avait vingt ans de plus que son royal amant, et qu'il adora jusqu'à la mort, tant était puissant l'attrait de cette âme tendre et fière ! Elle ne voulut point que Henri reconnût une fille qu'il avait eue d'elle. « J'étais née, lui dit Diane, pour avoir « des enfants légitimes de vous. J'ai été votre « maîtresse parce que je vous aimais : je ne « souffrirai pas qu'un arrêt me déclare votre « concubine. »

Elle était sensible à la pitié et à l'amitié comme à l'amour. On nous a communiqué d'elle une lettre autographe et inédite, où ses beaux instincts et ses goûts légers se trahissent involontairement.

« *A Madame ma bonne amie, Madame de Montaigu.*

« Madame ma bonne amie, l'on me vient de « donner la relation de la pauvre jeune reine « Jehanne (Jeanne Gray, décapitée à dix-sept « ans), et ne me suis pu retenir de pleurer à ce « doux et résigné langage qu'elle leur a tenu à « ce dernier supplice. Car jamais ne vit-on si « douce et accomplie princesse, et vous voyez « qu'est à elles de périr sous les coups des mé- « chants. Quand donc me viendrez-vous ici « visiter, Madame ma bonne amie, estant bien « désireuse de votre vue, qui me regaillardi- « roit en tous mes chagrins que fussent-ils « que montant tout vous pèse et se tourne à « mal contre vous ? Eh bien, voyez ce qu'ad- « vient souvent de monter au dernier degré, « qui feroit croire que l'abîme est en haut. Le « messager d'Angleterre m'a rapporté plusieurs « beaux habillements de ce pays esquels, si « me venez voir promptement, aurez bonne « part qui vous doit bien engager à partir « du lieu où vous estes et à faire activement « vos préparatifs pour me demeurer quelque « temps, et donnerai bon ordre pour qu'il « vous soit pourvu à tout. Ne me payez donc

« de belles paroles et promesses, mais je veux « vous étreindre à deux bras pour de votre « présence être sûre. Sur quoi remettant à ce « moment de vous embrasser, je supplierai « Dieu très-dévotement qu'il vous garde en « santé selon le désir de

« Votre affectionnée à vous aimer et servir.

« DIANNE. »

Diane de Poitiers était la véritable reine de la cour, et tout s'y faisait pour elle. Quand le roi revenait de la guerre, et qu'il se livrait à à tous les exercices, à tous les plaisirs des héros, Diane n'était jamais oubliée. Il fallait qu'elle se présentât aux grandes chasses, aux fêtes, aux bals, aux tournois. L'hiver, si le roi jouait à la paume, s'il allait glisser sur la glace de l'étang de Fontainebleau, les jours de pluie s'il s'essayait à l'escrime dans une salle du château, Diane et les dames assistaient à tous ces caprices, à toutes ces saillies qui simulaient ou remplaçaient les combats. Ce roi soldat et illettré, moins dissolu que son père, moins cruel que ses enfants, fut le meilleur des Valois, grâce à Diane; car cette femme, dont l'empire sur lui était absolu, avait l'âme intrépide, sensible et religieuse. On lui par-

donne son fanatisme, qui était celui de son siècle ; ses richesses, qu'elle répandait en bienfaits ; son amour, qu'elle éprouvait dans le cœur bien plus que dans les sens. Henri II portait les couleurs de la duchesse de Valentinois (blanc et noir), quand il fut blessé par Montgommery. Après la mort du roi, Diane, inconsolable, se retira dans sa maison d'Anet, cette miniature charmante de Fontainebleau. L'amour alors se déprava étrangement à la cour. On le vit se blaser, s'égarer et se raffiner, corrompre, avilir les hommes et les femmes, se vautrer, se railler et tuer à la fois comme dans la Rome des empereurs. Les fils de Catherine préludèrent aux massacres par des orgies. Charles IX s'enivrait près de Marie Touchet avant la nuit de la Saint-Barthélemy, comme Néron avec Poppée avant le meurtre des citoyens et des sages qui survivaient dans l'empire. Étranges époques où la débauche est féroce, pleine d'imagination et de scélératesse, où le sang est le complément de la volupté ! Dans cette cour italienne et française où régnait toutes les fantaisies de l'art, toutes les élégances de la vie, toutes les fièvres de l'ambition et du plaisir, Marie Stuart arrivait au trône de fête en fête.

La politique, sans qu'elle s'en doutât, tenait d'ailleurs le fil tragique de ses destinées.

Luther avait bouleversé l'Allemagne du Nord; il s'était servi des princes. Calvin mit en feu la France, les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Écosse; il ébranla les peuples. La réforme s'étendit avec une effrayante rapidité.

Antoine de Navarre, le prince de Condé et Coligny étaient les représentants du calvinisme en France.

Antoine de Navarre n'avait qu'une illustration : sa naissance. D'ailleurs un homme irrésolu, un esprit indécis, un caractère de vif-argent, oscillant et courant sans cesse de côté et d'autre sans pouvoir se fixer, facile, prodigue, courageux par boutades, mais, ainsi que tous ses descendants, à l'exception de son fils Henri IV, devant plus à la fortune qu'à lui-même.

Son frère cadet, le prince de Condé, était son aîné en mérite militaire. Il eût été digne d'être le chef de sa maison. Sa gaieté était française comme sa bravoure. Pétulant, hardi, martial, il n'avait rien du sectaire. Il s'était jeté dans la guerre civile par chevalerie et par élan d'ambition plutôt que par une foi vive. M. le prince, dont la taille était petite, la

bouche grande, les yeux étincelants, avait le nez aquilin et les dents en saillie, double trait distinctif de sa lignée, qui, par les parties supérieures et inférieures du visage, tirait à la ressemblance de l'aigle et du sanglier.

Du reste, cette branche des Condés était le cœur de la maison de Bourbon, et ses instincts ne démentaient point sa physionomie un peu fauve.

Le premier Condé, celui dont nous parlons dans cette histoire, était l'audace du parti calviniste en France. Antoine de Bourbon n'en était que le drapeau.

Mais la tête et le bras, la persévérance, la stratégie, l'habileté, la providence de ce parti, c'était M. l'amiral de Châtillon. Ce général austère, ce stoïcien obstiné, était un homme d'État accompli, et le diplomate achevait en lui le guerrier sous la sévérité d'un extérieur simple et vénérable. Ordinairement grave, taciturne, soucieux, Coligny ne se détendait que le jour d'une bataille, d'une retraite ou d'une négociation. Alors sa grande taille, un peu voûtée, se redressait; il passait de temps en temps la main sur sa barbe grise, ses lèvres minces et discrètes souriaient, ses traits s'illuminaient du dedans, les plis de son front

chauve s'effaçaient et les nuages de ses sourcils tombaient. Il paraissait rajeuni et transfiguré. Son visage n'exprimait plus que la sérénité d'un esprit supérieur, incertain des événements, mais plein de ressources et sûr lui-même dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Le parti calviniste ressentait pour lui la plus ardente admiration. Coligny ne trompa point cet enthousiasme. Il ne désespérait jamais. Son intrépidité était incomparable ; elle égalait sa prudence. « Monsieur, lui disaient ses amis, n'allez pas à Blois auprès du roi et de la reine mère. Craignez un piége. — J'irai, répondit Coligny ; mieux vaut mourir d'un brave coup que de vivre cent ans en peur. »

Adoré de la petite noblesse et de tout ce qui appartenait à la réforme, il était le vrai maître du protestantisme français. Génie sombre, ferme, opiniâtre, souvent vaincu, toujours indompté, le seul capable de faire face aux Guises.

Ces grands Lorrains, les chefs du catholicisme, étaient six frères, tous beaux et ambitieux, tous braves aussi, excepté le cardinal de Lorraine.

Leur grand-père était ce René II que les

généalogistes faisaient remonter à Charlemagne, même à « Priam, prince de Troie. » Ce qui valait mieux que cette origine franque ou homérique, c'était l'étoile de René. Bien jeune encore, il s'était illustré comme général à Morat, à la tête des Suisses dont il était l'auxiliaire. Il défit le duc de Bourgogne sous les murs de Nancy. Charles le Téméraire fut retrouvé dans un ruisseau où son cheval l'avait enfondré, et où il fut tué par ceux qui le poursuivaient. René ordonna de relever ce corps, et, vêtu en grand deuil, il rendit à son ennemi tous les honneurs funèbres. Le duc de Bourgogne fut religieusement inhumé à Nancy par les soins du duc de Lorraine. René renvoya sans rançon la plupart de ses prisonniers et pardonna généreusement à ses sujets qui l'avaient trahi pour son redoutable agresseur. « De toutes ses confiscations, il ne retint, dit « un vieil historien, qu'un vase de crystal où « il buvoit l'oubli de ses vengeances. »

A la mort de René, Antoine lui succéda comme duc de Lorraine. Claude, l'un des frères cadets d'Antoine, vint se fixer en France, et il y enracina sa branche, la plus glorieuse de sa maison.

Claude avait dans une mesure juste tous les

dons heureux qui distinguèrent ses descendants avec plus de splendeur. Il avait une grâce chevaleresque, une valeur pleine de calculs. Ami de François Ier, qui le traitait moins en sujet qu'en frère d'armes, il se prononça d'instinct contre la réforme, et il eut soin de ne jamais s'absorber dans la cour. Il excellait dans l'art d'attirer à lui. Le nombre de ses partisans devint immense. Il s'était proposé de plaire à la France et singulièrement à la ville de Paris, qui l'aimait au-dessus même des princes du sang.

Claude fonda ainsi la politique et la popularité de sa maison.

Un matin qu'escorté de ses six fils il était venu rendre ses devoirs au roi : « Mon cousin, lui dit François Ier, je vous tiens pour heureux de vous voir renaître avant de mourir dans une postérité de si belle espérance. »

Il laissa en effet après lui la famille la plus ambitieuse, la plus habile et la plus riche du royaume. Les six frères avaient à eux environ six cent mille livres de rente, que l'on peut évaluer au moins à quatre millions de notre monnaie. Le cardinal Charles de Lorraine possédait à lui seul presque la moitié de ce prodigieux revenu.

Ce prélat, que Pie V appelait le pape d'au delà des monts, était un négociateur à deux tranchants, fier comme un Guise, délié comme un Italien. C'est lui qui le premier conçut le plan d'une sainte ligue. Institution puissante sur laquelle il comptait pour faire monter sa maison, par les degrés du catholicisme, sur le trône des Valois. Il avait une dextérité si soudaine et des expédients si prompts, qu'on lui supposait un démon familier. Il ne se courbait avec déférence que devant le duc François, pour lequel il donnait l'exemple du respect à ses frères et aux plus grands seigneurs.

Lorsque les Guise étaient à la cour, les quatre plus jeunes ne manquaient jamais de venir au lever du cardinal Charles; puis de là ils allaient tous les cinq au lever du duc François, qui les conduisait chez le roi.

La situation du duc était à peu près celle d'un prince du sang. Il avait des pages, un aumônier, un argentier, huit secrétaires. Plus de quatre-vingts officiers ou gens de service mangeaient à ses tables. Son gentilhomme ordinaire M. de Hangest, et son maître d'hôtel M. de Grenay, étaient des personnages. Il n'y avait pas jusqu'à son valet de chambre Denis qui ne fût fort courtisé.

Sa vénerie, gouvernée par Verdellet, abondait en chiens « de toute sorte. »

Les écuries étaient magnifiques. Elles étaient remplies de chevaux barbes qu'il tirait, par l'entremise de nos ambassadeurs et à grands frais, d'Afrique, de Turquie et d'Espagne. Il avait un goût vif pour les chevaux napolitains, et il lui en arrivait jusqu'à douze à la fois avec trente-six juments de la Calabre. Ils étaient marqués à ces trois lettres gravées, sur une plaque d'argent : Φ D G, initiales de François de Guise. Le *Mouton* et la *Fleur de lis,* ses chevaux favoris, étaient sous la surveillance spéciale d'Antoine Fèvre, chargé des écuries, du haras de Saint-Léger et de la sellerie. Fèvre était désigné dans la maison de Guise sous le titre de *grand écuyer*.

Les corps de l'État, les seigneurs briguaient la bienveillance du duc ; les souverains même le ménageaient et le flattaient.

Le roi de Navarre lui annonce en ces termes la naissance de son fils (1553), qui fut depuis Henri IV :

« Puisqu'il a pleu au Seigneur Dieu me fayre « tant de bien que de m'avoir donné ung fils, ce « sera pour estre compaignon du vostre com- « me nous avons esté, estant jeunes et petits. »

« Je ne veulx pas douter » lui écrit-il encore, « que vous ne cognoissiez assez de « quelle perfection d'amitié je vous ay tou- « jours aymé. »

Les parlements de Rouen, de Dijon, de Bordeaux, de Toulouse, presque tous les parlements du royaume, lui envoient des députations.

Le parlement de Paris « se recommande « très-humblement à sa bonne grace (1550)... « et le supplie de lui donner audience. »

Le maréchal de Brissac et Brezé s'inclinent en toute occasion devant le prince lorrain.

L'orgueilleux connétable lui-même, Anne de Montmorency, lui écrit : *Monseigneur,* et *Votre très-humble et très-obéissant serviteur.*

Le duc de Guise lui répond : *Monsieur le connétable,* et *Votre bien bon amy.* Chose futile que l'étiquette à notre époque, mais admirable pour indiquer à l'histoire la mesure de la considération d'un homme au XVIe siècle.

Le duc de Guise éprouvait les passions politiques et religieuses de sa race. Il s'était persuadé, ainsi que les prêtres et le peuple, que lui et les Lorrains ses frères étant de sang catholique autant que de sang noble, la croix faisait partie de leur blason. Tous semblaient

avoir reçu du ciel la mission de défendre l'Église. Car si la maison de Lorraine n'était pas la fille aînée de l'Église, elle en était la fille de prédilection. Le pape était le droit divin de cette maison, et elle était le droit armé, le droit héroïque du pape. A Rome on tenait les Guise pour une sorte de dynastie catholique et pour les chevaliers de l'orthodoxie.

Ils avaient puisé dans leur dévouement unanime, dans leur gloire, dans leurs revers, dans leur puissance identifiée aux destinées du catholicisme, dans leurs souvenirs et dans leurs espérances une invincible haine contre le protestantisme, contre l'hérésie. Cette haine devait être le premier balbutiement et le long combat des Guise, ces modèles de toute foi et de toute noblesse, moins proches du sceptre que les Bourbons, mais plus éminents. Race privilégiée et tragique, la plus illustre de nos annales! Gentilshommes factieux ceints de la parole et du glaive, dont le forum était tantôt un champ de bataille, tantôt un carrefour des halles; dont les rues de Paris étaient les forteresses, dont la tribune errante était leur cheval de guerre, et dont la grande mine affrontait tour à tour, sans pâlir, une armée, un peuple ou un roi!

Le plus grand des Guise, celui qui avait le plus ajouté à l'éclat et au prestige de son nom, c'était incontestablement le duc François. Il était l'idole du peuple, qu'il gouvernait à son gré. Il l'avait apprivoisé à ses manières, à sa voix et jusqu'à son costume. Lorsque, escorté de quatre cents gentilshommes, il sortait de l'hôtel de Guise, monté sur son genet noir, avec son pourpoint et ses chausses de soie cramoisie, avec son manteau et sa toque de velours surmontée d'une plume rouge; lorsque, son épée au côté, cette épée que le duc de Parme estimait la meilleure de la chrétienté, il se dressait, comme à la bataille de Dreux, sur ses étriers, quoiqu'il fût de grande taille, pour voir de plus haut et plus loin, la foule accourait, folle de joie, sur son passage, inondait la ville qu'elle semait de fleurs en criant dans son ivresse : *Vive, vive notre duc!* Le duc se penchait courtoisement à droite et à gauche, nommant l'un, puis l'autre, saluant les hommes, les jeunes gens, les vieillards, souriant aux femmes et aux enfants, le vrai roi, le roi des cœurs, le roi du peuple et de la cour, le roi de Paris, des Tournelles et du Louvre. Presque tous l'aimaient, et tous ceux qui ne l'aimaient pas le craignaient.

Il pouvait réduire les multitudes d'un geste, d'un discours comme un Graeque, ou intimider d'un regard, d'un accent tout un règne comme plus tard Richelieu. Conjuré, soldat, général, chef de parti, nul mieux que lui ne savait parler, conspirer ou combattre.

On lui a reproché bien à tort, selon moi, la cause qu'il servait. Il y a dans toutes les causes, même celles du passé, toujours assez de grandeur et de vertu pour honorer ceux qui les défendent avec génie et avec conviction. Pendant que le duc de Guise soutenait consciencieusement l'autorité sous sa forme la plus haute, le catholicisme, l'amiral de Coligny se dévouait, consciencieusement aussi, à la conquête de la liberté civile et religieuse. Il attaquait la Rome moderne avec la formidable obstination d'Annibal contre la Rome ancienne. Le duc de Guise si généreux, si maître de lui, qu'après une victoire il couchait et dormait dans le même lit que le prince de Condé, son ennemi mortel; le duc de Guise était le Scipion, le grand général patricien de cette Rome papale abhorrée par Coligny. Tous deux étaient de bonne foi, et Dieu lui-même n'exige rien de plus.

Le duc de Guise, de l'aveu de tous, était le

plus sage au conseil, le plus calme au feu, le plus séduisant à la cour. Son humanité était relevée encore par sa politique. Au siége de Metz, dont Luis d'Avila, général de l'empereur, lui redemanda un esclave more qui lui avait volé un cheval d'Espagne, et s'était enfui dans les murs de la ville. Il ajoutait que le cheval méritait d'être rendu, et l'esclave pendu. M. de Guise lui renvoya le cheval merveilleusement caparaçonné. Quant à l'esclave, il ne l'inquiéta en aucune façon, et il écrivait à don Luis : « Je suis heureux de vous ren- « voyer votre beau cheval, mais votre esclave « more est hors de mon pouvoir. En touchant « notre terre, il est devenu libre. Telle est la « loi de France. »

La politique équilibrait en lui le général, et les combinaisons du chef de parti le suivaient dans son camp. Il gagnait les cœurs et il enlevait des classes d'hommes tout entières. Quand il eut occupé Calais, le gouverneur qu'il nomma fut le capitaine Gourdau, un simple officier. Les seigneurs et les chevaliers de l'ordre murmurèrent. Le duc de Guise le sut, et un soir qu'il était entouré d'un groupe nombreux et mêlé, il dit : « Le capitaine Gourdau est très-bon pour garder la place qu'il a con-

tribué à prendre, et où il a laissé l'une de ses jambes à un assaut. Vous, messieurs, il vous reste les deux jambes pour aller ailleurs chercher fortune. »

Il réprimait avec une rare présence d'esprit et une fermeté rapide toute atteinte au respect qui était dû, soit à sa grandeur personnelle, soit à la majesté du commandement.

Un jour qu'il visitait son camp et qu'il traversait le quartier séditieux des reîtres, le baron de Hunebourg, l'un de leurs chefs, s'adressa irrévérencieusement au duc de Guise, et s'oublia même jusqu'à saisir un pistolet et à l'en menacer. Plus prompt que l'éclair, M. de Guise frappa d'un revers de son épée la main du baron et lui en appuya la pointe à la gorge. Le marquis de Montpezat, qui accompagnait le duc, tira aussi sa dague et allait en percer le baron de Hunebourg, lorsque M. de Guise, abaissant son épée, s'écria : « Rengaînez, Montpezat; penseriez-vous tuer un homme mieux que moi? » Et, se tournant vers le baron déconcerté : « Je t'accorde la vie ; car je t'ai tenu à ma merci. Mais comme tu as manqué au roi en ma personne, et à moi qui suis le duc de Guise, tu garderas les arrêts selon mon bon plaisir ; » et il fit conduire le baron

désarmé au cachot. Ce coup d'autorité accompli, M. de Guise, loin de se dérober à la colère des reîtres, la brava et la soumit. Accompagné de quelques gentilshommes seulement, il se promena au petit pas pendant plus de deux heures au milieu des reîtres, et nul ne bougea. Tant ce grand capitaine leur parut imposant !

D'ailleurs, il était aimé autant qu'admiré et craint. Ses serviteurs étaient pour lui une seconde famille. Ils le regardaient et il se regardait comme leur providence. Dans un de ses moments les plus embarrassés, son intendant, qui s'efforçait d'alléger les charges du duc, lui apporta une liste de tous les gens inutilement attachés à la maison de Guise. « Monseigneur, lui dit l'intendant, vous devez les réformer pour votre soulagement ; vous n'avez pas besoin d'eux. — Il est vrai, reprit le duc en déchirant la liste qui lui était présentée, je n'ai pas besoin d'eux, mais ils ont besoin de moi. »

Sa bonté était célèbre, même chez les ennemis. Il en avait sauvé si souvent dans les batailles, que son nom seul était un secours au milieu de la mêlée. A Térouanne, au plus fort d'un combat qui tournait mal, et où les Fran-

çais, écrasés déjà par le nombre, allaient être massacrés, ils s'avisèrent de crier aux vieilles bandes espagnoles : « Souvenez-vous de M. de Guise ! » Soudain la fureur des ennemis tomba, et plus de six mille hommes furent épargnés.

Que dire après cela ? La clémence, qui était regardée comme une faiblesse chez César, chez l'homme antique, était une vertu chez l'homme moderne, chez le chrétien, chez M. de Guise, et ajoutait un immense attrait à sa grandeur. S'il eût vécu, il aurait probablement élevé sa maison au-dessus de la maison de Bourbon. François de Guise était fait pour prévaloir même contre Henri IV.

Le duc d'Aumale, le grand prieur, le marquis d'Elbeuf, le cardinal de Guise, étaient de brillants princes, mais ils n'étaient pas des chefs d'idées et de parti, comme le duc de Guise et le cardinal de Lorraine. Ils acceptaient la supériorité de leurs aînés et s'associaient volontiers à leurs desseins. Ils s'entendirent tous pour décider le mariage de Marie Stuart, leur nièce, avec le Dauphin, et les noces se célébrèrent à Notre-Dame, le 24 avril de l'année 1558, au milieu de la joie nationale causée par la conquête de Calais, l'un des

plus beaux faits d'armes du duc de Guise.

Marie Stuart était petite-fille de Marguerite, sœur aînée de Henri VIII, et par conséquent petite-nièce de ce monarque. Il avait laissé trois enfants à sa mort : Édouard VI, fils de Jeanne Seymour ; Marie, fille de Catherine d'Aragon ; et Élisabeth, fille d'Anne de Boleyn. Édouard et Marie régnèrent successivement. Élisabeth devint à son tour reine d'Angleterre. Henri VIII avait fait trancher la tête à Anne de Boleyn et annuler son mariage ; Élisabeth avait été déclarée bâtarde par un acte du gouvernement, puis rétablie par un autre acte dans tous ses droits et reconnue enfant légitime. L'Angleterre l'avait proclamée reine à Westminster.

Henri II, par une cupidité superbe et malhabile, prépara bien des orages à Marie Stuart, qu'il aimait si tendrement. Il exigea, et la jeune fiancée du Dauphin consentit, de l'aveu des Guise, un acte de donation, daté du 4 avril 1558, par lequel elle transmettait au roi de France, quel qu'il fût, son royaume d'Écosse et tous ses droits au royaume d'Angleterre, « advenant le cas qu'elle decedast sans hoirs procréés de son corps (que Dieu ne veuille !) »

Le mariage célébré, Henri II, de plus en plus obstiné dans son orgueil, ambitieux pour

sa maison, déclara que Marie Stuart saisirait la première occasion de soutenir ses prétentions au trône de la Grande-Bretagne; et, en attendant, il ordonna qu'elle prît le titre et les armes de reine de France, d'Écosse et d'Angleterre.

Le cardinal de Lorraine se hâta de renouveler la vaisselle de sa nièce, et il fit graver avec complaisance le triple blason des Valois, des Stuarts et des Tudors.

Élisabeth s'indigna, et cette âme altière ressentit une de ces haines implacables qui ne s'éteignent que dans le sang.

Cette haine s'accrut encore lorsque, par le coup de lance de Montgommery, Marie et François montèrent sur le trône, fronts adolescents ornés d'une tiare laïque, de trois couronnes royales.

Leur avénement fut l'avénement des princes lorrains.

Le duc de Guise disposa des armées, le cardinal de Lorraine des finances. Ils furent les maîtres de l'État, et toutes les cupidités, toutes les ambitions, toutes les flatteries, toutes les bassesses s'entassèrent à leurs pieds. Ils étaient de taille à gouverner. Rien n'échappa à leur dictature, et Buchanan remarqua avec vérité,

que dans tout le royaume de France on ne pouvait disposer ni d'un soldat ni d'un écu sans leur concours.

Ils devinrent sous François II des maires du palais.

Jamais moment ne fut plus solennel dans l'histoire.

Une aurore sanglante se lève sur l'Europe. Les guerres de religion sont proches.

Philippe II opprime les Pays-Bas, menace sourdement l'Angleterre, et assiste à Valladolid, avec toute sa cour, à un auto-da-fé où quarante réformés des deux sexes expirent dans les flammes. Un incident éclate au milieu de cette fête barbare. Un pauvre condamné, connu du roi, se tourne vers lui, et, s'agenouillant sur son bûcher, implore grâce. Philippe se lève ; on le croit touché, malgré sa figure impassible. On attend avec anxiété. « Point de grâce, dit le roi d'une voix haute, point de grâce à l'hérésie ! Si le prince, mon fils, l'héritier de mon trône, était à ta place, j'allumerais moi-même son bûcher. »

A Rome, Paul IV soudoie les délateurs, encourage les dénonciations, construit des prisons et les remplit de suspects. Les exécutions sommaires se multiplient. L'inquisition frappe

à coups redoublés. Paul IV, par une bulle, soumet nominativement à ce redoutable tribunal évêques, primats, cardinaux, comtes, barons, marquis, ducs, rois, empereurs, et jusqu'au pape... « si... le pontife romain lui-« même venait à tomber dans l'hérésie ou dans « le schisme. »

En France, les Guise brûlent de signaler leur zèle contre le calvinisme. Ils veulent à la fois humilier la réforme et abaisser les puissantes maisons de Bourbon et de Châtillon.

Le roi n'est pour eux qu'un instrument, un jouet. Leur séduisante nièce, Marie Stuart, les seconde. Supérieure, fanatique, ambitieuse comme ses oncles, elle adopte leurs plans et les impose au roi dont elle est adorée.

Les protestants tremblent.

Les Guise les provoquent par le procès d'Anne du Bourg et de quelques autres conseillers au parlement.

Le quatrième jour du règne de François II, ce procès fut commencé.

Anne du Bourg n'avait qu'un tort, c'était d'être un héros. Il se serait méprisé s'il eût consenti à taire sa foi. Il aspirait au contraire à la confesser. Il avait parlé librement, en présence de Henri II, contre les supplices infligés

aux huguenots, et il était traduit, pour son généreux courage, devant les tribunaux catholiques composés de ses ennemis. C'était un stoïcien du calvinisme, un de ces hommes qui n'ont qu'une loi, la conscience, et que la perspective du bûcher vers lequel ils marchent sans pâlir anime d'une sublime intrépidité et d'une sainte joie.

Du Bourg se prépara lentement à se défendre.

Ce n'était pas sa propre cause, c'était celle de ses frères protestants qu'il voulait porter devant l'opinion publique.

Du Bourg n'était pas seulement un héros, il était un jurisconsulte; il se défendit en magistrat. Il se regardait comme tenu envers le dogme de son choix et la justice de son pays, de combattre jusqu'au bout et avec éclat pour la plus belle de toutes les libertés : la liberté religieuse. Il s'engagea dans le labyrinthe infini des ressources légales. Il avait été nommé successivement sous-diacre et diacre. Condamné à ces deux titres par l'officialité de Paris, il en appela comme d'abus au parlement, puis à l'archevêque de Sens, puis il s'adressa encore au parlement, puis au primat des Gaules, au cardinal de Tournon. Tous les degrés de juri-



diction parcourus, il s'enveloppa de sa toge et il se résigna tranquillement à sa destinée. Il avait disputé sa vie aux bourreaux, de texte en texte, sans concession, sans faiblesse, avec toutes les armes du droit et de l'expérience, comme ces capitaines dont parle Brantôme, qui défendaient une place confiée à leur honneur, malgré la famine, la peste, le feu des assiégeants, de poste en poste, de redoute en redoute, et qui ne la rendaient qu'après avoir brisé leurs épées, usé leur poudre, épuisé leurs balles sur la brèche ouverte et démantelée.

Les juges de du Bourg eux-mêmes furent ébranlés, attendris. Ils désiraient en secret qu'il déguisât sa foi seulement par son silence. Son avocat, qui connaissait leur émotion, le pressa de se taire. Du Bourg résista. Comme la parole lui avait été ôtée devant ses juges, rentré dans sa prison il écrivit et déclara sa confession conforme à celle de Genève. Cette constance le perdit. Ses juges étaient des commissaires du parlement auxquels il avait été livré, comme hérétique, par les tribunaux ecclésiastiques. Ils n'osèrent l'absoudre. Ils siégeaient à la Bastille où le prisonnier avait été conduit, et c'est là qu'ils prononcèrent sa sentence. Ils le condamnèrent au bûcher.

Du Bourg se réjouit du martyre et ne se démentit pas un instant. Il se soumit à la dégradation avec une ironie profonde. Pendant qu'on lui arrachait l'un après l'autre les habits de son ordre, qu'on abolissait autant qu'on le pouvait sur sa personne le caractère indélébile du sacrement en passant légèrement le tranchant du verre sur sa tonsure, il disait : « Je me félicite d'être dépouillé du signe de la Bête, afin de n'avoir plus rien de commun avec cet antechrist qu'on appelle le pape. »

Arrivé sur la place de Grève, son front devint serein, ses yeux brillèrent d'une douce flamme, et son sourire perdit toute expression amère. L'enthousiasme avait remplacé le sarcasme sur ses lèvres et dans sa physionomie. « Six pieds de terre pour mon corps, et le ciel infini pour mon âme, voilà ce que j'aurai bientôt, » dit-il en se remettant à l'exécuteur. Le bourreau lui ayant passé la corde au cou et prononcé la terrible formule : *Messire, le roi vous salue,* Anne du Bourg fut étranglé d'abord, puis brûlé (23 juillet 1559). Les catholiques applaudirent, mais les protestants, muets d'horreur, préparèrent leurs armes.

Les autres conseillers arrêtés avec Anne du Bourg, moins généreux que lui, se rétractèrent

et n'encoururent que des peines temporaires ou des amendes.

Néanmoins, le seul supplice d'un aussi grand homme de bien, venant s'ajouter comme un sang de martyr à tous les griefs des protestants, fit déborder la coupe contenue de leur colère.

Un gentilhomme du Limousin, Godefroy de Barri, seigneur de la Renaudie, organisa une conspiration contre les Guise, ces tyrans du royaume, ces persécuteurs des réformés. Il résolut de s'emparer de la personne du jeune roi, de livrer les Lorrains au gibet, et d'appeler le prince de Condé à la direction des affaires. Le prince consentit à tout, et beaucoup de gentilshommes s'engagèrent dans cette périlleuse entreprise. De Chalosse devait commander les Gascons ; Mazères, les Béarnais ; Du Mesnil, les conjurés du Limousin et du Périgord ; Maillé de Brezé, ceux du Poitou ; la Chesnaye, ceux du Maine ; Sainte-Marie, ceux de la Normandie ; Cocqueville, ceux de la Picardie ; Maligny, ceux de l'Ile de France et de la Champagne ; Châteauvieux, les Provençaux et les Bordelais. Toutes ces bandes étaient destinées à s'avancer vers Blois, où le roi se trouvait avec la cour.

Averti par la trahison d'Avenelles, un avocat huguenot, ami de la Renaudie, le duc de Guise avait mené le roi de Blois à Amboise, place plus forte et plus facile à préserver d'un coup de main. Il prit des précautions militaires suffisantes pour vaincre les conjurés, sans les alarmer d'avance. Il les endormit pour les mieux envelopper. Un bruit sourd se répandit néanmoins que le duc était sur ses gardes. Inaccessible à toute crainte, la Renaudie persista. Soixante gentilshommes avaient juré de pénétrer de nuit dans Amboise, et trente de se glisser dans le château. Ces gentilshommes devaient livrer l'une des portes à la Renaudie et à ses huguenots. L'attaque de la ville était fixée au 16 mars (1560). Mais le duc de Guise veillait. Il fit murer la porte que les conjurés avaient marquée pour l'ouvrir à leurs amis. Il échelonna jusque dans la forêt d'Amboise des détachements dont il était sûr et qui exterminèrent successivement presque tout ce qui se présenta en armes. Les rebelles portaient à leurs casques des pompons moitié blancs, moitié noirs, qu'ils avaient adoptés en signe de ralliement.

La Renaudie était à la tête d'une troupe d'élite. Il était épié par l'un de ses cousins,

Pardaillan, qui commandait une compagnie de catholiques et qui s'était embusqué dans le bois de Château-Regnault.

Dès que Pardaillan et la Renaudie s'aperçurent, ils se précipitèrent l'un sur l'autre. Ils s'étaient reconnus, mais le cri du fanatisme étouffait la voix de la nature. Un combat acharné s'engagea entre les deux troupes et surtout entre les deux capitaines. La Renaudie effleura d'une balle la tempe de Pardaillan, qui, d'un double coup de feu, atteignit son ennemi au bras droit et tua son cheval. La Renaudie, se dégageant, la cuisse foulée, le bras droit cassé, releva son épée de la main gauche et recommença le combat. Pardaillan, piqué au genou, s'élança furieux sur son brave cousin, et fut blessé mortellement. Un serviteur de Pardaillan, prompt à venger son maître, acheva la Renaudie. Les papiers du chef des conjurés furent saisis avec son secrétaire et ses domestiques. Lui mort, le reste de la troupe se rendit.

Pardaillan, mourant, fut transporté à Amboise. Sa compagnie y rentra avec les prisonniers.

Les vaincus trouvèrent la justice des guerres civiles.

La Renaudie, coupé en quatre quartiers, fut exposé aux quatre angles du pont.

Beaucoup furent noyés, la plupart furent passés par les armes ou pendus tout bottés et éperonnés, soit aux créneaux, soit aux arbres de l'avenue, soit aux portes des maisons suspectes. Nul procès, nulle condamnation. L'exécution tenait lieu de jugement. Leurs noms même ne furent pas demandés aux victimes. C'était un tribunal invisible, silencieux, terrible, qui frappait au hasard, sans pitié, sans remords, sans souci ni de la terre ni du ciel.

Cependant, la cour se déplaisait un peu à Amboise et regrettait les délices du château de Blois. On imagina de réserver les principales exécutions, le supplice des chefs de la révolte, pour le soir, après dîner. C'était le spectacle des dames qui assistaient aux tortures des malheureux huguenots en souriant, et qui amusaient leur ennui des suprêmes douleurs et des derniers gémissements des martyrs. Le prince de Condé n'osa pas refuser de paraître quelquefois à ce spectacle horrible. Il se sauva par cette concession, par un démenti donné à ses accusateurs, et par un défi chevaleresque jeté indirectement en plein conseil au duc de Guise. Le duc dissimula

et permit au prince de sortir d'Amboise.

Tous ces massacres commençaient à lui peser. Il avait pris les meilleures précautions militaires pour vaincre et pour punir un complot dirigé contre sa vie, contre celle de toute sa maison ; mais s'il s'honorait de commander à des soldats, il avait honte d'employer des bourreaux. Il ne parut jamais aux atroces exécutions devenues le passe-temps de la cour. Il fut le premier à les faire cesser. Elles avaient duré trop longtemps.

Le cardinal de Lorraine fut le grand coupable de ces horreurs. Timide par nature, il se portait sans effort à la cruauté qui pouvait diminuer ses peurs ou servir son orgueil et son ambition.

Les calvinistes avaient cherché à l'épouvanter pour modérer ses rigueurs. On sait que Jacques Stuart, le même qui avait assassiné le président Minard, se servait dans ses expéditions de balles empoisonnées qu'on appelait de son nom : *stuardes*. Le cardinal trouva un matin sur son oratoire ce billet menaçant :

Garde-toi, cardinal,
Que tu ne sois traité,
A la minarde,
D'une stuarde.

Le cardinal, d'abord effrayé, se remit bientôt et ne se montra que plus ardent.

Il faisait succéder à des scènes de potence et de corde des nuits de plaisir. Il était l'amant de Catherine de Médicis. « Un de mes amis, « non huguenot, dit l'Estoile, m'a conté qu'es- « tant couché avec un valet du cardinal dans « une pièce qui entroit en celle de la royne « mère, il vit sur le minuit ledit cardinal avec « une robe de chambre seulement sur ses « épaules, qui passoit pour aller voir la royne, « et que son ami lui dit, que s'il venoit jamais « à parler de ce qu'il avoit vu, il en perdroit « la vie. »

Dans cette crise d'Amboise, où lui et les siens avaient été si près de l'abîme, le cardinal de Lorraine, se sentant à l'abri sous l'épée de son intrépide frère, donna carrière à ses vengeances. Il voulut exterminer ses ennemis et les ennemis de l'Église. Ce qu'il y eut de plus odieux, c'est qu'il mena souvent les petits princes, le roi, la jeune reine, sa nièce, sur la terrasse du château pour mieux contempler les supplices. Il leur désignait les huguenots les plus illustres, et riait de leur agonie. Comme ils mouraient presque tous avec un courage stoïque, il disait au roi : « Voyez ces

superbes que la mort même ne peut vaincre ! Que ne feraient-ils pas de vous, s'ils étaient vos maîtres ?... »

Un soir, le cardinal entraîna la duchesse de Guise à l'une de ces exécutions, à la suite du roi et de la reine. Ni le cœur ni les nerfs de la duchesse ne purent soutenir cette affreuse tragédie. Elle pensa s'évanouir plusieurs fois. On fut obligé de la reconduire au château. Elle se rendit à la chambre de la reine mère, qui, la voyant entrer, pâle et tremblante, lui demanda ce qu'elle avait. « Ah ! madame, que de supplices ! Puisse le malheur ne pas venir sur notre maison, et tant de sang généreux ne point retomber sur elle ! »

Les terreurs de la duchesse n'étaient pas vaines.

Le nom des Guise fut abhorré. Le marché d'Amboise, ce théâtre des exécutions, rappelait au protestantisme les raffinements barbares de leur fureur. En passant, les plus sages d'entre les huguenots rugissaient et transmettaient à leurs descendants leur colère comme un héritage.

C'est là que Théodore-Agrippa d'Aubigné fut suscité à la haine des Guise et des catholiques par son père, qui était un homme grave,

un philosophe de l'hérésie. Il conduisit son fils encore enfant à Paris, lorsqu'en traversant Amboise un jour de foire, il vit sur leurs poteaux d'infamie les têtes des conjurés encore reconnaissables. Tout ému, il lança son cheval au milieu de sept à huit cents personnes qui étaient là, en s'écriant : « Les bourreaux ! ils ont décapité la France ! » Il songeait aux Guise, qui tenaient alors tout leur pouvoir de leur nièce Marie Stuart. D'Aubigné, reconnu à son cri pour un calviniste, fut poursuivi à coups d'arquebuse. Il piqua des deux, ainsi que son fils, et il s'échappa. Quand il fut hors de péril, il toucha son fils de la main droite et lui dit : « Mon enfant, ne ménage pas ta tête pour venger les têtes de ces chefs pleins d'honneur. Si tu t'y épargnes, tu auras la malédiction de ton père. »

D'Aubigné n'oublia jamais cette leçon. Sa vie fut un dévouement héroïque au calvinisme. Plus tard, bien plus tard, M. de la Trémouille, un grand seigneur protestant, menacé dans Thouars, pouvait lui écrire :

« D'Aubigné, mon ami, je vous convie,
« suivant vos jurements, à venir mourir avec
« votre affectionné

« L. »

D'Aubigné répondait :

« Monsieur, votre lettre sera bien obéie. Je « la blasme pourtant d'une chose : c'est d'y « avoir allégué mes serments, qui doivent « estre trop inviolables pour me les ramente- « voir. »

Marie Stuart était comprise dans les imprécations des amis des victimes. Le sang des saints criait contre elle et contre sa race.

Tant d'atroces exécutions portèrent malheur à ceux qui en furent témoins et qui périrent presque tous, à très-peu de temps de là, de mort violente.

Le chancelier Olivier expira de douleur. Tous ces massacres auxquels il n'avait pas résisté agitaient sa conscience, et il s'écriait dans les angoisses de son âme, comme le chancelier de l'Hospital après la Saint-Barthélemy, mais avec moins de vertu :

Excidat illa dies!

L'Hospital, qui le remplaça, fut salué par les opprimés comme une consolation et comme une espérance.

« Il n'y a, disoit-il à l'ouverture des états

« d'Orléans (et tel fut toujours son langage), « il n'y a opinion qui s'imprime plus profon- « dément dans le cœur des hommes, que l'o- « pinion de religion, ni qui tant les sépare les « uns des autres. Nous l'expérimentons au- « jourd'huy, et voyons que deux François et « Anglois qui sont d'une mesme religion ont « plus d'affection et d'amitié entre eux que « deux citoyens d'une mesme ville, subjects à « un mesme seigneur, qui seroient de diverses « religions, tellement que la conjonction de « religion passe celle qui est à cause du pays ; « et, pour contraire, la division de religion « est plus grande que nulle autre ; c'est ce qui « sépare le père du fils, le frère du frère, le « mari de la femme. . . . .
« . . . . »

Il concluait :

« La douceur profitera plus que la rigueur ; « ostons ces mots diaboliques, noms de fac- « tions et de séditions : Luthériens, hugue- « nots, papistes ; ne changeons le nom de « chrestiens. »

Malheureusement le chancelier de l'Hospital fut un grand exemple plutôt qu'une grande influence. Il était trop supérieur à son temps. Meilleur que les bons, plus intrépide que les

braves, c'était le juste de l'antiquité assoupli par les mansuétudes de la philosophie du Christ et par l'onction de l'Évangile. Il n'était d'aucun parti, si ce n'est du parti de Dieu. Seul il représentait sur sa chaise curule le droit, la commisération. C'était le ministre des conciliations et de la concorde. Ce n'était pas l'homme de son siècle, mais l'homme des siècles. De là son impuissance passagère et sa grandeur durable.

On aurait pu lui appliquer le verset du Psalmiste, et par là le définir :

« La miséricorde et la vérité se sont rencontrées ; la « justice et la paix se sont embrassées. »

Ps. LXXXIV.

Quand il se levait pour parler, soit dans l'assemblée des états, soit dans la chambre du conseil en face du roi, de la reine et des princes, soit en plein parlement au milieu des juges, un frémissement involontaire de respect accueillait cette haute intégrité et cette calme éloquence. Sa taille imposante, son visage pâle, ses cheveux rares, son front chauve, sa barbe blanche et vénérable, ses manières graves, son air modeste et stoïque, faisaient de ce grand personnage le modèle du sénateur

et du magistrat. L'équité était de flamme en lui comme l'amour chez les autres hommes. Elle était plus que sa règle, elle était sa religion. Chaque fois que cette fibre de son cœur était touchée, même légèrement, elle rendait un son puissant. Les âmes, attirées et gagnées par l'accent pénétrant de cette conscience, suspendues à ce regard assuré, à ces lèvres d'où coulait la persuasion, et sur lesquelles passait de temps en temps un sourire triste, les âmes, émues d'abord, s'inclinaient à l'assentiment. Mais elles ne tardaient pas à se roidir. Les colères catholiques ou protestantes se dédommageaient d'un moment de surprise. Ce n'étaient plus qu'emportements et tumultes. L'huile que ce grand cœur avait versée sur les passions fougueuses, loin de les éteindre, les faisait brûler davantage. Cette voix, un instant écoutée avec faveur, se perdait dans le cliquetis des épées et dans les imprécations des partis.

Cependant, avons-nous dit, le cri des martyrs avait monté, et la vengeance semblait atteindre successivement les bourreaux d'Amboise.

Le chancelier Olivier expiré, ce fut bientôt le tour du roi. Il succomba dans l'année (5 décembre 1560).

Coligny ne quitta le lit de François II que lorsque le jeune monarque eut rendu le dernier soupir. Se tournant alors vers les seigneurs qui étaient là et qui entouraient les Guise : « Messieurs, dit-il avec la gravité religieuse qui lui était naturelle, le roi est mort ; que cela nous apprenne à vivre ! »

Dans les préoccupations politiques d'un nouveau règne, François II fut vite oublié des courtisans. Il ne fut accompagné à Saint-Denis que par Sansac, la Brosse, ses anciens gouverneurs, et Guillard, évêque de Senlis. La pompe des obsèques fit remarquer davantage l'absence des grands vassaux de la couronne. « Les restes, raconte Fornier, furent trans- « portés dans un char d'ébène tiré par six « chevaux noirs, toujours de nuit, au milieu « d'une infinité de flambeaux de cire blanche « et de toute la cavalerie de la garde, dont les « cavaliers, vestus de deuil, avec de grands « panaches noirs et les chevaux houssez jus- « qu'à terre, portoient par intervalles tantost « l'espée nue et tantost le pistolet au chien « abattu. »

Marie, doublement frappée dans son amour et dans sa grandeur, s'abandonna seule au désespoir. François était doux et bon, dévoué

tout entier aux moindres caprices de sa jeune femme. Elle comprit toute l'étendue de sa perte. Elle ne pouvait prier ; elle ne pouvait gémir et pleurer. Sa douleur était sans bornes. Elle l'épancha d'abord en élégies touchantes, puis en lettres pleines de détresse :

. . . .

Ce qui m'estoit plaisant
Ores m'est peine dure ;
Le jour le plus luisant
M'est nuit noire et obscure,
Et n'est rien si exquis
Qui de moy soy requis.

. . . .

Si en quelque séjour,
Soit en bois ou en prée,
Soit sur l'aube du jour
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

. . . .

Si je suis en repos.
Sommeillant sur ma couche,
L'oy qui me tient propos,
Je le sens qui me touche.
En labeur et requoy,
Toujours est près de moy.

. . . .

Elle écrivait, vers la même époque, à Philippe II :

1561.

« Monsieur mon bon frère, je n'ay voulu « laysser perdre ceste occasion pour vous re- « mercier des honnestes lettres que m'avés « despèchées par le signor don Antonio, et des « honnestes langages que lui et vostre ambas- « sadeur m'ont tenu du regret que aviés de la « mort du feu roy, mon seigneur; vous assu- « rant, Monsieur mon bon frère, que vous y « avés perdu le meilleur frère que vous aurés « jamais, et consolé par vos lettres la plus af- « fligée pauvre femme qui soyt soubs le ciel, « m'ayant Dieu privé de tout ce que j'aymois « et tenois cher au monde... Dieu m'aydera, « s'il lui plest, à prendre ce qui vient de luy « en patience. Car, sans son ayde, je confesse « trouver un si grand malheur trop insuppor- « table pour mes forces et peu de vertu...

« Vostre bien bonne sœur et cousine,

« M. »

En même temps, Marie Stuart renonça au titre et aux armes de reine d'Angleterre et se réfugia dans le couvent de Saint-Pierre, à Reims, auprès de Renée de Lorraine, sa tante.

C'est là qu'elle se résolut à quitter la France, où elle ne régnait plus, et qui s'était rangée sous l'autorité de Catherine de Médicis.

Dès que cette décision fut connue, un cri s'échappa de la poitrine de Ronsard. Le poëte, dans cette plainte personnelle, fut sans le vouloir l'interprète ému, la voix profonde, harmonieuse, de toute la cour :

Comme un beau pré despouillé de ses fleurs,
Comme un tableau privé de ses couleurs,
Comme le ciel, s'il perdoit ses estoiles,
La mer ses eaux, le navire ses voiles,
Un bois sa feuille, un antre son effroy,
Un grand palais la pompe de son roy,
Et un anneau sa perle precieuse :
Ainsi perdra la France soucieuse
Ses ornements, perdant la royauté
Qui fut sa fleur, sa couleur, sa beauté.

. . . .
. . . .

Ha! je voudrois, Escosse, que tu peusses
Errer ainsi que Dèle, et que tu n'eusses
Les piés fermez au profond de la mer!
Ha! je voudrois que tu peusses ramer
Ainsi que vole une barque poussée
De mainte rame à ses flancs eslancée,
Pour t'enfuïr longue espace devant
Le tard vaisseau qui t'iroit poursuivant,
Sans voir jamais surgir à ton rivage
La belle royne à qui tu dois hommage.

Puis elle adonc, qui te suivroit en vain,
Retourneroit en France tout soudain
Pour habiter son duché de Touraine :
Lors de chansons j'aurois la bouche pleine,
Et en mes vers si fort je la loü'rois
Que comme un cygne en chantant je mourrois.

Il paraît que Marie eut alors comme un pressentiment de sa destinée, et qu'elle fut tentée de se retirer dans un monastère admirable situé sur la pente des Vosges, entouré d'eaux courantes, de rochers et de sapins. Elle avait passé deux fois sous les murs de ce monastère, et elle songea souvent depuis à cette maison de silence et de paix où Dieu abritait les âmes contre les orages du monde. Dans le deuil où elle était plongée, elle pensa un moment, dit un contemporain, à y cacher sa vie. Quoi qu'il en soit, ce ne put être qu'un éclair de cette mobile imagination. La tempête l'appelait et ses goûts n'étaient pas ceux du cloître.

Ses oncles d'ailleurs lui conseillaient de retourner en Écosse, où l'attendait un trône. Après s'être recueillie quelque temps en Lorraine, elle revint en France, d'où elle devait partir pour toujours au commencement de juillet 1561. Son douaire avait été assigné sur

la Touraine et le Poitou ; il était fixé à vingt mille livres de rente.

Son séjour à Paris se prolongea un peu.

Marie voulut revoir tous les lieux qui lui étaient chers avant de s'en éloigner à jamais.

Elle resta deux jours à Fontainebleau, que son père avait habité, qu'elle préférait entre toutes les résidences royales, et qui était le toit de ses délices.

. . . .
Un crespe long, subtil et delié,
Ply contre ply retors et replié,
Habit de deuil, vous sert de couverture
Depuis le chef jusques à la ceinture,
Qui s'enfle ainsi qu'un voile, quand le vent
Souffle la barque et la single en avant.
De tel habit vous estiez accoustrée,
Partant, hélas ! de la belle contrée
Dont aviez eu le sceptre dans la main,
Lorsque pensive, et baignant vostre sein
Du beau crystal de vos larmes roulées,
Triste marchiez par les longues allées
Du grand jardin de ce royal chasteau
Qui prend son nom de la beauté d'une eau.

RONSARD.

Ce dernier voyage fut grave et sombre comme un adieu.

Cette contrée emporte l'âme dans toutes les

alternatives de la joie et de la tristesse. La tristesse y domine.

On rencontre partout l'amour parmi ces lambris semés de salamandres, sous ces hautes ombres, au bord de ces belles eaux ; puis, la religion au delà, dans ces vastes solitudes, à l'horizon de ces déserts : les deux infinis d'ici-bas.

Cette résidence unique dans le monde, cette grande forêt rocheuse, ce château merveilleux font penser et rêver.

Fontainebleau sourit d'un sourire triste. On y sent vaguement le caprice, la galanterie, la passion ardente et profonde, la science, l'art, la vie humaine, tous les parfums de cette fleur vénéneuse et charmante de la renaissance.

L'attrait de Fontainebleau est dans tout cela. Une femme a bien des moments. Et cependant elle n'en a qu'un, elle en a un surtout qui laisse une odeur immortelle. Ainsi de Fontainebleau. Son moment incomparable, c'est le règne de François Ier, c'est le règne de Henri II, l'aurore de Marie Stuart.

François Ier et sa sœur, et la duchesse d'Étampes ; et Léonard de Vinci, et André del Sarte, et Benvenuto Cellini, et le Rosso, et le

Primatrice; et Rabelais, et Budé, et Lascaris, et Marot; Henri II et les architectes, et les sculpteurs, et les frères du Bellay, et Calvin, et le cardinal de Lorraine, et Théodore de Bèze, et Montaigne, et Ronsard; et Diane de Poitiers avec tous ses chiffres d'or et de tendresse; et Catherine de Médicis avec ses cent cinquante filles d'honneur, les sirènes de sa politique italienne : voilà les années, la floraison, la fête, la jeunesse de Fontainebleau. C'est un songe, un songe arabe : mais c'est encore plus de l'histoire; car cet arc-en-ciel de poésie est souvent obscurci par les orages des guerres de religion qui suivirent la mort du roi Henri II, par les terribles démêlés des Guise, des Bourbon, des Montmorency et des Châtillon.

Marie Stuart se promena au milieu de ces mirages, à la fraîcheur des brises, au murmure de l'étang, sous les vignes, autour des pressoirs, le long des treilles chargées de grappes qui couvraient et revêtaient les murailles, imaginant peut-être, au pied des monts Pentlands et dans ces rudes climats où elle allait vivre, d'autres amours pour se consoler de l'amour.

Fontainebleau est l'Alhambra des Valois.



Cette race de rois légère et corrompue, en qui coulait comme d'une double source le sang français et le sang italien, entremêlait l'histoire au roman et la chevalerie au génie. La France, sous cette dynastie, fut une Rome pour la guerre et le droit, une Athènes pour l'art, une Cordoue, une Grenade pour la fantaisie. Le duc François de Guise et l'amiral de Coligny, Cujas et l'Hospital, sont les contemporains de Jean Goujon, de Jean Cousin, de Germain Pilon, de Philibert de Lorme et de Serlio. Les batailles des glorieux chefs du catholicisme et du protestantisme, les œuvres du grand jurisconsulte et les belles ordonnances de l'austère chancelier, ont à peu près la même date que les Tuileries, le vieux Louvre, Anet, Fontainebleau, Chambord, le Luxembourg, et les plus exquis tombeaux de Saint-Denis. La barbarie des mœurs, un goût étrange de gibets et de tortures déshonoraient tant de nobles instincts, tant d'élégance et de courage. Même avant les horreurs de la guerre civile, Henri II assistait avec Diane de Poitiers, par manière d'amusement, au supplice qu'on appelait estrapade, et qui consistait (chose effroyable !) à suspendre de malheureux protestants au-dessus d'un bûcher, à les plonger et à les

replonger dans les flammes jusqu'à la mort.

Telle était cette dynastie, cette cour, cette civilisation, ce siècle, qui rayonnait et fleurissait dans le feu, dans les larmes et dans le sang.

De retour à Paris, Marie Stuart visita d'abord Catherine au château des Tournelles. Athée et Florentine, la fille des Médicis était née pour l'intrigue italienne; mais l'intrigue était insuffisante à gouverner des partis fanatiques et les hommes de fer qui les dirigeaient. Catherine craignait ces hommes et ils la méprisaient. Car la politique était sérieuse pour eux, et pour elle la politique n'était qu'un jeu. Elle louvoyait donc et ne régnait point. Son influence cependant fut profondément immorale. Elle ne connaissait ni loi, ni scrupule, ni pitié. Son sein avait enfanté Charles IX, Henri III, Marguerite de Navarre, le crime et la débauche; sa main empoisonnait en offrant des parfums, sa bouche souriait en ordonnant la Saint-Barthélemy : femme d'une scélératesse blasée chez qui l'organe du cœur n'existait pas, et qui, pour la postérité, reste une énigme de calcul, d'embûches et de vices! Marie Stuart haïssait instinctivement la reine mère et elle la dédaignait un peu, ne la trou-

vant pas d'assez bonne maison. Elle ne vint donc au château des Tournelles que par bienséance. Catherine reçut bien la reine d'Écosse et lui proposa de l'accompagner au Louvre, où Marie logeait. Marie s'inclina et céda partout le pas à la régente. Sa fierté gémit de cette dégradation que lui imposait la fortune et qu'aggravaient les caresses cruellement hypocrites de son ennemie. Catherine se vengeait. Ces deux femmes hautaines se rappelaient une autre époque. Le soir même de la mort de Henri II, Catherine s'était effacée devant cette jeune rivale qu'elle humiliait maintenant. Sur le point de sortir en carrosse avec le roi François II et Marie Stuart, Catherine s'arrêta tout à coup, et, l'esprit présent au milieu de sa violente douleur, elle prit Marie Stuart par la main et lui dit : « Montez, madame, montez ; c'est vous qui êtes la première. »

Marie était redevenue la seconde et son orgueil ulcéré lui faisait sentir, malgré son goût pour la France, la nécessité du départ.

Elle ne s'y prépara pas seulement par des regrets et des rêveries, mais par de longues et sérieuses conversations avec MM. de Martigues, de la Brosse et d'Oisel, qui connaissaient à fond les affaires de l'Écosse où ils

avaient résidé comme ambassadeurs pendant les troubles de la régence.

Marie Stuart s'arracha enfin au seuil du Louvre. Le roi, la reine mère, le duc d'Anjou, le roi de Navarre et son frère le prince de Condé, MM. de Guise et les plus grands seigneurs de la cour, l'accompagnèrent jusqu'à Saint-Germain en Laye. Ses oncles se mirent à la tête du cortége qui la conduisit à Calais. Ce cortége était illustre et brillant. Tous les plus braves et les plus nobles gentilshommes de France se rangèrent autour de la plus belle des reines et des femmes. Plusieurs étaient blessés d'amour, le fils du connétable de Montmorency, le maréchal Damville, surtout. On citait de lui un trait héroïque et touchant. Un jour, dans une des mêlées si fréquentes entre les deux partis qui divisaient la France, les catholiques et les protestants, Damville se défendait et attaquait tour à tour. Il avait besoin de toutes ses forces. Soudain il s'arrête ; et, tout en brandissant son épée, il se baisse, au risque d'être tué cent fois, afin de ramasser un fichu de soie de Chypre qui avait touché le beau cou de Marie et qu'elle s'était laissé dérober.

Un gentilhomme de la suite du maréchal,

Chastelard, petit-neveu par sa mère du chevalier Bayard, était aussi éperdument épris de la reine d'Écosse. C'est Damville qu'elle aimait, et elle eut l'intention de l'épouser, mais il était marié. On accusa la reine d'avoir conseillé au maréchal d'empoisonner sa femme pour faire disparaître tout obstacle entre eux. Cette première accusation n'a jamais été prouvée et l'histoire l'écarte comme une calomnie.

Marie Stuart, voyageant à petites journées, arriva à Calais au commencement du mois d'août 1561 avec son escorte de princes et de chevaliers.

LIVRE III.

Marie Stuart à Calais. — Elle s'y arrête une semaine. — Son portrait.— Caractère du seizième siècle.— Regrets de Marie Stuart. — Ses vers. — Elle s'embarque le 15 août 1561. — Une partie de son escorte la suit en Écosse. — Adieu à la France. — Traversée. — Débarquement au port de Leith. — Les nobles écossais viennent au-devant de la reine. — Pressentiment de Marie Stuart. —Arrivée à Holyrood. — Double protestantisme, l'un politique, l'autre religieux. — Réception à Holyrood. — Le grand prieur. — Le duc d'Aumale. — Le marquis d'Elbeuf. — Le maréchal Damville. — Castelnau de Mauvissière. — Chastelard. — Strossi. — La Guïche. — Brantôme. — La Noue. — Lord James Stuart. — Le comte de Morton. — Lord Ruthven. — Lindsey. — Lord Huntly. — Maitland. — Robert Melvil. — Kirkaldy de Grange. — Marie dépêche Maitland à Élisabeth. — État religieux de l'Écosse. — Knox, l'âme de la réforme. — Ses conversations avec Marie Stuart. — Ils se séparent ennemis.

La jeune reine s'arrêta toute une semaine à Calais avant de se séparer de son cher cortége, au milieu des sanglots et des larmes. Elle était

alors dans tout l'éclat de la jeunesse, de l'innocence et de la beauté.

Elle avait dix-neuf ans. Sa taille était grande, animée, flexible. Tous ses mouvements étaient faciles, toutes ses attitudes charmantes. Sa démarche, tantôt languissante, tantôt rapide, toujours inimitable, avait un essor naturel, un pas aérien qui paraissait glisser plutôt que se poser. Ronsard et Joachim du Bellay nommaient Marie Stuart la dixième muse. Mais, en dépit des poëtes, je ne sais quoi de voluptueux dans toute sa personne invitait à l'amour et trahissait la femme sous l'immortelle.

Son front, haut et bombé dans la partie supérieure, avait une dignité fière armée d'intelligence et d'audace. Son oreille était petite; sa tempe palpitante. Son nez délicat était aquilin comme le nez aristocratique des Guise, chez qui ce noble trait ne dégénéra qu'après le Balafré, dans le prince de Joinville, son fils. Les joues roses et blanches de Marie Stuart rappelaient, dans leurs teintes harmonieuses, le beau sang mêlé de Lorraine et d'Écosse.

Ses longs cils, qui voilaient un peu l'ardeur de ses regards, ne parvenaient pas à leur communiquer la suavité du sentiment. Ses yeux bruns, d'une transparence humide et ignée,

dardaient l'éclat brûlant de la passion, et ils auraient manqué de douceur sans leur forme exquise que relevait encore l'arc pur et délié des sourcils.

Deux plis se dessinaient aux extrémités d'une bouche frémissante dont le sourire brillait comme un rayon de soleil.

Le menton arrondi de la jeune reine inclinait à se marquer une seconde fois dans les imperceptibles linéaments d'un contour inférieur.

Ses cheveux d'un blond cendré, auxquels, par caprice, il lui arrivait souvent de n'ajouter aucun ornement, lui seyaient à ravir et répandaient autour d'elle un doux phosphore.

Sa figure, d'un ovale allongé, imposante et mobile, passait sans cesse de la sévérité à l'enjouement. On en saisissait vite néanmoins le caractère permanent et l'expression sérieuse. Les grâces y voltigeaient à l'envi, mais la passion résolue, profonde, aveugle, y résidait.

Elle portait la tête moins avec la noblesse étudiée d'une reine qu'avec la libre majesté d'une déesse à laquelle la comparait l'imagination mythologique de son siècle. Seulement la déesse était une femme dont la poitrine respirait des flammes et contenait des philtres irrésistibles.

Elle savait tout son charme et ne fuyait pas les occasions de le montrer. Elle se servait peu de masque, malgré l'exemple des dames de la cour. Elle pliait à ses convenances jusqu'à la mode. Même aux processions elle marchait à visage découvert, sa grande palme à la main, et, sous une modestie feinte, elle triomphait avec une joie secrète d'éclipser toute parure et toute beauté par sa présence.

Charles IX, après le départ de Marie, regardait sans cesse le portrait qu'elle avait laissé au Louvre. Il la proclamait la plus charmante princesse du monde. Il estimait son frère François heureux malgré sa mort prématurée, puisqu'il avait goûté un instant l'ambroisie d'une telle femme. Lui-même, si elle fût restée en France, aurait voulu l'épouser avec une dispense du pape.

L'admiration pour Marie Stuart ne se bornait pas à la France et à l'Écosse ; elle était européenne.

Comment s'en étonner quand on connaît ses portraits?

Le plus surprenant peut-être, je l'ai découvert à quelques milles de Dalkeith. C'est un fragment de buste, un profil mutilé, mais sublime, dans la manière des têtes de Henri II

et de Henri III par Germain Pilon. Ce buste de Marie a été brisé, creusé et néanmoins respecté par le temps. La physionomie s'échappe des traits taillés dans la pierre, dont les profondes grenures semblent recéler une âme, et cette âme jaillit encore en éclairs de vie sous tous les accidents de la lumière et de l'ombre.

Les autres portraits de Marie Stuart (et ils sont nombreux), qu'il m'a été donné de voir à Versailles, à Eu, à Saint-James; à Windsor, à Hampton-Court, à Holyrood, sont d'une beauté rare. Tous, dans leur variété brillante, retiennent une merveilleuse unité qui témoigne à la fois de la ressemblance de Marie et du génie des artistes de la renaissance.

Marie Stuart, à Calais, était vêtue en grand deuil blanc d'une robe de velours, selon la coutume des reines de France. Elle portait une guimpe découpée à pointes de dentelle. Son voile empesé se recourbait au-dessus de chaque épaule. Ses manches de toile d'argent étaient étroites en bas et bouffantes en haut. Sa chevelure, lisse sur la tête, était crêpée au-dessus des tempes et se rattachait par derrière avec des nœuds de ruban. Un bonnet léger lui descendait en cœur sur le front et couvrait, sans les cacher, trois rangs de perles de la plus

belle eau. Un collier d'autres perles, qu'elle préférait à tous ses joyaux, ruisselait de son cou.

Une gibecière, de même velours que sa robe, était suspendue à sa ceinture. Marie, à côté du petit sifflet d'or dont se servaient les princesses de ce siècle pour appeler leurs gens et leurs pages, enfermait dans cette sorte de poche les nouveautés littéraires dont elle était fort friande. C'était la place habituelle d'un Ronsard magnifiquement relié. L'édition sortait des presses de Robert Estienne, qui l'avait soignée autant que ses meilleures éditions classiques. Il en avait affiché les épreuves, selon sa coutume, avec promesse d'une généreuse récompense pour chaque faute qui lui serait signalée. Ronsard, ce beau génie trop méconnu aujourd'hui, était alors l'idole de la cour, de la ville et de l'Europe, à tel point que Brantôme demandant un jour à Venise, chez un libraire, les œuvres de Pétrarque, un grand seigneur italien, fort renommé pour son esprit, lui en fit un reproche en disant : « Quand on a le bonheur d'être le compatriote de M. de Ronsard, comment peut-on songer aux poëtes étrangers qui lui sont tous si inférieurs? »

A l'exemple de ses contemporains, Marie Stuart aimait donc Ronsard ; et, par un tour de coquetterie dans le goût du seizième siècle, elle avait fait de son poëte favori une élégance de sa toilette.

La séduction était tellement sa nature qu'elle l'exerçait, dès le berceau, sur tout ce qui l'entourait. A l'âge de dix ans, dans un voyage du roi Henri II à Amboise, elle le retenait, au dire du cardinal de Lorraine, et le captivait par sa conversation enfantine.

Prompte, mouvante, passionnée, de fort bonne compagnie, les beaux esprits aussi bien que les jeunes seigneurs et les catholiques la nommaient leur reine. Elle était assez folâtre; mais une lueur sinistre traversait par moment sa gaieté.

Elle avait la voix très-douce et très-pénétrante. Ses entretiens étincelaient de verve et d'imagination. L'ironie la plus acérée, la meilleure, l'ironie française, était son arme terrible contre ses ennemis. Lorsqu'elle ne pouvait les combattre autrement, elle les blessait par un sarcasme. Elle mettait autant de courage que d'imprudence à frapper ainsi les forts, qui ne manquèrent jamais de se venger.

Elle chantait bien et jouait du luth avec les

mains les plus belles. La forme et la couleur de ses gants étaient toujours imitées. Ses pieds étaient chaussés avec une recherche minutieuse.

Elle excellait à la danse et à la chasse. Elle montait à cheval mieux qu'une amazone. Elle n'avait dans ses écuries que des chevaux turcs, barbes, et des genets d'Espagne. Elle dédaignait la selle à planchette de velours, et elle était l'une des premières à la cour qui eût osé mettre la jambe sur l'arçon, ce qui donne plus de grâce, l'air plus hardi et plus fier.

Sa libéralité allait au delà de toutes ses ressources. Elle n'était pas seulement généreuse, elle était prodigue par grandeur.

Ses habitudes n'étaient point paresseuses, mais plutôt actives. Elle portait dans le plaisir autant d'impétuosité que ses oncles dans la gloire ou dans la politique. Trop Lorraine de sang et d'éducation pour n'être pas pétrie de ruse, elle aurait pu être homme d'État comme Élisabeth, si elle n'eût été plus femme que princesse. Toute la diplomatie de sa race, toutes les intrigues de son génie, elle les déploya dans les innombrables drames de ses passions successives. L'amour, sa grande vocation, était pour elle ce qu'était la guerre pour les hommes

de sa maison : une fatigue et un bonheur. Elle était toujours prête à conquérir, à subjuguer.

Dans ce temps où les femmes mangeaient comme les héros de l'Iliade et de la Ligue, Marie Stuart tenait encore plus au luxe des mets qu'à leur nombre ou à leur saveur. La musique de son repas était mélodieuse, et le service de sa table d'une délicatesse extrême. Les perdrix grises y étaient argentées et les perdrix rouges dorées au bec et aux pattes. Les serviettes s'y embaumaient avec des sachets de fleurs. La reine était sobre sur le vin ; mais elle y était difficile, et il le lui fallait exquis.

Elle avait les sens les plus rares, et les plus subtils esprits semblaient présider au jeu de tous ses organes. Son électricité était délicieuse et terrible. Le parfum de sa personne s'insinuait dans les cœurs et les agitait d'un mal incurable. Elle paraissait, et les poitrines les plus froides étaient embrasées. D'un regard, d'un sourire, d'une parole, d'une caresse, elle pouvait troubler toute une vie.

Même sous le tartan écossais elle était charmante; mais s'habillait-elle à la française, à l'espagnole ou à l'italienne, elle était adorable. Jamais elle ne montait les degrés d'une fête qu'elle n'eût inventé quelque nouvelle fantai-

sie de toilette. Poëte, elle appliquait son imagination à sa parure, et ce n'était pas sa moindre poésie. Elle était un poëte et un poëme à la fois, un poëme vivant.

Ses vers furent l'un des bégaiements rhythmiques les plus harmonieux et les plus suaves de notre langue. Même aujourd'hui ils conservent un accent, un battement, une larme secrète du cœur qui consacrera une fois de plus pour l'avenir le plus reculé la renommée de celle qui ne peut être oubliée, tant elle a de titres au long souvenir de la postérité et tant elle tient l'immortalité par des prises diverses!

Je n'hésite pas cependant à dire que la prose de Marie Stuart est très-supérieure à ses vers. Son style est l'un des meilleurs du seizième siècle, de ce siècle ondoyant et fécond dans son chaos, épris de volupté et de sang, de foi et d'athéisme, d'austérité et d'orgie, passionné pour l'antiquité et amoureux des choses nouvelles; le siècle des saints et des courtisanes, des orthodoxes catholiques ou non catholiques et des libres penseurs.

La tiare posée entre un volume de Platon feuilleté sans cesse et une Bible toujours fermée, Léon X, l'élève de Marsile Ficin, de Po-

litien et de Pic de la Mirandole, l'ami de Sadolet, de Bembo et de Bibbiena, le pape des peintres, des poëtes, des humanistes, avait inauguré ce siècle dans une nonchalance majestueuse. Jules II avait attiré et protégé Michel-Ange, ce génie de même métal que le sien ; Léon X s'attacha Raphaël, cette imagination du même firmament que lui. Tels pontifes, tels artistes.

Quel spectacle ! Érasme, le grand journaliste de l'Europe, se rit de tout, enveloppé de la chaude atmosphère de son poêle, en sa maison de Bâle. Thomas Morus se prépare de loin au martyre par la prière et par la culture des lettres, au bord de la Tamise, sous son toit de Chelsea, où il accueillait Holbein. L'Arioste chante à Ferrare, sous les pins de sa villa. Machiavel, chassant aux grives le matin, causant à l'hôtellerie de son village avec les voyageurs, jouant aux cartes avec l'aubergiste, le meunier, le boucher et les charbonniers, ses voisins ; puis quittant, le soir, son costume de paysan souillé de poussière et de boue, et revêtant des habits de cour avant d'entrer dans son cabinet pour écrire les *Discours sur Tite-Live,* et pour converser avec les grands hommes de l'histoire, se consume d'ennui, d'i-

naction et d'étude à la Strada. Les cendres de Savonarole, ce tribun du spiritualisme, petillent à Florence en étincelles de liberté et d'affranchissement. Les cardinaux les plus illustres vivent à la cour épicurienne de Léon X sans nulle honte de leurs violentes maîtresses les *Imperia*, les *Morosine*, les *Lucrèce Borgia*, ces Aspasies de la ville éternelle, ces bacchantes du patriciat romain. Ils composent et font représenter au Vatican des comédies obscènes. Ils jurent, non par le Dieu vivant, mais par les *dieux immortels*. Ils dédaignent les Écritures qu'ils ne lisent point, dont le latin barbare offenserait leurs oreilles délicates et altèrerait en eux l'harmonie, la pureté des périodes cicéroniennes.

Luther, et plus tard Calvin, avec tous les chefs du protestantisme, secouèrent ce monde d'artistes et de princes en robes rouges, platoniciens et dissolus, qui dissertaient et qui jouissaient entre les festins et les empoisonnements, entre les orchestres et les poignards. La réforme amena ainsi la grande réaction catholique représentée par Ignace de Loyola et par sainte Thérèse. Cette réaction fut saluée d'une moquerie sceptique par Montaigne, d'un cynique éclat de rire par Rabelais, tandis

que les jeunes courtisans des Valois se vautraient dans les lupanars et se délectaient dans les duels. Et puis, à côté de tout cela, les Lorrains et les Châtillon, Guise et Coligny, la gloire, le meurtre, les horreurs de la guerre civile, les bûcheurs de l'inquisition, et, pour couronnement, le grand crime du seizième siècle, la Saint-Barthélemy, où se rencontrent dans une même ivresse furieuse la royauté, l'Église, la noblesse et le peuple.

Marie Stuart si passionnée et si brillante, païenne par nature, catholique par éducation et par faction, poëte, érudite, princesse, femme, participe de tous les instincts de son siècle et les représente par toutes les faces étincelantes ou sinistres. « Elle avoit l'esprit grand et inquieté, » dit Michel de Castelnau.

Comme écrivain, elle ressemble aux rapides narrateurs de son temps, non pas certes à de Thou, grave magistrat, antique par la latinité, moderne par les événements, selon le goût des contemporains; mais à ces héros de plume et d'épée, Montluc, d'Aubigné, les plus charmants, les plus vivants des historiens, parce que leurs annales sont des mémoires, parce qu'au lieu de jeter dans leurs pages leurs systèmes ou leur science, ils y jettent leurs sen-

timents, leur cœur, leur conscience et leur action. Marie Stuart en fait autant dans ses lettres, et c'est par là qu'elle est originale. Ses vers sont bien surpassés par ses lettres. Là, elle ne balbutie plus, elle parle ; et l'on sent que cette prose si nette, si colorée, si émue, si vive, n'est plus le jeu, mais la moelle de sa pensée. La gloire littéraire est un des prestiges de cette femme étonnante qui en eut tant d'autres. Tous ces prestiges lui ont survécu et lui survivront. Un nom fameux dans l'histoire est un astre dans le ciel : il ne peut s'éteindre qu'avec le monde. Il faut donc le reconnaître, un rayon de Sapho, de Vittoria Calonna, de Clotilde de Surville, flotte sur la mémoire de Marie Stuart. Mais sa véritable auréole est cette flamme d'esprit et de bon sens qui brille dans ses lettres à travers les nuages de l'étiquette ou de la captivité. Marie Stuart est une Sévigné qui s'ignore, une Sévigné tragique du xvie siècle avec l'amour, les aventures et la couronne de plus, avec la vertu de moins.

Ses doux loisirs cessèrent entièrement à Calais. Les deux heures qu'elle réservait naguère à l'étude, elle était forcée de les donner aux affaires.

Tout enflammée par ses oncles, qui n'esti-



maient rien tant que le pouvoir, elle songeait sérieusement à l'exercer. Elle s'arrachait à ses habitudes de princesse littéraire et frivole, pour s'élever au rude métier de gouverner par elle-même. Elle aurait bien encore les conseils des Guise, mais elle ne serait plus sous leur tutelle glorieuse. Cette perspective d'indépendance effrayait sa faiblesse en flattant son orgueil. « Qu'importe ? se disait-elle. Élisabeth n'est-elle pas à la tête de son royaume? Ne compte-t-elle pas entre les plus puissants et les plus sages souverains de l'Europe ? Elle ménage les finances pour ne pas accroître les impôts. Elle augmente et féconde la première de toutes les forces de l'Angleterre : la marine. Elle entretient l'ordre le plus merveilleux dans ses États, la police la plus habile dans les cours étrangères. Il lui suffit, pour cette tâche, d'avoir de graves ministres et d'appliquer son esprit à l'empire. » Marie se proposait d'égaler et même de surpasser Élisabeth.

Elle cherchait des raisons de moins pleurer la France et de diminuer sa peine. Elle ne pouvait rester la seconde là où elle avait été la première. Il lui fallait se résigner de bonne grâce à la nécessité. Pourquoi ne s'en retour-

nerait-elle pas avec bonheur? Elle allait essayer la couronne d'Écosse à son front. Elle la possédait dès sa naissance, mais elle ne l'avait jamais portée. Sa puissance souveraine serait sa plus belle perle. Elle représenterait la gloire des Guise et des Stuart. Elle vaincrait l'anarchie; elle apaiserait les guerres civiles; elle assurerait le repos de ses États, la prospérité de son peuple. Elle servirait la religion catholique; elle s'approcherait du sceptre d'Angleterre, dont elle était l'héritière légitime, et se tiendrait prête à tout événement, soit pour le recevoir de son droit, soit pour le réclamer par les armes. Elle serait une grande reine, qu'elle eût un trône ou qu'elle en eût deux, aimée de quelques-uns, respectée de l'Écosse et de l'Europe.

C'est ainsi que, tout en pleurant la France, sous son regret de Lorraine et sous sa cendre de veuve, elle couvait le feu de son ambition et l'ardeur de régner.

Quand il fallut partir, cependant, sa douleur fut immense.

La veille de l'embarquement, elle esquissa les vers que l'on a tant cités depuis. Ces vers sont désormais inséparables de son nom; elle les acheva quelques semaines plus tard à Holyrood :

Adieu, plaisant pays de France!
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance;
Adieu, France! adieu, nos beaux jours!
La nef qui déjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié;
Une part te reste, elle est tienne :
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Le lendemain 15 août 1561, Marie embrassa les seigneurs qui l'avaient escortée à Calais, et il lui sembla qu'à chaque étreinte elle se séparait une fois de plus de la France. Ne pouvant parler à cause de sa douleur, elle mit la main sur son cœur et s'avança vers le rivage où sa petite flotte l'attendait. Cette flotte se composait de deux galères et de deux vaisseaux de transport. Marie choisit la galère dont le chevalier de Mauvillon était le capitaine. Au moment où elle se disposait à y monter, l'avisé cardinal de Lorraine, qui allait repartir pour Saint-Germain avec le duc et le cardinal de Guise ses frères, conseilla prudemment à sa nièce de ne pas risquer ses diamants aux hasards de la traversée et de les lui laisser en dépôt. Marie, souriant, s'en excusa en répon-

dant à son oncle que ses diamants courraient la même fortune que la reine d'Écosse. Elle pressa de nouveau le cardinal sur son sein et gravit légèrement l'échelle de la galère, où elle se trouva environnée d'une suite encore brillante d'adorateurs. La France ne l'exposa pas seule à l'Océan et aux vaisseaux d'Élisabeth. Trois de ses oncles et plusieurs jeunes nobles épris de ses charmes et attachés à la maison de Guise, furent sur le pont en même temps qu'elle. Deux barques chavirèrent. Six hommes périrent à quelques brasses de la galère royale, malgré les ordres que Marie multiplia dans son émotion et toutes les tentatives du chevalier de Mauvillon pour sauver ces pauvres matelots. La reine était désespérée. Elle se comparait à Didon, avec cette différence qu'après la fuite d'Énée, Didon regardait la mer, tandis qu'elle, elle regardait le rivage. Elle exhalait ses regrets par des soupirs, par des pleurs et par des mots entrecoupés de sanglots. Durant cinq heures, elle ne détourna pas une minute les yeux du port d'où elle avait appareillé, disant toujours avec des lamentations touchantes : « Adieu, France ; Adieu, France, mon unique joye. » La nuit seule put l'empêcher de regarder le pays de

sa jeunesse et de ses amours. Elle était inconsolable. Elle avait fait promettre au timonier de l'éveiller au point du jour, s'il apercevait encore les côtes de France. Ce vieux marin n'oublia pas cet ordre, et Marie salua pour la dernière fois les rivages de sa patrie d'adoption : « Adieu, France, s'écria-t-elle encore, c'en est fait ; adieu, France, que je ne cesserai de me ramentevoir, et que je ne verrai plus jamais ! »

Quand tout se fut effacé à l'horizon, elle pleura de nouveau, et l'impression des pressentiments sinistres la saisit. Hélas ! la froide et prophétique terreur qu'elle ne pouvait surmonter était sans doute le frisson que l'ombre de l'avenir communiquait à son âme !

La petite flotte de Marie Stuart arriva un dimanche matin. Grâce à un brouillard épais, elle avait évité la flotte anglaise, qui, pour s'emparer de la personne de la reine, croisait à la portée du Forth, entre Berwik et Dunber.

Le brouillard dura le jour et la nuit (1561). Le grand prieur, l'un des oncles de la reine, ordonna de jeter l'ancre en pleine mer. Le lundi seulement, le brouillard se dissipa et l'on aperçut le port de Leith. C'était le 19 août,

et l'on prit terre aussitôt; mais rien n'était préparé pour la réception de Marie.

Dès le 9 août, Randolph écrivait à Cecil : « On peut douter, en quelque temps qu'elle « vienne, qu'elle soit bien accueillie dans un « pays où la plupart des gens sont persuadés « qu'elle médite leur ruine totale. Qu'elle « vienne quand elle voudra, on fait de minces « préparatifs pour son arrivée, et n'y a pres- « que personne qui croie qu'elle ait cette idée. « J'ai montré la lettre de Votre Grandeur au « lord James, au lord Morton et au lord Le- « thington. Ils désirent, ainsi que Votre Gran- « deur, que la reine d'Écosse soit retardée; « et si ce n'étoit l'obéissance qu'ils lui doivent, « ils s'embarrasseroient fort peu de la jamais « voir. »

Cependant, lorsque les nobles qui se trouvaient à Édimbourg connurent le débarquement de leur jeune reine, ils se réunirent afin d'ajouter un cortége national à son cortége étranger. C'était une troupe austère et farouche, plus faite pour contredire et combattre la royauté que pour la servir. Les hommes hardis et fiers qui la composaient étaient vêtus de pourpoints de buffle. Leur barbe était courte et leurs moustaches redressées en pointe. Ils

avaient une seconde armure, une cotte de mailles, qu'ils endossaient, même dans la paix, contre l'assassinat. Plusieurs portaient une toque de velours noir entourée de trois rangs de perles; d'autres de larges chapeaux relevés d'un côté par une agrafe et ornés de plumes qui retombaient en arrière. Le meurtre, au milieu des orages de la régence de Marie de Lorraine, était devenu pour eux une telle habitude, qu'ils étaient toujours sur leurs gardes, et que, même au saut du lit, en robes de chambre et en pantoufles, ils avaient le sabre au côté et les pistolets à la ceinture. Rudes et passionnés pour la réforme, ils marchaient au pas de leurs chevaux et à la rencontre de Marie Stuart avec plus de curiosité que de respect et d'amour. Ils abordèrent d'un œil soupçonneux cette séduisante princesse, d'un œil hostile et jaloux les charmants seigneurs français qui l'accompagnaient. Le saint Évangile et l'Écosse leur sonnaient mieux aux oreilles et au cœur que les noms de Marie Stuart et de catholicisme, ces deux noms papistes.

L'aspect des nobles écossais fut étrange et nouveau à Marie. Néanmoins, sans témoigner aucun étonnement, elle les accueillit avec la

grâce qui lui était familière. Sa beauté éclatante et sa sympathie électrique semblèrent fondre la glace de cette première entrevue, et les plus jeunes cédèrent même à un enthousiasme chevaleresque. Mais les partisans de la réforme et les amis de Knox, qui étaient partout en majorité, reprirent bientôt une attitude grave et un visage impassible.

Marie, après s'être un peu reposée à Leith, se disposa, non sans confusion, à continuer sa route jusqu'à Édimbourg. Elle redoutait pour l'Écosse soit la raillerie, soit la pitié de ses courtisans français. Quand elle aperçut les pauvres chevaux du pays qu'on lui avait envoyés précipitamment d'Édimbourg, leur maigreur, leur taille petite et lourde, la boue dont ils étaient souillés, leurs harnais en désordre, leurs galons flétris, leurs housses en lambeaux, ce ne fut pas seulement de la honte qu'elle éprouva, ce fut de la douleur. Elle se sentait humiliée dans son peuple, et sa couronne lui parut de laiton. Elle rougit, versa quelques larmes en s'écriant imprudemment que ce n'étaient pas là les haquenées et les palefrois qu'elle avait coutume de monter, ni les magnificences du royaume de France. Les Écossais froncèrent le sourcil, et, par leur

froideur, ils rappelèrent Marie à elle-même. Elle chercha et réussit à être aimable le long de la route, jusqu'à la demeure de ses ancêtres.

Une sombre voûte conduisait dans la cour quadrangulaire du château d'Holyrood. Marie traversa cette voûte et entra pensive dans le palais de ses aïeux, dont une partie a été rebâtie à neuf sous Charles II, et dont le monument principal existe encore aujourd'hui dans son style primitif, avec sa galerie aérienne, sa façade imposante et ses six tours blasonnées d'épées en croix et de chardons surmontés de la couronne d'Écosse.

Marie avait rencontré sur son chemin tantôt de l'indifférence, tantôt de la surprise, quelquefois de l'hostilité, rarement de l'élan, de l'enthousiasme, jamais ces acclamations qui l'accueillaient partout en France et en Lorraine. Ses oncles et leurs amis étaient indignés. Marie était étonnée, inquiète. Elle allait se coucher, lorsque cinq ou six cents bourgeois d'Édimbourg vinrent sous ses fenêtres lui donner la pire des sérénades, une sérénade protestante. Ils s'accompagnèrent toute la nuit de mauvais violons et de cornemuses, en chantant les psaumes d'une voix aigre et

enrouée. « Madame, dit miss Seaton à la reine, vous souvenez-vous de ce joli mot : Si quelqu'un a le cœur joyeux, qu'il chante des psaumes? — Hélas ! oui, répondit la reine, je m'en souviens ; il est d'un page de mon oncle de Guise, et nous l'avons répété souvent en France pour narguer les huguenots ; mais ici, au lieu de rire, j'ai plutôt envie de pleurer. »

Marie ne put fermer l'œil, elle qui avait tant besoin de sommeil. Elle se montra sur le matin, et, faisant un violent effort, elle remercia gracieusement du haut de sa galerie la foule qui continuait à psalmodier en s'écoulant.

La reine se remit au lit, mais elle ne dormit pas. Les mauvais présages s'étaient succédé l'un à l'autre depuis Calais. Elle les repassait sans doute involontairement, et avec effroi, dans les ténèbres de la première nuit de son retour sous le toit de ses pères.

Arrivée à Leith, Marie avait remarqué, de la tour où elle s'était reposée, un pin découronné près de sa fenêtre. On lui avait dit que la veille, à l'heure même où elle aurait dû débarquer, l'arbre avait été frappé de la foudre et brisé. Pendant toute sa route de Leith à Édimbourg, du milieu de sa double escorte,

elle avait observé avec inquiétude le silence sombre et presque menaçant de la foule curieuse accourue sur son passage. Les monts d'Arthur et de Salisbury, ces monts nus et sévères qu'elle apercevait devant elle et qui dominent Holyrood, avaient redoublé son abattement. Enfin, parvenue au château, dans sa chambre, au moment où, déshabillée par ses femmes, elle regardait avec attendrissement un admirable portrait de Jacques V, son père, ce portrait était tombé et la toile s'était crevée d'une manière irréparable à l'endroit de la belle figure du prince.

Toutes ces pensées agitèrent Marie et la tinrent cruellement éveillée jusqu'à l'heure où elle se leva pour la messe. Elle avait désiré qu'un prêtre catholique bénît ainsi, par la plus auguste des cérémonies religieuses, son arrivée en Écosse. Le peuple averti s'insurgea contre cette manifestation papiste, et, sans la fermeté du prieur de Saint-André, lord James Stuart, qui se jeta entre l'émeute et l'autel, le prêtre aurait été immolé sous les yeux mêmes de la reine dans la chapelle d'Holyrood. Elle eut alors l'intuition des deux fanatismes qui la menaçaient. A Leith, elle avait deviné le protestantisme politique de sa noblesse; à Édimbourg,

elle comprenait le protestantisme sectaire de la multitude.

Elle fut triste jusqu'au soir. Son premier dîner à Holyrood avait été marqué par un incident significatif. C'étaient les magistrats d'Édimbourg, dirigés par Knox, qui l'avaient ordonné. Au dessert, ces magistrats presbytériens firent avancer tout à coup un enfant qui présenta à Marie Stuart, sur un plateau d'argent, les clefs de la ville entre une Bible et un psautier ; symboles tyranniques du protestantisme qui disaient mieux qu'un discours à quelles conditions était la couronne, à quel prix était l'obéissance de l'Écosse.

Marie ne se ranima et ne retrouva une gaieté fugitive et un peu factice que le lendemain aux flambeaux. Il y eut réception royale. La petite cour française de Marie Stuart surpassait en magnificence sa cour écossaise. Le plaid de fin tartan était vaincu par le manteau et les pourpoints de satin coupés à la dernière mode de France. Les dentelles de Flandre, la soie de Chypre, les pierres précieuses et les perles ornaient la bonne grâce des jeunes courtisans d'outre-mer, qui éclipsaient avec insouciance ces rudes Écossais qu'ils considéraient comme des sauvages, et qui ne pou-

vaient rivaliser avec eux que d'intrépidité et de belles armes.

Le grand escalier d'Holyrood, du côté du parc, cet escalier que ses degrés nombreux, larges et bas rendaient si doux à monter, était plus vivant qu'il ne l'avait jamais été. Des torches brûlaient dans des niches, sur des candélabres de pierre. Des orangers et des myrtes parfumaient le porche majestueux arrondi en cintre et parsemé de petites ogives. On suivait avec admiration le pilier massif qui soutenait cet escalier léger et qui dominait de ses guirlandes de bas-reliefs quatre balcons intérieurs superposés l'un sur l'autre.

La galerie et les salons de réception resplendissaient de lumières. Ces lumières, qui se reflétaient dans les glaces de Venise de Marie de Lorraine, étincelaient au-dessus de charmants porte-flambeaux achetés en France par Marie Stuart, et qu'elle avait fait déballer en arrivant. Ils étaient de bois sculpté et représentaient, échelonnés en cariatides, de petits sylvains aux pieds de bouc, au corps et au visage d'enfant. C'étaient des chefs-d'œuvre dont quelques-uns sont conservés encore à Holyrood. Tout le monde les admira et applaudit au bon goût de la reine.

Vêtue comme au Louvre, Marie était assise sur un fauteuil de bois ciselé, trône de ses ancêtres, et qui avait succédé au bloc de granit, en forme de chaise, sur lequel se plaçaient, dans l'abbaye de Scone, les premiers rois d'Écosse, le jour de leur couronnement. Les femmes de la reine avaient recouvert de coussins le vieux fauteuil, et, de ce siége de majesté, Marie attirait à elle jusqu'à ses plus ombrageux ennemis.

De tous les environs d'Édimbourg, les plus grandes dames s'étaient empressées pour cette soirée à la nouvelle cour, mais aucune n'était comparable à Marie Stuart; et les poëtes purent dire que la plus belle rose d'Écosse fleurissait sur la plus haute branche.

Deux groupes briguaient à l'envi les préférences de la reine, qui excellait dans cet art où la coquetterie de la femme s'élève jusqu'à l'habileté politique et devient un manége de la royauté. Elle ne mécontenta pas ce soir-là les Français qui l'avaient accompagnée, mais ses faveurs les plus marquées furent pour ses Écossais.

On remarquait autour d'elle trois de ses oncles, le grand prieur, le duc d'Aumale, le marquis d'Elbeuf, des grands seigneurs dont

les aînés étaient de grands hommes. Venaient ensuite le fils du connétable de Montmorency, le maréchal Damville, digne d'ajouter encore de l'honneur à l'honneur de son nom ; Castelnau de Mauvissière, délié comme un ambassadeur, honnête comme un chevalier ; Chastelard, aussi brave que son immortel aïeul, bien que moins sérieux, un Bayard de roman ; Strossi, un proscrit d'une des plus puissantes familles de Florence, un héros athée que son talent, son courage et sa parenté avec Catherine de Médicis relevaient dans l'exil ; la Guiche, un intrépide soldat, cher au duc François de Guise, qui le réservait pour les coups de main et pour les mêlées ; Brantôme, un Gascon libertin, spirituel, impudent, un écrivain de boudoir, d'alcôve et de bivac ; puis la Noue, le plus ardent au feu, le plus sage au conseil, un cœur chaud et une tête calme, le Catinat anticipé de la réforme.

Les seigneurs écossais, mêlés à ce groupe, s'entretenaient avec la reine et avec les Français, plus bruyamment que ne le prescrivait l'étiquette. Marie les traita tous avec une politesse affectueuse proportionnée à leur naissance, à leur mérite, à leur importance politique.

Ils avaient pour la plupart une attitude guerrière et rigide à la fois, et l'on doutait s'ils ressemblaient à des chevaliers ou à des sectaires. Le premier d'entre eux était lord James Stuart, frère naturel de Marie, non moins beau que son père et que sa sœur, fier comme un bâtard de roi, hardi comme un soldat et prudent comme un diplomate. Après lui, on distinguait le comte de Morton, dont le visage impitoyable et adroit inspirait la crainte et dont l'âme était plus double, plus insensible, plus sauvage encore que les traits; lord Ruthven, sans peur et sans scrupule, rusé et audacieux tout ensemble avec l'aisance d'un homme de cour; Lindsey, un rude et intrépide magnat de bruyères, dont les petits yeux gris enfoncés lançaient des éclairs aussi brillants que ceux de sa célèbre épée, altérée du sang catholique, comme si elle n'eût pas daté des croisades; lord Huntly, orgueilleux de son courage, de ses immenses richesses territoriales et de ses innombrables vassaux; Maitland, un aigle et un caméléon tout ensemble; Robert Melvil, un courtisan accompli, dont le dévouement dépassait un peu les calculs de l'intérêt personnel, et qui cédait quelquefois à son cœur malgré sa raison; Kirkaldy de Grange

enfin, le plus habile tacticien de l'Écosse, un homme de guerre transcendant, admiré de tout ce qui portait en Europe l'épée du commandement, humain d'ailleurs au milieu des mœurs cruelles de sa patrie.

Les Hamilton, dont le chef était Jacques, comte d'Arran, duc de Châtellerault; les Seaton, les Fleming, et les autres seigneurs papistes, étaient déjà en minorité dans cette noblesse, dont le souffle de la réforme entraînait les plus généreux, dont les moins délicats, les plus nombreux flairaient comme une proie les biens des grandes familles fidèles à la tradition, et les domaines de l'Église et des monastères.

La reine, fatiguée, se retira de bonne heure.

Bien qu'il eût été prié avec beaucoup d'égards, Knox, soit mépris du monde, soit hostilité, n'avait point paru dans les salons du château.

Après s'être échappé des galères de France, il avait vécu en Angleterre près de Cranmer, en Suisse près de Calvin. Il était rentré depuis 1555 en Écosse, où ses yeux avaient été réjouis de plus d'une émeute presbytérienne. Il en raconte une avec cette verve abrupte et puissante qui donne une idée de toutes les autres. « J'ai vu,



« dit-il, l'idole de Dagon (le crucifix) rompue « sur le pavé, et prêtres et moines qui fuyaient « à toutes jambes, crosses à bas, mitres bri- « sées, surplis par terre, calottes en lambeaux. « Moines gris d'ouvrir la bouche, moines noirs « de gonfler leurs joues, sacristains pantelants « de s'envoler comme corneilles. Et heureux « qui le plus vite regagnait son gîte! car ja- « mais panique semblable n'a couru parmi « cette génération de l'Antechrist. »

Knox était le régulateur de la foi et le maître de la colère du peuple, qu'il retenait ou qu'il déchaînait à son gré.

Son absence avait été remarquée à cette soirée et l'on s'était entretenu de lui dans plus d'un groupe.

Avec ce tact délicat et cette rare clairvoyance qui la distinguaient dans ses courts intervalles de sérénité, lorsque les passions n'offusquaient point son esprit et n'aveuglaient point son regard, Marie comprit que les hommes avec qui elle aurait le plus à compter comme reine, et qui influeraient le plus puissamment sur ses destinées dans la politique et dans la religion, étaient lord James Stuart, son frère, et John Knox. Elle se résolut à les gagner.

Elle nomma lord James le chef de son cabi-

net et lui donna pour second Maitland de Lethington. L'un et l'autre étaient merveilleusement propres par leurs talents et par leurs liaisons soit avec Dudley, soit avec Cecil, à maintenir l'union des deux reines et des deux pays.

Dès lors Marie s'occupa du soin de son royaume en princesse tantôt sérieuse, tantôt frivole. Elle cherchait à plaire autant qu'à gouverner. Près de son fauteuil, jusque dans la salle des délibérations, il y avait une petite table à ouvrage de bois de senteur. Marie, et c'était l'une de ses séductions, siégeait en femme dans ses conseils; mais elle savait les présider en reine, passant à propos, au milieu des hommes d'État de sa confiance, d'une tapisserie ou d'une dentelle à des discours de politique et d'administration. Elle excellait dans les travaux de l'aiguille et elle s'amusait à préluder par là aux vives illuminations d'une intelligence toujours brillante et même toujours juste, quand ses affections personnelles ou l'ambition, soit de sa famille, soit de son parti, n'obsurcissaient pas ses facultés vraiment supérieures.

Marie, vers le 1er septembre, dépêcha Maitland à Élisabeth. Ce jeune ambassadeur à qui

rien ne manquait, si ce n'est l'incorruptibilité de la conscience, et qui accepta d'être le pensionné de l'Angleterre, était porteur de mille assurances de dévouement pour la fille de Henri VIII. Il déposa à ses pieds, avec les compliments empressés de Marie, de riches présents parmi lesquels étincelait un diamant taillé en forme de cœur, comme symbole de l'affectueux élan de celle qui envoyait une si gracieuse ambassade. Marie se désabusa vite, mais elle fut du moins sincère au commencement, dans les protestations d'une amitié qui ne fut jamais chez Élisabeth qu'un leurre pour tromper et pour perdre sa rivale.

La reine d'Écosse tenait aussi à attirer John Knox.

Elle avait entendu jusque sur le continent le bruit de ses pamphlets et de ses sermons. Le retentissement du marteau démolisseur des presbytériens, disciples ou partisans de Knox, avait surtout frappé Marie d'un sombre pressentiment. Ils ne respectaient pas plus les monuments que la doctrine du catholicisme. Ils renversaient les églises, brisaient les statues, semant çà et là avec irrévérence les débris de leur vandalisme et les ruines de la maison de Dieu. Des colonnes de marbre arrachées au

sanctuaire servaient de piliers à de misérables cabanes au lieu du tronc des chênes, et le seuil des étables étaient fait des pierres qui scellaient autrefois les tombeaux des abbés et des évêques, des saints et des martyrs. Pendant que les foules commettaient les actes les plus terribles, les ministres de l'Église réformée s'emportaient aux déclamations les plus violentes. Ce qui augmentait et justifiait les défiances, c'est que Marie ne ratifiait ni la confession religieuse du parlement de 1560, ni la confiscation des terres du clergé. On lui supposait avec raison l'arrière-pensée de substituer, dès que les circonstances le permettraient, le catholicisme au protestantisme, et de restituer leurs immenses propriétés aux prêtres romains. Elle rappelait quelquefois le mot courageux de l'évêque de Rochester, de John Fisher, aux conseillers de Henri VIII, qui demandaient à la chambre des pairs, sous des prétextes pieux, la sécularisation des petits monastères et l'administration de leurs fermes. « Mylords, s'était écrié le vénérable « évêque, ce n'est pas le bien, ce sont les biens « de l'Église que l'on veut. » « Fisher ne se « trompait pas, disait Marie ; les hérétiques « n'ont jamais voulu autre chose. » De là

contre elle les colères et les ombrages des presbytériens.

Knox se montrait le plus animé, le plus fougueux. Il avait écrit autrefois un livre contre le droit d'hérédité accordé aux femmes sous le règne de Marie d'Angleterre. Il recommanda publiquement la lecture de ce pamphlet, intitulé *Premier son de la trompette contre le gouvernement monstrueux des femmes*.

Les nobles suivaient ce torrent de révolte. Ils mettaient la main sur la garde de leur épée comme les ministres du saint Évangile sur leur Bible. Lord Lindsey et tous les gentilshommes protestants de Fife proclamaient hautement qu'une reine idolâtre était indigne de gouverner; quelques-uns même, qu'elle était indigne de vivre.

Rome s'émut, s'arma, s'organisa. Elle multiplia les missions, s'abrita sous les gouvernements. Elle fit éclater sur les rebelles à la vieille suprématie du pape toutes les foudres spirituelles et temporelles. L'âme nouvelle de l'humanité était la plus forte. Ni le clergé, ni les moines prêcheurs, ni la régente, ne purent comprimer l'explosion religieuse de l'Écosse. Là, chez ce peuple fervent et obstiné, en face

de la maison de Stuart et de la maison de Guise, la Bible traduite en langue vulgaire pénétra partout. Chaque château, chaque tour, chaque chaumière devint un sanctuaire pour les Écritures. Elles cessèrent d'être le patrimoine exclusif des prêtres. Par une heureuse substitution de la pensée à la matière, du Verbe à l'idole d'argile ou de bois, les deux Testaments furent dès lors, sous tous les toits des montagnes et des plaines, ce qu'étaient les pénates dans l'antiquité. Le livre sacré fut le dieu lare, le dieu familier et domestique de tous les foyers écossais.

Quand une doctrine est plus qu'un syllogisme pour une nation, quand elle est un amour, on doit être sûr de son triomphe.

C'est ainsi que l'Écosse accueillit la réforme.

L'apôtre et le théologien de ce grand mouvement fut John Knox. Il était doué des facultés les plus merveilleuses pour un propagateur d'idées. Convaincu, intrépide, éloquent, il avait dans le caractère ce mélange de finesse et d'audace qui distingue le génie de l'Écosse. Knox était à la fois un héros et un diplomate. Sous son voile de sainteté, dans l'intérêt de la cause qu'il représentait et du but qu'il poursuivait, il savait se montrer, selon les circon-

stances, tantôt hardi comme Wallace, tantôt délié comme Lethington.

Il était de haute taille. Son aspect athlétique imposait au peuple et l'impressionnait vivement. C'était un Titan révolutionnaire, un élément à face humaine. Sa voix ne parlait pas, elle tonnait. Ses yeux lançaient des éclairs. Ses cheveux sous l'inspiration paraissaient comme agités par le vent de Dieu. Son geste commandait. C'était un Danton biblique. Il y avait en lui du prophète et du tribun, et son influence politique égalait son influence religieuse. Menacé, chassé, exilé à plusieurs reprises, il revient toujours plus résolu. Il plie sous l'orage avec souplesse et se relève avec une vigueur que rien ne lasse. Il a l'énergie inépuisable de sa foi.

Cette foi était profonde, ardente, implacable. Elle s'était allumée aux bûchers que le gouvernement avait dressés dès 1524, et où il avait précipité en foule les partisans de la réforme introduite par Martin Luther.

Knox se sentit embrasé de zèle et d'indignation. Il éclata comme citoyen et comme croyant. Il comprit qu'il y avait pour lui dans les évolutions de cette réforme sainte une immense destinée.

Il se jeta tête baissée dans l'action.

Après la mort de Jacques V, le comte d'Arran, devenu régent d'Écosse, se montrant favorable aux doctrines régénératrices, Knox prêcha violemment contre le papisme. Mais bientôt la versatilité du comte mit l'apôtre en grave péril. Désigné par les haines catholiques aux ressentiments du pouvoir civil, Knox se cacha, et il était à la veille de quitter l'Écosse en fugitif, lorsqu'un asile sûr lui fut généreusement offert. Cet asile, ce refuge, la Wartbourg du réformateur écossais, fut la terre de Lothian, où le laird Douglas le reçut dans son château comme précepteur de ses fils.

Telle fut la retraite où Knox mûrit tous ses plans et se prépara dans le silence, dans la méditation, à l'apostolat de l'idée nouvelle, et, s'il le fallait, au martyre.

Il y avait dans le Lothian un lieu solitaire où Knox passait chaque jour de longues heures. A l'ombre des noisetiers, appuyé sur un rocher ou couché sur la mousse, près d'un étang, il lisait la Bible traduite en langue vulgaire, puis il couvait ses desseins, épiant avec anxiété l'instant propice à leur éclosion. Quand il était fatigué de lire et de penser, il se rapprochait de plus en plus de l'étang, s'asseyait au bord,

et il émiettait du pain de son hôte aux poules d'eau et aux sarcelles sauvages qu'il avait fini par apprivoiser : vive image de sa mission parmi les hommes auxquels il devait distribuer la parole, ce pain de vie ! Knox aimait cette Thébaïde, cet enclos, ces rives de l'étang. « C'est là qu'il serait doux de se reposer, disait-il, mais il faut plaire au Christ. »

Quand son moment eut sonné, on le vit reparaître dans les comtés de l'est de l'Écosse et semer hardiment les germes de sa doctrine. Refoulé en Angleterre, il y continua ses prédications. Persécuté par Marie, la sœur d'Élisabeth, il se retira à Genève, la Rome protestante, où Calvin l'accueillit comme un frère. On montre encore l'allée verte, le long du lac, où ces deux forts ouvriers de Dieu se promenaient sous le ciel entre le Jura et les Alpes, et s'entretenaient de la tâche immense qu'ils avaient à remplir l'un et l'autre dans le monde. Impatient de mouvement et d'action, Knox partit bientôt de Genève ; il parcourut la Suisse et l'Allemagne, éveillant partout des disciples, des fanatiques et des persécuteurs. D'Allemagne il repassa en Écosse où le peuple entier l'attendait. Chose merveilleuse ! il avait quitté une patrie catholique, il retrouva une

patrie protestante. L'arbre qu'il avait planté avait grandi et fleuri en son absence. Il fut reçu par toutes les classes comme le libérateur des âmes, comme le prophète du nouvel Évangile.

Il était digne de sa renommée et de la vénération qu'il inspirait.

Knox fut le grand initiateur de l'Écosse, non pas, à la manière antique, par les Muses immortelles, par la poésie, par la musique, par les nombres, comme Orphée, ou Tirésias, ou Pythagore ; mais selon le besoin des temps, par le pamphlet, par la prédication, par l'éloquence, comme Luther et Calvin. Il avait, ainsi que Calvin, poussé très-loin le protestantisme, et, tout en proclamant la divinité du Christ, pour laquelle il serait mort avec joie, il n'admettait point la présence réelle dans l'Eucharistie. Il avait fait ce pas immense au delà de Luther. Bien qu'il préférât pour la doctrine Calvin, son émule, dont il avait l'intelligence systématique, la puissante concaténation et la logique législatrice, à l'exemple de son maître Wishart, il ne parlait de Luther qu'avec un respect mêlé de tendresse. Il n'approuvait ni les bouffonneries ni les faiblesses du grand moine de Wittemberg ; mais il le célébrait

pour son élan, pour ses luttes, pour ses foudres contre Rome, pour les services rendus à la vérité évangélique, dont il avait été le premier promoteur et le premier flambeau dans la chrétienté.

Il invoquait souvent le nom et l'autorité de Luther ; il en citait les exemples et les maximes.

« Que je le veuille ou non, je suis forcé de de-
« venir plus savant de jour en jour, » disait-il quelquefois avec l'ami de Mélanchthon.

Et encore :

« Jésus-Chrit lui-même est né d'une femme,
« ce qui est un grand éloge du mariage. »

« Voilà pourquoi, ajoutait Knox, je me suis
« marié une et même deux fois. J'ai accompli
« le précepte de Dieu et de la nature. »

Il avait le don d'imposer et d'entraîner. Il était exemplaire, persévérant, infatigable. Souvent à la merci soit des paysans, soit des seigneurs, son intrépidité était sans égale. Témoin de leurs excès, il les rappelait sans cesse à la modération, à la pureté de la morale évangélique. Non-seulement il échappait ainsi à tous les périls, mais il s'emparait de la souveraineté spirituelle. Il était si dévoué, si éloquent ! et puis son prestige invincible auprès du peuple,

c'était sa sainteté ; auprès des nobles, c'était son courage.

Quelque temps après son arrivée en Écosse, Marie, qui sentait instinctivement la force du protestantisme religieux où s'allumait le protestantisme politique, double foyer entretenu et soufflé par l'Angleterre, Marie comprit de quelle importance il serait pour elle de conquérir John Knox. « Il faut le gagner, disait-elle, ou bien il fera couler plus de larmes qu'il n'y a de flots dans le Forth. »

On avait tant répété à la reine qu'elle était irrésistible! Elle voulut essayer la séduction de son intelligence et de sa courtoisie sur le réformateur.

Elle eut plusieurs entretiens familiers avec lui.

Les timides amis de Knox craignirent les enchantements de la sirène papiste et conseillèrent à leur guide vénéré d'éviter les piéges, afin de n'être pas tenté. Mais amoureux de controverse, Knox ne craignait rien. D'ailleurs ses disciples ardents avaient confiance aussi, et disaient de lui ce que les catholiques avaient dit de saint Filan : « Satan ne peut rien sur « l'homme dont la main gauche jette une « flamme qui éclaire la main droite, lors-

« qu'il copie la nuit les saintes Écritures. »

Knox, sûr de lui-même, alla donc au palais où l'attendait la reine. Il se présenta fièrement, sa Bible sous le bras, avec la morgue presbytérienne, vêtu de l'habit brun introduit par Calvin et du manteau court drapé sur l'épaule, à la mode de Genève.

Introduit sans retard près de Marie, il la salua silencieusement. Elle le pria de s'asseoir et lui dit : « Je souhaiterais, M. Knox, que ma parole agît sur vous comme votre parole agit sur l'Écosse. Nous serions amis, et ce serait le bien du royaume.

« — Madame, répondit Knox, sourd à cette flatterie de princesse, la parole est plus stérile que le rocher, quand elle est mondaine ; mais quand elle est inspirée par Dieu, les fleurs, les épis et les vertus en sortent. »

Animé par la discussion et par le sentiment de sa supériorité, Knox fut âpre avec la reine qui était charmante avec lui, et qui espérait, à force de grâces, trouver le défaut de la cuirasse du sectaire ou du citoyen. Knox resta invulnérable. Au milieu de ses respects officiels il fut franc, ironique, intraitable. Il écrasa le catholicisme avec colère ; il attenta même à la royauté de Marie.

« Madame, lui dit-il, j'ai parcouru l'Allemagne et je suis un peu pour le droit saxon. Lui seul est juste. Il réserve le sceptre à l'homme : il se contente de donner à la femme une place au foyer et une quenouille. »

Knox était comme Luther. Le diable qu'il redoutait le plus, ce n'était pas le diable de la ruse et de la volupté : c'était le diable de la théologie. Il traita donc Marie Stuart avec cette superbe qui lui était naturelle et que centuplait la dictature sacerdotale qu'il exerçait sur l'opinion publique de son pays. Républicain et protestant, il haïssait deux fois Marie. Il lui reprocha parures, festins, bals, spectacles. Il exprima même des soupçons cruels et prononça des mots outrageants.

Marie s'humilia, désespérant de gagner autrement le puissant fanatique.

Un jour, elle dit à Knox qu'elle rendait justice à ses intentions saintes et à ses lumières supérieures; qu'elle désirait sincèrement lui plaire et qu'elle le priait de l'avertir toutes les fois qu'il la surprendrait en faute. Knox répondit avec emphase qu'il était trop absorbé par les intérêts de la communauté chrétienne pour s'occuper de détails particuliers, et que le soin des peuples lui semblait plus obliga-

toire et plus digne de lui que la direction des consciences privées, fussent-elles des consciences royales. Marie fut si honteuse de sa condescendance et si blessée de l'insolence de Knox, qu'elle ne put retenir ses larmes.

Un autre jour, elle lui dit :

« —Vous ne mettez pas un sceau assez fort à vos lèvres; vous prêchez, vous armez nos sujets contre nous, quoique le Christ recommande l'obéissance aux rois. Votre livre contre le gouvernement des femmes est dangereux et incendiaire.

« — Qu'importe, madame, s'il est vrai? Vous avez nommé mon maître. Il s'appelle Christ. Lorsqu'il est venu sur terre, s'il n'eût pas été loisible aux hommes de rejeter l'ancienne erreur, où en serait l'Évangile? Les apôtres l'embrassèrent avec amour.

« — Ils ne se révoltaient pas.

« — En ne se soumettant pas, ils se révoltaient. Résister par conscience est le premier des devoirs.

« — Croyez-vous donc, reprit Marie avec emportement, que les peuples aient droit contre les rois? »

A cela, Knox répondit longuement, puis s'animant :

« — Il est écrit, Madame, que les rois sont des pères. S'ils font le bien, s'ils ouvrent les yeux à la lumière, les sujets doivent les bénir ; sinon, s'ils sont insensés, tyranniques, aveugles, s'ils se complaisent dans la nuit, dans le mensonge, dans la volupté, les sujets peuvent leur arracher l'épée, la couronne, la liberté. Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux rois.

« — Prétendriez-vous, reprit vivement la reine, que nos sujets fussent vos sujets ? Leur conseilleriez-vous de m'abandonner pour vous suivre ?

« — Non, Madame, si vous écoutez la voix des saints. Car il est encore écrit : « Les rois « sont les pasteurs, les reines sont les mères, « les nourrices de l'Église. »

« — De quelle Église ?

« — De la seule bonne, répliqua Knox.

« — La seule bonne, celle que je défendrai, dont je serai en effet mère et nourrice, je vous le déclare en face, c'est l'Église de Rome. »

A ces mots, Knox devint pâle de colère ; ses yeux brillèrent comme deux astres, et il s'écria d'une voix tonnante : « Malheur à vous, si vous faites de votre cause la cause du pape ; si la cause de l'Église déchue et souillée, la la cause de la grande prostituée, de la pros-

tituée romaine, devient votre cause !... »

Il se sépara d'elle d'un pas lent, d'un air grave, après ces menaçantes paroles. Il alla rejoindre ses disciples, ses amis, toute l'élite du parti protestant, dont les cœurs l'attendaient, dont les oreilles étaient avides d'entendre le récit de ces conférences décisives avec la reine.

« La *Guisarde* parodie la France, leur dit « Knox : farces, prodigalités, banquets, son- « nets, déguisements ;... le paganisme méri- « dional nous envahit. Pour suffire à ces abo- « minations, les bourgeois sont rançonnés, le « trésor des villes est mis au pillage. L'idolâ- « trie romaine et les vices de France vont ré- « duire l'Écosse à la besace. Les étrangers que « cette femme nous amène ne courent-ils pas « la nuit dans la bonne ville d'Édimbourg « ivres et perdus de débauche ?

« Il n'y a rien à espérer de cette Moabite, « ajouta-t-il ; autant vaudrait pour l'Écosse « bâtir sur des nuages, sur un abîme, sur un « volcan. L'esprit de vertige et d'orgueil, l'es- « prit du papisme, l'esprit de ses damnés on- « cles les Guise, est en elle. »

Knox demeura donc inflexible. Un chevalier aurait été vaincu sous sa cuirasse de fer ;

lui, le prêtre, le docteur ne le fut pas sous son vêtement de bure. Il garda l'implacabilité de son fanatisme. Ni la jeunesse, ni la beauté, ni les talents de Marie ne le touchèrent. Il ne voulait d'elle que sa conversion ou son abdication. Telle était la terrible alternative où il s'efforçait déjà de précipiter Marie et l'Écosse.

L'âpre pédanterie de Knox célébrée dans les presbytères et dans la vieille ville fut blâmée à la cour. Les seigneurs protestants eux-mêmes s'en plaignirent. « Vous connaissez, écrivait « Maitland à Cecil, la véhémence de tempéra- « ment de M. Knox. Elle ne se laisse pas mo- « dérer. . . . .
« . . . . . Je souhaiterais qu'il parlât d'une « façon plus douce et plus aimable avec la « reine, qui déploie vis-à-vis de lui une sagesse « bien au-dessus de son âge. »

Marie, en effet, quoique impatientée et surprise de son impuissance, parvint à se contenir. Elle échoua avec un dépit intérieur contre le théologien, mais elle ne le méprisa point. Elle resta épouvantée de son audace et de sa force : « Sa voix, disait-elle, est le rugissement du lion. Quel dommage qu'un tel homme soit contre notre bien et celui de notre royaume! Mais il hait le pape, les rois, et en-

core plus les reines. » Après chaque entretien avec Knox, on remarqua toujours que Marie était triste. Ce n'était pas doute sur le catholicisme, c'était peut-être un peu déplaisir de coquetterie royale, qui n'aime pas à se donner en vain la peine de discuter ; mais c'était surtout terreur secrète des maux que ce demidieu de la multitude pouvait déchaîner d'un jour à l'autre sur l'Écosse.

LIVRE IV.

Élisabeth accueille hypocritement Maitland et les avances de Marie Stuart.— Lord James en faveur.— Créé comte de Marr, puis comte de Murray. — Il entraîne la reine dans sa querelle particulière contre le comte de Huntly. — Marie en campagne. — Son ardeur. — Sa grâce.—Description de l'Écosse. — Caractère des seigneurs écossais au XVIe siècle. — Défaite et mort du comte de Huntly à Corrichie. — Murray investi de la confiance du parlement et de la confiance de la reine. — Portrait de Murray. — Marie s'ennuie des affaires. — Elle se distrait dans les plaisirs. — Chastelard — Ses messages. — Son amour pour la reine. — Ses vers. — Son procès. — Sa mort.— Le parc d'Holyrood.— Promenades de la reine. — Nouvelles de France.—Assassinat du duc de Guise au siége d'Orléans. — Douleur profonde de la reine.

Marie était arrivée ennemie sur une terre ennemie. Elle s'était avancée avec les élégances et les mœurs du Midi dans cette Écosse grossière, sauvage, passionnée pour la liberté et pour la réforme. C'était la reine catholique, la reine bien-aimée du pape, de Philippe II et

des Guise, l'héroïne du pouvoir absolu, l'adversaire irréconciliable du calvinisme. Il y avait sourdement aussi en elle je ne sais quelle âme de feu trempée dans cet idéal dépravé d'art, de volupté et de sang qui est le fond de la cour des Valois.

Élisabeth, éclairée par sa haine, comprit tout cela. Elle se promit d'attendre avec patience et de saisir avec habileté les avantages que lui donneraient le caractère et la situation de sa rivale.

Elle accueillit hypocritement le premier acte politique de Marie, qui avait été de lui dépêcher Maitland, afin de lui témoigner son désir de la paix. Marie, par son ambassadeur, s'avouait heureuse de renoncer à tous ses droits au trône d'Angleterre du vivant d'Élisabeth; elle se bornait à prier sa « bonne cousine » de la reconnaître pour héritière légitime. Élisabeth, qui n'avait pas d'enfants, aurait pu accéder aux demandes de la reine d'Écosse; mais la colère et l'envie dévoraient son cœur.

Marie s'acclimatait en soupirant à Holyrood. Elle traitait lord James moins en souveraine qu'en sœur. Elle le créa d'abord comte de Marr, puis comte de Murray, en joignant à



ce titre une grande partie des biens immenses qui dépendaient de ce comté septentrional et qui appartenaient à la couronne. Malgré son ambition, Murray méritait ces distinctions par la politique de ménagements qu'il s'efforçait d'insinuer à Marie envers le parti protestant et la reine d'Angleterre. Seulement il voulait être le chef de cette politique dans laquelle il eût été si désirable que Marie sût persévérer.

Le comte de Huntly fut offensé d'une munificence qui semblait menaçante pour lui. Il était le seigneur le plus brave, le plus sage et le plus puissant du nord de l'Écosse. Il possédait une portion des domaines du comté de Murray. Il se résolut à ne rien céder de ses droits à lord James. Murray, maître du gouvernement, frère et favori de la reine, attira facilement Marie dans sa querelle particulière; il l'entraîna même à l'armée. Par sa présence elle fit de cette querelle une affaire d'État. Elle se mit hardiment en campagne. L'air libre des Highlands l'enivra de vie. Elle montait un beau cheval qu'elle maniait et dirigeait aux applaudissements de ses nobles et de Murray. Elle regrettait de n'être pas un chevalier, pour dormir la moitié de l'année sur la dure, pour ceindre la cuirasse et l'épée. Elle respirait la

guerre et les aventures en fille des Stuart et des Guise. Elle se montrait heureuse de n'avoir plus pour dais royal que la voûte du ciel, et pour Holyrood que sa tente de tartan bordée de soie et d'or.

Déjà, au siége du château d'Inverness, Randolph, le spirituel et turbulent ambassadeur d'Élisabeth, raconte les témérités de Marie et les transports qu'excitaient son ardeur, sa jeunesse, sa grâce. « Nous étions là tout prêts « à combattre, dit-il. O les beaux coups qui se « seraient portés devant une si belle reine et « ses dames ! Jamais je ne la vis plus gaie, « ni plus alerte ; nullement inquiète. Je ne « croyais pas qu'elle eût cette vigueur. »

Cette vigueur qui lui était si naturelle animait la reine dans l'expédition conseillée par Murray, et un autre sentiment s'y mêlait : c'était une admiration nouvelle, involontaire pour son royaume d'Écosse, dont les mœurs étaient barbares, mais dont la nature agreste et sublime ravissait son imagination de poëte.

Moins pittoresque et plus unie vers le sud, l'Écosse se prolonge jusqu'au golfe de Solway en vastes plaines égayées de collines fertiles, de glens verts et riants. Au centre et au nord, dans les contrées que gravissait Marie, l'aspect

change et devient grandiose. Les Highlands succèdent aux Lowlands.

L'Écosse est alors une terre d'explosions et d'éclosions brisée en caps, en montagnes, déchirée en vallées, creusée en précipices, en abîmes ; un sol par moments volcanique, où le bitume bouillonne sous la glace, où l'herbe courte et pierreuse fume sous la neige ; où les convulsions sourdes, où les bruits intérieurs et profonds des éléments correspondent à l'âme désordonnée des siècles écoulés et aux révolutions guerrières de l'histoire.

Là, les sommets stériles se revêtent de fauves bruyères, de tristes et rares forêts de sapins. Là, les rivières torrentueuses se précipitent dans les ravins et lavent en courant les tours des châteaux, les ruines des vieux monastères, les cabanes couvertes de chaume. Là, les vastes marécages où paissait et mugissait le bétail noir au XVIe siècle, et où croupissent aujourd'hui des moutons gras, s'étendent au milieu des brouillards, sous des nuages orageux. Là, les innombrables lacs aux baies romantiques et aux anses vertes reflètent dans leurs eaux plombées, métalliques, un ciel d'ardoise ou de cuivre avec les pics sombres des cimes rocheuses. Là, une mer de tempêtes bat

les rivages solitaires, blanchit contre mille écueils, et les rouges falaises qui se découpent en sauvages monuments au-dessus de l'écume des grèves retentissent éternellement des longs souffles et des rugissements immenses de l'Océan.

Dans cette campagne, ou plutôt dans ce voyage, Marie s'étonnait d'admirer son Écosse où, malgré l'ignorance des foules, les lettres qu'elle aimait étaient cultivées, et où, dès le XIIe siècle les architectes nationaux avaient élevé les chapelles d'Holyrood et de Dryburg, les abbayes de Melrose et de Roslin, ces chefs-d'œuvre gothiques.

Du reste, l'illusion de Marie sur les hommes qui l'entouraient était complète. Elle les croyait sincères et dévoués. Eux, voilaient avec soin leurs secrètes pensées et leurs vices sous la flatterie. Les grands seigneurs écossais du siècle de Marie, ceux qui l'accompagnaient dans cette expédition étaient, à peu d'exception près, astucieux et cruels. Leur politique s'aidait au besoin de l'assassinat. Ils avaient réduit le meurtre en principe et en habitude. Ils marchaient environnés d'embûches et de terreurs. Marie ne voyait en eux que des sujets fidèles, tandis qu'avec moins d'imagina-

tion, et avec des nerfs plus fermes, des cœurs plus inaccessibles à la crainte, ils ressemblaient aux Italiens des Borgia. C'étaient des fourbes intrépides.

Murray profita de cet élan et de cette gaieté juvénile de sa sœur. Il rencontra le comte de Huntly qui avait levé le drapeau de la révolte, non contre la reine, disait-il, mais contre Murray, l'oppresseur de la reine et de l'Écosse. Les deux armées s'entre-choquèrent à Corrichie. Le comte de Huntly perdit la bataille et la vie (28 octobre 1562). Murray fut impitoyable comme son ambition. Il jeta un plaid de montagnard sur le corps de son ennemi et le traîna devant une cour de justice qui prononça contre ce cadavre glorieux la sentence flétrissante des traîtres. Trois jours après la bataille, Murray fit trancher la tête à sir John Gordon, fils du comte de Huntly; et, s'étant mis en possession de ses nouveaux domaines, il revint triomphant à Édimbourg avec la reine, aux acclamations du peuple, des nobles et surtout des presbytériens, qui célébraient cette victoire sur un seigneur catholique comme leur propre victoire.

Cependant les états s'étaient assemblés, et, malgré la présence de Marie, ils avaient dé-

crété l'érection des temples calvinistes, la démolition des églises et des monastères catholiques.

Ils avaient adjoint aussi à la reine un conseil de douze seigneurs pour l'assister dans les soins du gouvernement. Ils avaient montré beaucoup de faveur au frère naturel de Marie, à Murray, qui, s'emparant de plus en plus de la confiance de sa sœur, prit ainsi des deux mains le timon des affaires, cher à la fois au peuple et à la reine.

Murray n'était pas seulement un général éminent, c'était encore un chef d'État incomparable. Il avait de grandes aptitudes, de grandes vertus et de grands vices. Austère, sobre, dévoué à la réforme, mais avide de popularité et d'influence, secret, dissimulé, son ambition était immense, son audace invincible. Nul ne savait aussi bien que lui discerner les hommes et les plier avec un artifice profond, selon leur passion ou leur talent, à ses propres desseins; et, en même temps, nul ne voyait de près, ne découvrait de loin avec une clairvoyance plus merveilleuse l'enchaînement des causes et des effets; nul, par des voies plus diverses, ne transformait les événements en échelons de sa grandeur, n'amenait soit ses amis, soit ses en-

nemis à lui servir d'instruments ; de telle sorte que rien ne lui étant obstacle sans lui devenir moyen, il faisait tout concourir au but qu'il s'était promis d'atteindre et que personne, excepté lui, n'avait aperçu d'avance sous le nuage de sa diplomatie savante, de ses trappes mystérieuses.

Sa politique fut toujours une stratégie. Il se constitua peu à peu le maître du royaume, d'où il cherchait à extirper l'anarchie, le censeur tout-puissant de Marie, à qui il reprochait ses goûts mondains et son horreur pour la religion nouvelle. Le peuple appuyé, quelquefois même excité dans l'ombre par Murray, détestait la reine, qu'il appelait une Jézabel et qu'il aurait volontiers lapidée comme idolâtre, au nom de Knox et du saint Évangile.

Murray, qui était un grand homme, avait tous les dons et tous les besoins du génie. Après l'action, quand venait le soir et qu'il se sentait fatigué de politique ou d'administration, ou de combinaisons militaires; pendant la paix, en sa maison, au milieu de sa famille qu'il aimait, pendant la guerre, sous sa tente, d'où il veillait au bien-être de ses soldats, dont il était le père, Murray se reposait et se fortifiait dans la méditation. Souvent

aussi il faisait ouvrir sa Bible et priait ses hôtes, tantôt l'un, tantôt l'autre, de lui lire ses pages de prédilection dans ce livre divin qui ne le quittait pas plus que son épée, et qu'il plaçait respectueusement à son chevet, comme Alexandre l'Iliade. Il préférait aux prophètes l'histoire des rois et les Proverbes de Salomon. Il avait marqué à l'encre un certain nombre de versets qui lui suggéraient de hautes pensées; et ces pensées il les exprimait avec une éloquence mâle et simple qui ravissait les généraux, les hommes d'État, les diplomates et les ministres presbytériens de son intimité.

Voici quelques-unes des sentences auxquelles il se plaisait et dont il ne se lassait jamais :

Marchez avec prévoyance; étudiez-vous à connaître le cœur de ceux qui vous conseillent.

Le fou croit tout facilement, et son esprit ne se repaît que de chimères. Le sage pèse tout avant de s'engager dans quelque entreprise.

Vainement on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes.

Heureux celui qui trouve la sagesse et qui est riche en prudence!

Le Seigneur a fondé la terre par la sagesse, il a affermi les cieux par la prudence.

L'homme qui commence une querelle est comme celui qui donne ouverture à l'eau.

Que vos yeux regardent droit, et que vos paupières précèdent vos pas.

Les lèvres de l'étrangère sont d'abord comme le rayon qui distille le miel; sa voix est plus douce que l'huile.

Mais à la fin cette femme est amère comme l'absinthe, aiguë comme une épée à deux tranchants.

Ses pieds descendent à la mort, ses pas aboutissent au sépulcre.

Ils ne vont point le sentier de la vie; ses démarches sont vagabondes et impénétrables.

. . . .

Éloignez d'elle votre voie, et n'approchez point de la porte de sa maison.

. . . .

La femme folle et bruyante, pleine de grâce et d'ignorance, s'est assise à son seuil, au plus haut de la ville,

Pour appeler ceux qui passent dans la rue, et qui vont leur chemin;

. . . . Et elle a dit à l'insensé :

Les eaux dérobées sont plus douces, et le pain pris en secret est plus savoureux.

La grâce est trompeuse et la beauté vaine; la femme qui craint l'Éternel sera seule louée.

Où il n'y a personne pour gouverner, le peuple périt; où il y a des hommes de conseil, là est le salut.

Le conseil est dans l'âme du sang comme une eau profonde; mais le sage l'y puisera.

Murray était avant tout un homme d'État. Il était religieux aussi, mais les maximes mé-

taphysiques ou morales de la Bible l'effleuraient à peine ; il ne se complaisait que dans les maximes politiques écrites par un roi philosophe et poëte, qui avait déposé au fond de ces brèves formules tous les trésors de sa propre expérience et de la sagesse antique. Murray se nourrissait de ces maximes savoureuses; elles étaient les fruits délicieux qu'il aima toujours à cueillir aux branches de l'arbre sacré.

Seulement dans cette obscurité dont il s'entourait, le choix des versets, son goût instinctif pour le pouvoir, les allusions voilées à Marie Stuart, que Knox, moins réservé, assimilait publiquement à l'*étrangère* des Proverbes, tous ces indices révèlent ce qui doit arriver. Je ne puis m'empêcher d'entendre gronder déjà, dans ces maximes qu'écoutait Murray, les accusations mortelles qu'il porta plus tard contre sa sœur et les rugissements sourds d'une ambition sans frein.

Marie, plus héroïne de roman que d'histoire, bientôt ennuyée de ce sauvage climat, de ces mœurs barbares, de ces querelles religieuses et politiques, se réfugiait dans des triomphes enivrants. Son attitude, son sourire, ses regards soulevaient des passions in-

sensées. C'étaient là ses philtres. Elle versait du feu dans les cœurs et dans les sens. Un coup d'œil, un geste, un mot d'elle rendait fou. Elle fut toujours plus femme que reine, et l'on ne peut nier qu'avant les longues années de sa captivité en Angleterre, elle ne fût aussi courtisane que femme.

Un seul fait suffirait pour montrer l'instinct fatal, le caprice terrible de Marie.

On se souvient de Chastelard.

C'était l'un des jeunes gens les plus braves et les plus spirituels de la cour. Il avait été page chez M. le connétable, et il avait passé de là chez le maréchal Damville. Toujours attaché depuis son enfance à la maison de Montmorency, il était de ces gentilshommes dévoués qui en suivaient toutes les fortunes, prêts à la disgrâce ou à la faveur qui rejaillissait tour à tour de leur maître sur eux.

Chastelard était à la mode partout : dans les salons, pour sa courtoisie et pour son esprit ; dans les duels et sur le champ de bataille, pour son courage. Jusque-là, il avait badiné avec l'amour comme avec le danger. Quand son devoir de gentilhomme et de soldat était accompli, quand le maréchal n'avait plus rien à exiger de lui, Chastelard ne son-

geait qu'à faire des vers, à s'insinuer dans le cœur des dames et à se battre pour ses maîtresses et pour ses amis. Il avait eu plusieurs rencontres éclatantes, et les bateliers de la Seine le connaissaient ; car plus d'une fois ils l'avaient transporté de la rive du Louvre à celle du *Pré-aux-Clercs,* qui s'étendait, comme chacun sait, dans l'espace compris entre la rue des Petits-Augustins et la rue du Bac. Chastelard était l'un des héros du Pré-aux-Clercs, et, en ce temps-là, c'était un grand prestige à la cour et à la ville, auprès des femmes de qualité et des princesses. Chastelard dut plus d'une conquête à sa renommée d'adresse et de valeur. M. de Ronsard lui-même s'était laissé prendre à cette auréole de Chastelard. Du haut de ce trône poétique où ses contemporains l'avaient placé, il avait daigné encourager les essais et applaudir aux inspirations de ce jeune homme entreprenant qui, sans repos ni trêve, poursuivait à la fois la gloire des armes, la renommée des lettres et l'amour des dames.

Par un contraste de ce siècle de guerre religieuse, qui était aussi, il est vrai, le siècle de Montaigne, Chastelard ne se souciait ni de la messe ni des psaumes. Il n'était ni catho-

lique ni protestant ; il était libre penseur. Sa philosophie était épicurienne comme sa vie. Il se jouait de tous les sentiments. Il n'admettait qu'un dieu, le plaisir, et glissait sur tout le reste avec légèreté. Ses Heures favorites qu'il portait à l'église, où il allait pour regarder les dames ; ses Heures saintes étaient les Nouvelles de la reine de Navarre, les contes de Boccace et les effronteries épiques de Rabelais.

Tel était, ou du moins tel paraissait Chastelard : un brillant étourdi, étranger aux habitudes sérieuses, insouciant et facile ; un coureur de bals et de fêtes, un séducteur et un esprit fort, un poëte et un spadassin.

Sous ces dehors frivoles, cependant, il y avait une nature profonde, une sensibilité délicate et mortelle que personne ne soupçonnait, pas même Chastelard, mais qui devait se révéler à lui par la souffrance, par les tortures sans nom d'un amour où il mettait toute son âme, et où la belle reine, qui en serait l'idole, ne mettrait que sa coquetterie.

Chastelard voyageait sans cesse d'Écosse en France, et de France en Écosse. Il était auprès de Marie le messager des hommages de la cour de Saint-Germain. C'est lui qui avait apporté à

la reine les mélodieux regrets de Ronsard, du poëte divin.

Le jour que vostre voile aux vents se recourba,
Et de nos yeux pleurans les vostres desroba,
Ce jour, la mesme voile emporta loin de France
Les Muses qui souloient y faire demeurance,
Quand l'heureuse fortune icy vous arrestoit,
Et le sceptre françois entre vos mains estoit.
Depuis, nostre Parnasse est devenu stérile;
Sa source maintenant d'une bourbe distille,
Son laurier est seché, son lierre est détruit,
Et sa croupe jumelle est ceinte d'une nuict.
. . . .

Quand cet yvoire blanc qui enfle votre sein,
Quand vostre longue, gresle et délicate main,
Quand votre belle taille et vostre beau corsage
Qui ressemble au pourtraict d'une céleste image;
Quand vos sages propos, quand vostre douce voix
Qui pourroit esmouvoir les rochers et les bois,
Las! ne sont plus icy; quand tant de beautez rares
Dont les graces des cieux ne vous furent avares
Abandonnant la France, ont d'un autre costé
L'agréable sujet de nos vers emporté;
Comment pourroient chanter les bouches des poëtes,
Quand par vostre départ les Muses sont muettes?
Tout ce qui est de beau ne se garde longtemps :
Les roses et les lys ne regnent qu'un printemps.
Ainsi vostre beauté, seulement apparüe
Quinze ans en nostre France est soudain disparüe,

Comme on voit d'un eselair s'évanouir le trait,
Et d'elle n'a laissé sinon que le regret,
Sinon le desplaisir qui me remet sans eesse
Au cœur le souvenir d'une telle prineesse.
. . . .

J'envoiray mes pensers qui volent eomme oiseaux ;
Par eux je revoiray sans danger à toute heure
Cette belle princesse et sa belle demeure :
Et là pour tout jamais je voudray séjourner,
Car d'un lieu si plaisant on ne peut retourner.
. . . .
. . . .
La nature a toujours dedans la mer lointaine,
Par les bois, par les rocs, sous les moneeaux d'areine,
Fait naistre les beautez, et n'a point à nos yeux
Ny à nous fait présent de ses dons préeieux :
Les perles, les rubis sont enfants des rivages,
Et toujours les odeurs sont aux terres sauvages.

Ainsi Dieu qui a soin de vostre royauté,
A fait (miraele grand) naistre votre beauté
Sur le bord estranger, eomme ehose laissée [sée.]
Non pour les yeux de l'homme, ainçois pour la pen-

Marie, en retour de ces beaux vers, envoyait d'Holyrood au poëte un magnifique buffet de vaisselle d'argent, du prix de deux mille éeus, avec cette inscription : « A Ronsard, l'Apollo françois. »

Chastelard était l'intermédiaire.

A la fin, il s'était établi à Édimbourg, où il résidait comme l'ambassadeur des amours du maréchal Damville. Il rendait les lettres de son maître et lui renvoyait celles de la reine. Peu à peu, Chastelard s'enhardit et parla pour lui. Marie l'écouta en souriant et l'encouragea. Chastelard lui adressa des vers qui, sous une harmonie banale, recélaient une invincible passion.

. . . .
« O déesse . . . .
« . . . .
« . . . .

« Ces buissons et ces arbres
« Qui sont autour de moy,
« Ces rochers et ces marbres,
« Sçavent bien mon émoy ;
« Bref, rien de la nature
« N'ignore ma blessure,
« Fors seulement
« Toi qui prends nourriture
« En mon cruel tourment.

« Mais s'il t'est agréable
« De me voir misérable
« En tourment tel ;
« Mon malheur déplorable
« Soyt sur moy immortel ! »

Marie répondit à ces vers. Elle embrasa les

sens, elle exalta l'imagination du pauvre jeune gentilhomme. Elle lui donna la fièvre et le délire. Chastelard, éperdu, décidé à tout, se cacha sous le lit de la reine, dont les dames le découvrirent. Marie, plus amusée qu'irritée, pardonna à Chastelard et le congédia. Il ne tarda pas à reparaître, et Marie recommença ses jeux. Elle l'enflamma de nouveau et le fascina si bien, que Chastelard se glissa dans le cabinet de toilette et de là encore sous le lit de la reine à Burnt-Island. Trahi une seconde fois par les femmes de Marie, il ne trouva plus qu'indifférence et abandon dans cette princesse.

Marie qui, lorsqu'elle aimait, était si téméraire avec l'opinion publique, fut timide, lâche même en cette circonstance. Elle s'épouvanta des calomnies répandues et prêchées contre elle jusque dans les temples par les ministres protestants. Elle leur concéda comme gage de sa vertu cette tête dévouée. Elle résista à toutes les instances qui lui furent adressées. Revenue à Holyrood, elle refusa de commuer la peine de mort prononcée contre Chastelard par des juges fanatiques, et elle ordonna d'effacer ces deux petits vers gravés par une main inconnue sur un des lambris de sa chambre :

Sur front de roy
Que pardon soit!

J'ai retrouvé au mur du vieux palais, sous la rouille de trois siècles, la trace de ce généreux conseil ; Marie dut la retrouver bien souvent dans sa conscience.

Chastelard avait été conduit à la Tolbooth. Il avait des amis. L'un d'eux, Erskine, cousin du capitaine des gardes de la reine, lia connaissance avec le geôlier et essaya de l'enivrer pour sauver Chastelard. Mais le geôlier, qui était un rigide presbytérien, déjoua ce plan d'Erskine. Il veilla jour et nuit sur son prisonnier, qu'il garda soigneusement pour le bourreau.

On voudrait croire que la reine ne fut pas étrangère à cette tentative d'évasion. La parenté d'Erskine avec le capitaine des gardes est du moins, à défaut de preuves, un indice favorable à Marie.

Dans les grands moments où sa figure perdait son expression habituelle de frivolité, Chastelard ressemblait beaucoup au chevalier Bayard. En sortant de la prison, il le rappelait par ses traits, par sa taille et par son intrépidité. « Si je ne suis pas sans reproche comme

« mon aïeul, dit-il, comme lui, du moins, je « suis sans peur. »

Il monta sur l'échafaud avec la même bravoure que s'il eût marché à l'ennemi. Il ne voulut ni ministre ni confesseur, et récita, pour toute prière, l'ode de Ronsard sur la mort. Avant de livrer son cou à la corde, il se recueillit un instant, puis il plongea ses regards et les fixa dans la direction du château d'Holyrood, en s'écriant : « Adieu, toi, si belle et si cruelle, qui me tues et que je ne puis cesser d'aimer ! »

Telles furent les dernières paroles de Chastelard ; son âme sembla s'exhaler avec elles. Précipité par l'exécuteur, ce jeune homme si plein de vie ne fut bientôt qu'un froid cadavre. Suspendu au chanvre des criminels, il fut exposé tout un jour à la curieuse férocité du peuple, doublement heureux du supplice d'un Français et d'un papiste.

Marie n'apprit pas cette exécution sans une émotion profonde, et l'on observa qu'elle descendait plus fréquemment dans son parc.

Le parc d'Holyrood était alors une des passions de la reine. Elle y trompait son ennui et s'efforçait d'y donner le change à ses chagrins. Il fallait qu'elle fût malade pour ne pas

se promener à travers ces lieux charmants que son père et ses ancêtres avaient plantés de si beaux arbres, qu'elle avait elle-même ornés de fleurs, de fontaines et peuplés d'animaux innombrables.

Le parc d'Holyrood se réduit maintenant à un triste parterre fermé d'une grille. C'est là que Charles X déchu se réfugiait, au moindre rayon, le long de l'allée sinueuse qui entoure la chapelle, comme si, repoussé de ce palais par les tragiques souvenirs de Marie Stuart et par sa propre infortune, il eût aimé à prier celui qui allége les fardeaux les plus lourds près du sanctuaire en ruines où sans doute il goûtait les meilleures consolations de son exil. Tel est l'enclos d'aujourd'hui; mais hors de cet étroit espace, le parc d'Holyrood s'étendait, sous Marie Stuart, d'horizon en horizon jusqu'au sable fin de la mer.

Ce parc de délices, où la Sulamite du XVI[e] siècle exhala dans toutes les ivresses son cantique des cantiques, est bien changé aujourd'hui. La vipère rampe, la ronce pousse, la bruyère croît au-dessus d'un gazon pâle entre quelques maisons isolées blanchissant çà et là dans un désert.

Hélas! tout est morne et stérile, mais tout

était vivant, animé, à travers ces jardins où cependant Marie Stuart se souvenait de la France en soupirant.

Ce parc admirable, qui partait du palais et dont la limite était le Forth, avait été tracé avec un art infini. Des bois de sapins, de chênes et de peupliers s'y élevaient dans la brume ; des saules s'y courbaient sur les canaux, au milieu de fraîches pelouses foulées sous les pas de la politique, de l'amour et de l'ambition. Des troupeaux de daims y couraient en liberté, et des nuées de mouettes s'y abattaient près du rivage. Marie avait toujours aimé les animaux. Ils avaient été son amusement dans son enfance, à Inch-Mahome ; ils furent son plaisir, son luxe dans sa puissance ; et, plus tard, on les verra devenir une société, une famille pour elle dans ses prisons d'Angleterre.

Marie s'oubliait souvent des heures entières dans des promenades où son imagination de poëte secouait sur elle des songes plus riants que les réalités, et où, parmi les cerfs et les alcyons, elle se plaisait à rêver de sa première patrie, meilleure que la seconde. Les courtisans n'avaient pas manqué de s'apercevoir que lorsqu'elle rentrait au palais elle était toujours

de plus facile humeur. C'était le moment où elle accordait le plus volontiers les grâces qu'on avait à lui demander.

Au milieu de ses embarras d'affaires, de ses plaisirs, de ses triomphes, de ses remords de femme et de reine, une douleur plus amère que l'exécution de Chastelard atteignit Marie. Ce fut la mort de son oncle, le duc François de Guise.

Le jour où elle reçut cette nouvelle funèbre, elle n'était pas descendue, selon sa coutume, dans ses jardins. Elle était dans sa chambre lorsqu'on l'avertit de l'arrivée de Raullet. C'était l'un de ses secrétaires et de ses messagers de confiance. Il revenait de Paris. Elle ordonna qu'on l'introduisît sans retard. Il était vêtu en grand deuil. Il s'inclina respectueusement devant Marie et lui remit en silence un pli aux armes de Lorraine. Marie l'ouvrit. C'était une lettre de la duchesse de Guise qui lui annonçait l'assassinat du duc, son mari. Aux premières lignes, la reine pâlit, puis s'écria avec un sanglot : « Monsieur mon oncle mort ! Ah ! Jésus, Jésus ! » Et, fondant en larmes, elle se retira dans l'un des cabinets qui attiennent encore à sa chambre. Là on l'entendit gémir et pleurer avec angoisse. Ces pre-

miers transports passés, elle reparut et voulut savoir jusqu'aux moindres circonstances de l'attentat.

Raullet les lui raconta. Il lui apprit comment Poltrot avait été présenté par M. d'Aubeterre à M. de Soubise, gouverneur de Lyon pour les huguenots; comment M. de Soubise avait dépêché ce fanatique à M. l'amiral, qui lui avait donné de l'or, des encouragements et qui l'employait comme espion dans l'armée de M. de Guise. « M. de Soubise me mande, lui « avait dit Coligny, que vous avez bonne envie « de servir la religion.. Allez devant Orléans « et servez-la bien. »

Poltrot ne comprit que trop. Son vrai nom était Jean de Meré. C'était un gentilhomme de l'Angoumois. Il se présenta au camp royal. Il avait longtemps vécu dans les Asturies dont il avait contracté l'accent. Sa belle taille, son teint basané, sa réserve, sa gravité, tout son extérieur d'Espagnol plut à M. de Guise. Poltrot lui insinua qu'il désirait abjurer la religion et se faire catholique. M. de Guise applaudit à ce projet, et, sans presser autrement Poltrot que par ses courtoisies, ne négligea aucune occasion de le distinguer. Il l'invitait souvent à sa table, lui adressait la parole avec

bonté et lui permettait de l'accompagner à la promenade ou aux remparts. Poltrot se montrait reconnaissant et semblait s'être dévoué au duc. Il épiait le moment favorable. Tous les jours, M. de Guise traversait la Loire dans un petit bateau et allait visiter les ouvrages du siége. Le 18 février 1563, Poltrot le vit partir seul avec M. de Rostaing. Il monta lui-même à cheval et alla attendre sa victime en un carrefour du bois par où M. de Guise devait revenir. Poltrot descendit de son cheval et l'attacha à un arbre dans l'épaisseur des taillis, puis, se cachant, il se mit à guetter sa proie. Le temps s'écoulait. L'agitation du meurtrier croissait de minute en minute et son courage chancelait. Il pria Dieu de le réconforter ; il pria Dieu pour l'assassinat, comme on le prie pour la charité, tant le fanatisme est exécrable, sacrilége, aveugle, tant il bouleverse et confond dans la conscience toutes les notions du crime et de la vertu !

Cependant M. de Guise, dont les travaux si bien surveillés avançaient, s'en retournait content et disait par intervalles : « Orléans est à nous ! » Il se réjouissait de ce grand siége qui allait ruiner l'influence des huguenots. Il avait repassé la Loire dans son petit bateau et se

rendait, toujours en compagnie de M. de Rostaing, au château de Corney où était la duchesse, à peu de distance du camp. Lorsqu'il approcha du carrefour, causant avec une pointe de gaieté française que lui donnait la certitude d'une victoire nouvelle, Poltrot, qui l'aperçut à travers les arbres, trembla de tous ses membres. Il eut un instant de défaillance et fut près de renoncer à son attentat. Mais, s'indignant contre lui-même, il étouffa cette faiblesse, se roidit contre toute pitié et arma son pistolet. M. de Guise cheminait sans défiance et sans cuirasse à quelques pas de son assassin, qui, l'ajustant du taillis où il s'était posté entre deux noyers, lui déchargea, presque à bout portant, dans les reins, trois balles empoisonnées. Le duc fléchit sur la crinière de son cheval; il essaya de tirer son épée, mais son bras était sans force; il ne put que se relever un peu et dire : « Je crois que ce n'est rien. » M. de Rostaing le soutenant, il eut l'incroyable énergie de regagner ainsi son logis où les chirurgiens s'assemblèrent en toute hâte.

Il embrassa tendrement la duchesse éplorée, l'exhortant à la résignation, racontant lui-même ce guet-apens des huguenots et s'en dé-

clarant « navré pour l'honneur de la France. » Comme le jeune prince de Joinville s'était emparé de la main de son père et la pressait contre ses lèvres, le duc baisa les cheveux blonds de son fils, en disant : « Dieu te fasse la grâce, « mon enfant, de devenir homme de bien ! »

Les chirurgiens donnèrent quelque espérance. Le 22, ils firent une incision à la blessure et la sondèrent. La fièvre était ardente. Le duc se confessa à l'évêque de Riez, le confident et le narrateur des derniers sentiments et des dernières paroles de ce héros.

La fièvre redoubla dans la nuit du 23. Le duc ne conservant plus d'illusion, sentant sa fin prochaine, appela près de son lit la duchesse et le prince de Joinville, son fils aîné.

« Ma chère compagne, » dit-il à la duchesse désolée, « vous sçavés que je vous ay tousjours « aimée et estimée... Je ne veux pas nier que « les conseils et fragilitez de la jeunesse ne « m'ayent conduit quelquefois à chose dont « vous avez pu estre offensée : je vous prie de « m'en vouloir excuser et me le pardonner. « Depuis les trois dernières années, vous sça- « vez bien avec quel respect j'ay conversé avec « vous, vous ostant toutes occasions de rece- « voir le moindre mescontentement du monde.

« Je vous laisse de mes biens la part que vous « en voudrez prendre. Je vous laisse les en- « fants que Dieu nous a donnez... Je vous « prie que vous leur soyez toujours bonne « mère... »

« Mon fils, » reprit-il en regardant le prince de Joinville qui mêlait ses sanglots à ceux de la duchesse, « tu as ouy ce que j'ai dit à ta « mère... Aye, mon mignon, mon amy, l'a- « mour et crainte de Dieu principalement de- « vant tes yeux et dedans ton cœur; chemine « selon ses voies par le sentier droict et es- « troict, laissant le large et oblique qui con- « duit à perdition. Ne te laisse aulcunement « attirer aux compagnies vicieuses. Ne cher- « che aucun advancement par voies mauvai- « ses, comme par vaillantise de court, une « fortune vicieuse ou une faveur de femmes. « Attends les honneurs de la libéralité de ton « prince par tes services et labeurs; et ne de- « sire les grandes charges, car elles sont trop « difficiles à exercer : mais en celles où Dieu « t'appellera, emploie entièrement ton pouvoir « et ta vie pour t'en acquitter selon ton de- « voir, à l'honneur de Dieu et au contente- « ment de ton roy. Si la bonté de la royne te « fait participer en quelqu'un de mes estats,

« n'estime point que ce soit pour tes mérites, « mais seulement en faveur de moy et de mes « laborieux services. Et regarde de t'y porter « avec modération... Quelque bien qu'il te « puisse advenir, garde-toi d'y mettre ta con- « fiance; car ce monde est trompeur et n'y « peut estre asseurance aucune, ce que tu vois « clairement en moy-mesme. Or, mon cher « fils, je te recommande ta mère; que tu « l'honores et la serves ainsi que Dieu et « nature te le commandent... Que tu aimes « tes frères comme tes enfants... Que tu gar- « des l'union avec eux, car c'est le nœud de ta « force. Et je prie mon Dieu qu'il te donne sa « bénédiction comme je te donne présente- « ment la mienne. »

Nommant ensuite ses parents présents et absents; son frère, le cardinal de Lorraine, qui était au concile de Trente; sa nièce, la reine d'Écosse, qui était à Édimbourg, il leur recommanda à tous sa femme et ses enfants. Il les recommanda aussi à la reine Catherine, qu'il engagea vivement à conclure une bonne paix. « Qui ne desire point la paix, dit-il, n'est « point homme sage ni amateur du service du « roy. Et honni soit qui ne la veut! »

Le duc dit adieu à tous ses serviteurs, « les

« invitant à estre affectionnez aux siens comme « ils l'avoient esté à lui-mesme. »

Il cita les paroles qu'il avait adressées pendant le siége de Rouen à un gentilhomme manceau qui avait tenté de l'assassiner, et qu'il avait fait conduire sain et sauf hors du camp. « Voyez, lui avait-il dit, la différence entre « vostre religion mauvaise et la mienne; la « vostre vous a conseillé de m'assassiner, et la « mienne m'ordonne de vous pardonner. » Lui qui avait pardonné ce premier crime voulait voir Poltrot pour l'encourager à se repentir, à embrasser la vraie foi, et pour lui pardonner aussi. On éluda son désir et les belles paroles du siége de Rouen. M. de Guise les répéta devant ceux qui l'entouraient et il s'en appuya pour demander la grâce de son meurtrier, s'autorisant de sa clémence passée pour une clémence plus grande. On promit tout et on ne tint rien. On trompa cet élan de M. de Guise, mais il fut entier dans son cœur.

Le 24, un mercredi des Cendres, le duc, toujours plus mal, dicta son testament et mit ordre à toutes ses affaires. Il entendit la messe dans sa chambre et communia saintement. Comme la faiblesse croissait par l'effort de cette dernière cérémonie, on lui offrit quel-

ques aliments; mais il les repoussa, et dit : « Ostez, ostez, car j'ay pris la manne du ciel, « par laquelle je me sens si consolé, qu'il m'est « advis que je suis desja en paradis. Ce corps « n'a plus nécessité de nourriture. »

Un dernier trait marqua et illustra la sublime agonie de M. de Guise. Elle dura six jours. Les médecins ordinaires étaient insuffisants. On proposa au malade M. de Saint-Just, qui, dans la conviction des esprits les plus éclairés du temps, avait le pouvoir de guérir en appliquant au mal certains appareils et certaines paroles cabalistiques. « Non, répon- « dit le duc de Guise. Je ne doute pas de sa « science, mais sa science est diabolique. Plu- « tost que d'estre sauvé par un sortilége, je « préfère mourir droictement comme j'ai vécu. « Dieu est le maistre ; qu'il soit fait selon sa « volonté ! »

Le duc finit ainsi sa grande vie par une plus grande mort; il amnistia son assassin, et le désir de la guérison, dans les moments suprêmes, n'altéra ni la délicatesse ni l'intrépidité de sa conscience. Il ne se démentit pas un instant au bord même de la tombe. Il contempla l'éternité sans vertige, et son dernier soupir fut un acte de foi, comme son

dernier vœu avait été un acte de clémence.

L'assassin, après son crime, se dérobant dans l'ombre, s'était dirigé vers le recoin où son cheval était attaché à un arbre. Il dégagea la bride et, sautant en selle, il prit la première route qu'il rencontra avec un effroi qui redoublait à tous les bruits. Il enfonçait l'éperon dans les flancs du pauvre animal qui courait d'une course désespérée. Poltrot (il l'avoua depuis), accablé sous l'énormité de son forfait, insensé de terreur et de remords, se sentait chassé par un fouet invisible. Son imagination troublée l'emportait dans l'espace plus vite encore que sa monture. Il erra ainsi pendant douze heures. Le lendemain matin, le cheval et le cavalier ruisselaient de sueur et d'écume. Poltrot avait fait un tour immense pendant la nuit. Son corps s'était égaré dans les labyrinthes du bois et son âme dans les horreurs de sa conscience. Il n'y avait plus d'issue pour lui nulle part. Hors de tout sentier, il avait tourné sur lui-même dans un tourbillon de ténèbres, comme une roue folle dans un cercle infernal.

La justice divine précédait la justice humaine.

Le meurtrier croyait être bien loin du théâ-

tre de son attentat. Il s'arrêta devant une petite ferme à quelques toises du lieu où l'assassinat avait été commis. Il poussa son cheval à l'écurie et s'endormit lui-même dans la grange. C'est là qu'il fut réveillé et arrêté. Le Seurre, principal secrétaire du duc de Guise, fit conduire le coupable en prison. Poltrot révéla tout. Il compromit plusieurs chefs huguenots, et même l'amiral, qui se défendit faiblement. Il fut mené à la reine mère, qui l'interrogea et qui le livra à la colère de Paris. Le peuple de Paris s'était soulevé comme l'Océan dans la tempête, et il avait jeté un immense et long cri de fureur à cette nouvelle : *Le duc de Guise a été assassiné*. Son amour pour le duc était la mesure de sa haine contre le meurtrier.

L'exécution de Poltrot devint une fête. Il fut lié par les deux bras et les deux jambes à quatre poulains sauvages qui arrachèrent cette vie odieuse en hennissant, au milieu des applaudissements barbares de la foule. Ce supplice fut horrible, mais il dura trop peu au gré des Parisiens. Ils auraient souhaité que le meurtrier eût mille vies pour les lui ôter toutes en expiation de son crime. Le peuple est facilement féroce, si l'on touche à son idole.

Alors sa vengeance prend les proportions de son enthousiasme. Cette fois, l'idole était un grand homme qui personnifiait en lui le plus terrible de tous les fanatismes, le fanatisme religieux.

Le cardinal de Lorraine, en apprenant à Trente la fatale nouvelle, tomba à deux genoux pleurant et criant : « Seigneur! vous renversez le frère innocent et vous épargnez le coupable. »

Il écrivit à Antoinette de Bourbon une lettre où il exaltait le martyre du duc de Guise qui rejaillissait sur toute leur maison, et principalement sur elle, leur mère vénérée. « Je « vous dy, madame, que jamais Dieu n'ho- « nora tant mère, ne fit plus pour autre sienne « créature (j'excepte toujours sa glorieuse « mère) qu'il a faict pour vous. »

Marie Stuart se fit redire par Raullet tous les détails de cette mort, qui consterna l'Europe catholique et qui désespéra la famille des Guise. Marie fut inconsolable. Elle se rappela les caresses, les soins, les bontés de ce grand homme qui lui avait servi de père et qu'elle avait passé sa jeunesse à aimer et à admirer.

« Madame, » écrivait-elle deux mois plus

tard à Catherine de Médicis, « la démonstra-« tion qu'il vous a pleu me faire en despes-« chant du Croc pour me consoler de la perte « si grande que j'ay faitte par la mort de feu « M. le duc de Guise mon oncle, que aviés « non seullement regret en la mort d'un si « homme de bien et tant fidelle serviteur du « roy vostre fils et de vous, mais aussi poine « pour celle que j'en porte, me rend plus osbli-« gée à vous faire service qu'auqune autre « qu'eussiez su faire en ma faveur. . . . . .
« . . . .
« . . . . . m'asseurant que, comme aviés été « constante à conserver les enfants d'un bon « serviteur en ses estatz (dignités), contre « tous ceuls qui ont essayé de vous en détour-« ner, aussi ne vous laisserés vous jamays per-« suader de pardonner contre équité à ceulz « qui ont offensé Dieu, leur roy et leur répu-« blique en les privant d'une si digne per-« sonne, et aportant un si mauvais exemple « que de tuer par derrière celui qu'ils n'eus-« sent osé attaquer en fasse. . . . . »

Qui fut jamais, en effet, plus digne d'être regretté que ce généreux capitaine, le héros des gentilshommes, des prêtres, du peuple ; le plus instinctif des hommes d'État ; très-supé-

rieur pour la justesse, la vigueur, la décision à son frère le cardinal et à toutes les intelligences du conseil ; le premier des chefs militaires en bravoure, en gaieté martiale et en illuminations rapides? Malgré son coup d'œil d'aigle, le grand Condé n'était que l'ombre du duc de Guise. Il n'en avait pas les belles parties politiques, ni cet art de manier les masses et de diriger l'opinion, ni ce don d'éveiller l'enthousiasme, qui semblaient si naturels à la maison de Lorraine. M. de Guise accomplissait toutes choses de faction ou de guerre avec facilité. Il descendait en droite ligne de César. Il en avait le génie organisateur, l'inspiration prompte, la douceur mâle, l'éloquence simple et vive. Sa religion miséricordieuse dans l'orthodoxie était une grandeur de plus.

L'ascendant de M. de Guise était irrésistible. Sa parole était une force, une lumière, une évidence. Il laissait discourir les autres d'abord, puis il répondait aux objections les plus captieuses, dégageait les solutions vraies, et, par je ne sais quel accent héroïque, il électrisait ses auditeurs. Dans les conjonctures pressantes, il exprimait son avis en phrases brèves comme le commandement. Quand il avait parlé, si l'on en croit les récits comtempo-

rains, personne n'osait le contredire, non que l'on redoutât son ressentiment ou sa puissance, mais il avait le secret de persuader, et les plus fiers s'inclinaient devant son étoile.

Les étrangers le vénéraient, la France l'admirait, sa famille l'aimait avec passion. Il était profondément attaché à la jeune reine, Marie Stuart. Il avait pour elle des complaisances charmantes, une prédilection tendre, un goût de cœur. Il se plaisait à la recevoir dans sa belle demeure de Meudon, où, selon le témoignage de Marie, il avait plus de souci d'elle que de ses propres enfants. Il l'accompagnait à cheval dans la forêt, il l'initiait à la chasse des faucons, il lui racontait ses faits de guerre, il la gâtait en toute rencontre et se délassait à jouer avec elle, qu'il trouvait toujours prête, toujours souriante. S'il avait eu une perle de six millions de sesterces, il la lui aurait donnée comme le vainqueur de Pharsale à Servilie.

Marie était pleine de reconnaissance et de sollicitude pour le duc de Guise. Elle s'inquiétait de ses périls. Même en Écosse (1562) elle suppliait Élisabeth, dans une lettre éloquente, de soutenir, par l'ambassadeur d'Angleterre, le duc de Guise mandé à la cour de France.

Pressentant quelque piége sanglant, elle offrait en retour toute bonne volonté, si le cabinet britannique consentait à servir monsieur son oncle, « pour le connoistre si homme de bien « qu'il est, et m'appartenant de si près, » dit-elle.

Hélas ! Marie Stuart avait raison de trembler pour le duc de Guise. Elle l'adorait vivant, elle le pleura mort, et sa douleur ne fut pas d'une nièce, mais d'une fille.

LIVRE V.

David Riccio.— La reine l'attache à son service.— Portrait de Riccio. — Il devient un favori et un ministre. — Mécontentement des seigneurs écossais. — Empressement des princes à demander la main de Marie Stuart. — La comtesse de Lennox. — Darnley. — Amour de la reine. — Passion de Darnley. — Son portrait. — Difficultés du mariage. — L'Écosse repousse Darnley comme catholique. — Randolph, l'ambassadeur d'Élisabeth, artisan de troubles. — Marie envoie Jacques Melvil à la reine d'Angleterre. — Séjour de Melvil à Londres. — Portrait d'Élisabeth. — Marie Stuart s'adresse à Knox.— Déception de la reine. — Opposition du réformateur. — L'Écosse proteste. — Plusieurs lords influents, Murray en tête, tentent d'enlever Darnley et d'arrêter Marie. — Célébration du mariage. — Caricatures. — Politique d'Élisabeth. — Particularités sur la reine d'Angleterre. — Le XVIe siècle. — Philippe II. — Riccio, d'abord uni à Darnley, lui inspire une violente jalousie. — Les seigneurs presbytériens exploitent la haine du roi.— Conspiration contre le favori italien. — Sa mort. — La reine prisonnière.— Sa réconciliation avec Darnley.—Sa fuite à Dunbar. — Elle revient à la tête d'une petite armée à Édimbourg. — Les conspirateurs se dispersent. — Plusieurs sont punis. — Honneurs rendus à Riccio. — Chapelle d'Holyrood.

Marie Stuart, depuis son retour en Écosse, était assaillie d'affaires politiques et religieuses. Elle recherchait d'autant plus les distractions. Elle s'entourait de joueurs de violon, de luth et de flûte. Elle s'empressa d'attacher à sa personne un musicien qui avait chanté devant elle. Il s'appelait David Riccio. Il était de Turin. Son père, maître de chapelle, lui avait donné des leçons de son art. Riccio s'y était exercé avec succès. Il plut à l'imagination de la reine. Elle le demanda au marquis de Morette, ambassadeur de Savoie, que Riccio avait suivi en Écosse, et dont il était le *cameriere*. Le marquis le céda courtoisement à la reine.

Au fond, Marie était triste. Elle ne portait plus la vie légèrement. Le plaisir ne remplissait plus toutes ses heures. Elle regrettait la France, la conversation des beaux esprits, la galanterie des jeunes seigneurs, les fêtes chevaleresques de Saint-Germain, de Chambord, de Fontainebleau et du Louvre. Holyrood lui semblait l'image de sa destinée. Elle le trouvait sinistre malgré tous les enchantements du palais et du parc, des jardins et des prairies, où les biches et les oiseaux de mer buvaient au courant des sources. Le château de ses an-

cètres était dominé de deux rochers sauvages. Par les courts soleils du Nord, ces rochers jettent une ombre froide et menaçante sur la demeure des Stuarts. Cette ombre avait pénétré Marie, qui sentait avec douleur combien tout était changé pour elle. On ne la traitait pas en femme et en reine, mais en pouvoir politique. Elle rencontrait sur son chemin des rudesses de mœurs, d'attitude et de langage qui la révoltaient. Sa noblesse même était barbare et n'avait ni la politesse ni la culture du continent. Le mérite de Riccio fut de comprendre les impressions de Marie Stuart, son secret fut de lui alléger le poids des jours. Comment n'aurait-il pas été le favori de la reine? Elle s'ennuyait, il l'amusa.

C'était un homme de vingt-huit ans. Sa figure, sans être belle, était expressive. Il avait les cheveux d'un châtain foncé, la peau brune et cuivrée, le front large, bombé et mat, le nez vivant et dilaté, les dents admirables, les yeux vifs et perçants sous des sourcils touffus qui accentuaient dans ses traits mâles une énergie qui manquait à son âme. Son abord était communicatif et rusé. Son regard était d'un aigle ou d'un artiste, son sourire d'un diplomate; son intarissable esprit était d'au-

tant plus séduisant qu'il se colorait, dans sa mobilité, de toutes les lueurs de la fantaisie. Un chaud rayon de soleil italien ruisselait de ce visage méditatif comme celui d'un Écossais ou d'un Anglais. C'était l'éclat du Midi incendiant les plis déliés de la réserve et de la prudence du Nord. Son malheur était de ne pas porter la tête en gentilhomme et de l'incliner trop bas au dédain ou à l'injure. Les efforts de sa volonté ne purent jamais dompter la nature, qui se troublait et défaillait en lui devant le péril. D'un homme rien ne lui faisait défaut que le courage, et encore en avait-il le masque. Sa physionomie virile était d'un héros; mais quoique Piémontais d'origine, il avait quelque chose du lazzarone dans le cœur. Doué du reste de tous les talents, excellent mime, souple, insinuant, habile, né pour l'intrigue et pour les affaires, capable de charmer une femme et de gouverner un royaume, s'il avait eu la fermeté à un aussi haut degré que l'intelligence. Il s'éleva très-vite à la toute-puissance par les agréments de sa voix, de ses manières et de sa conduite. (De 1561 à 1565.) De joueur de luth, il devint secrétaire des dépêches françaises et premier ministre. C'était un caprice de la reine. Cette dictature timide

et insolente à la fois irrita profondément les grands d'Écosse et singulièrement le comte de Murray, dont l'autorité dans le conseil se trouvait affaiblie, presque annulée par les manéges adroits et par les sourdes menées de ce parvenu.

Plusieurs avis sages furent donnés à Riccio. On lui conseillait de ne pas battre monnaie avec sa faveur et de ménager un peu la bourse de ceux qui avaient des grâces à solliciter. Jacques Melvil l'engageait à ne pas irriter Murray, à ne pas être toujours chez la reine, ou du moins à se retirer par respect lorsque les lords y arrivaient. Riccio, encouragé par Marie qui le préférait à toute l'Écosse, continua ses habitudes familières. Parmi les nobles, les plus spirituels, comme Lethington, se moquaient de ses assiduités; les plus violents, comme Ruthven, s'en offensaient. « J'ai eu ce soir chez la reine une forte tentation, disait Lindsey à Knox. — Laquelle? demanda le réformateur. — Celle de jeter par la fenêtre ce valet italien, qui n'est pas fait pour s'asseoir devant des lords, mais pour leur offrir l'aiguière et pour leur tenir l'étrier. — Il est vrai, répondit Knox; et de plus ce bouffon méridional est le pensionnaire du pape et le suppôt de Satan. »

Ce favoritisme dura plus de trois années.

Cependant la beauté de Marie Stuart attirait sur elle les regards de l'Europe entière. Les plus grands princes aspiraient à sa main. Le cardinal de Lorraine traitait du mariage de sa nièce avec le roi de Navarre. Le prince de Condé, le duc d'Anjou, le duc de Ferrare, un archiduc, fils de Ferdinand Ier, briguaient l'honneur de l'épouser. Le cardinal Granvelle et la duchesse d'Arschot travaillaient, par leurs négociations, à lever les obstacles qui auraient pu s'opposer à l'union de la reine d'Écosse avec don Carlos d'Espagne.

Le monde était en suspens.

Marie alors savourait toutes les décevantes illusions : la jeunesse, la flatterie, l'empire, les brûlants désirs, la musique, la poésie.

Voici des vers que j'ai lus à Édimbourg, copiés par elle-même (mai 1564), avec ce titre :

ODES DE IOACHIM DU BELLAY.

EXCELLENT POETE.

I. ODE.

. . . .

Amour, gouverneur des villes,
Loix civiles

Et juste police ordonne.
Et l'heur de paix qu'on va tant
Souhaitant,
C'est lui seul qui le nous donne.

Les richesses de Cérès,
Les forests,
Les seps, les plantes et fleurs,
Prennent d'amour origine,
Goust, racine,
Vertu, formes et couleurs.

Par luy tout genre d'oiseaux
Sur les eaux
Et par les bois s'entretient :
Tout animal de servage
Et sauvage
De luy son essence tient.

Par ce petit dieu puissant
Délaissant
Le doux giron de la mère,
La vierge femme se treuve
Et fait preuve
De la flamme douce amère.

. . . .
. . . .
Bien adorer nous devons.
Dessus son hôtel sacré,
Sçachant gré
A luy, de quoy nous vivons.

La jeunesse (hélas !) nous fuit,
Et la suit
Le froid aage languissant :
Adonques sont inutiles
Les scintilles
Du feu d'amour périssant.

II. ODE.

Le flambeau dont les chaleurs
Ardent l'antique froidure,
De mille sortes de fleurs
Repeint la jeune verdure :

Et le dieu, qui mes desirs
Brusle d'une saincte flamme,
Mille sorte de plaisirs
Replante dedans mon ame.

Tout ce que l'hyver s'est veu
Morne, transi, froid et blesme,
Sont maintenant ce doulx feu,
Et moy je suis le feu mesme.

Des fleuves les pieds glissants
Frappent leurs plus hautes rives,
Et les sommets verdissants
Rehaulsent leurs testes vives.

Des-ia les seps tournoyants
Autour des branches verdoyent,
Ja les verts sillons ployants
Par les campaignes ondoyent.

Bacchus, Priape et Cérès,
Palès, Vertumne et Pomone,
Et chaque dieu des forests,
Se prépare une couronne.
. . . .

Ces vers de du Bellay, écrits avec soin par Marie Stuart sur un parchemin à tranches d'or, témoignent en quelque sorte du cours de ses pensées à cette époque.

Elle songeait à se marier. Riccio n'était pour elle qu'un favori déjà ancien, un complaisant, un serviteur.

Ce ne fut ni la politique, ni l'ambition, qui la décida dans le choix d'un époux; ce fut l'amour.

Le comte de Lennox avait été proscrit et ses biens confisqués. Il vivait retiré en Angleterre avec sa famille. La comtesse, sa femme, ne partageait pas sa sombre résignation. Elle se flattait de changer la fortune; et quand elle regardait Darnley, son fils, elle osait penser à faire un roi de ce charmant exilé. Obsédée de ses desseins, elle échappa à la surveillance

réelle ou feinte dont l'entouraient les agents d'Élisabeth, et elle pénétra en Écosse. Elle se rendit à Édimbourg, fut reçue à Holyrood par la reine, s'insinua dans son esprit et obtint la grâce du comte de Lennox. Marie convoqua un parlement où le comte de Lethington, secrétaire d'État, parla au nom de sa souveraine :

« Milords et autres, ici assemblés, bien que, par les choses qu'il a plu à Sa Majesté de vous déclarer très-gracieusement de sa propre bouche, vous soyez déjà suffisamment informés du sujet de cette assemblée... cependant je me propose de vous exposer les mêmes choses, en y donnant un peu plus d'étendue.

« On sait que, pendant la minorité de Son Altesse, on a instruit le procès du comte de Lennox et prononcé contre lui une sentence de confiscation, pour certaines offenses qu'on l'accusait d'avoir commises. Ces offenses sont spécifiées dans l'acte de parlement rendu à ce sujet, et c'est pour ce motif qu'il est depuis si longtemps en exil et absent du pays de sa naissance. On a vu combien son sort est pénible par les requêtes qu'il a fait parvenir à Sa Majesté. Elles contiennent les soumissions les plus humbles et les plus convenables. Elles rendent témoignage de son parfait dévoue-

ment à Sa Majesté, sa princesse naturelle, et de son plus ferme attachement au très-humble service de Son Altesse, s'il plaisait à Sa Majesté d'user envers lui de clémence et de le faire jouir du bénéfice de sujet. Plusieurs considérations ont incliné Son Altesse à écouter favorablement la requête de ce seigneur : l'ancienneté de sa maison, son nom, l'honneur qu'il a d'appartenir à Sa Majesté par les liens du sang, à cause de milady Marguerite, tante de Son Altesse, ainsi que d'autres motifs déterminants... De plus, Sa Majesté est portée, par la bonté de son naturel, à avoir compassion des maisons qui tombent en décadence, et elle aime beaucoup mieux, ainsi que nous l'avons entendu de sa propre bouche, favoriser et l'élévation et le soutien des anciennes maisons, que de devenir l'instrument de la ruine et du renversement des bonnes races.

« C'est pour travailler à cette affaire qu'il a plu à Sa Majesté d'assembler aujourd'hui, vous, milords et messieurs, les trois états de son royaume. »

Le parlement déféra aux désirs de la reine (décembre 1564). Il abolit l'acte de confiscation contre Lennox, et le comte réhabilité rentra dans les biens et dans les dignités de

ses ancêtres. Marie appela près d'elle cette famille proscrite qui était la sienne, sans oublier Darnley, dont la comtesse lui avait si souvent parlé.

Darnley se hâta de venir. Il joignit la reine à Wemys-Castle (16 fév. 1565). Dès qu'elle le vit, elle l'aima. Éprise de sa bonne mine et de ses empressements, elle dit à lady Seaton que c'était l'homme le plus beau et le plus galant qu'elle eût jamais rencontré.

Le cœur et les sens de Marie furent comme frappés de la foudre. Elle ne résista pas à cette passion soudaine. Elle y céda avec sa facilité ordinaire. Que lui importaient tous les inconvénients politiques? Se satisfaire était son unique loi. L'impétueux instinct, l'irrésistible entraînement étouffèrent en elle tous ses scrupules de reine. Elle refusa les princes et déclara hautement son intention d'épouser Darnley.

« Elle use, écrit Paul de Foix à Catherine « de Médicis, des mesmes offices envers le fils « du comte de Lenos (Lennox) que s'il estoit « son mary, ayant, durant sa maladye, veillé « en sa chambre une nuict tout entière. . . »

Le même ambassadeur ajoutait, dans une autre lettre :

« J'entends que les privaultés de la royne « s'augmentent tous les jours avec le comte « de Rose (Darnley), et de telle façon que « l'on en parle icy peu à son honneur. »

Pour la naissance, Darnley valait un prince. Son père, le comte de Lennox, avait épousé lady Douglas, fille de Marguerite, la sœur aînée de Henri VIII. Marguerite avait été mariée d'abord à Jacques IV, roi d'Écosse, et ensuite au comte d'Angus, ce terrible seigneur qui, à l'exemple d'un de ses ancêtres, donnait aux archers anglais prisonniers le choix de perdre le pouce ou l'œil droit. On raconte de lui un trait qui peut montrer à quel point il était possédé du démon de la guerre. A la bataille d'Acram-Moor (1544), au moment de la charge contre les Anglais, le comte d'Angus voyant sortir d'un marais, près de l'abbaye de Melrose, une troupe de hérons, s'écria : « Où sont mes braves faucons pour nous battre tous à la fois, hommes et bêtes, et vaincre en même temps? »

Marie Stuart était la plus proche héritière de la couronne d'Angleterre par son aïeule Marguerite, qui avait épousé son grand-père Jacques IV; après elle venait la comtesse de Lennox, fille de la même Marguerite et du

comte d'Angus. Darnley était donc au même degré que Marie Stuart, et Marguerite était leur aïeule commune. Seulement Marie descendait du premier époux ; Darnley, du second ; elle d'un roi, lui d'un comte, du comte d'Angus.

Sous des dehors aristocratiques et des apparences délicates, Darnley avait le tempérament le plus ardent. Il touchait à la jeunesse, il entrait dans cet âge heureux et terrible où la puberté éclate, où les sens font explosion, où la vie atteint sa plénitude infinie de volupté, où tout l'homme est amour, où les désirs furieux jaillissent du cœur comme d'un volcan, où l'âme et le corps s'entre-choquent dans un double orage, où l'imagination centuple ces élans impétueux et ne rêve que de femmes.

Darnley éprouvait cet enivrement lorsqu'il rencontra Marie Stuart. Dès lors il n'y eut plus qu'elle pour lui, et sa passion fut au comble.

Bien qu'il ne fût pas incomparablement beau, Darnley était plus attrayant que François II et que la plupart des jeunes seigneurs des cours de France, d'Écosse et d'Angleterre.

Ses cheveux fins et dorés brillaient comme



un rayon du matin et ombrageaient avec souplesse un front très-noble par la hauteur, mais un peu étroit. Son nez et son menton arrondis avaient le tour singulièrement mou de son caractère. Son teint était éblouissant de fraîcheur, et il y avait quelque chose de l'enfant dans les joues de ce jeune homme. Elles étaient pétries, gonflées et nourries de lait. Mais ce n'était pas du lait des louves ni des lionnes, c'était du lait des génisses et des brebis. Ses yeux bleus, au-dessus desquels s'arrondissaient deux sourcils blonds, lançaient, à travers de longs cils, le feu qui brûlait son sang, et sa bouche voluptueuse, indifférente à la parole, au silence, n'avait qu'une expression passionnée. Elle était altérée de la soif des femmes, d'une femme, de Marie Stuart. J'insiste sur cet embrasement sensuel de Darnley, parce qu'il dévoile sa destinée tout entière, et qu'il devient par là digne de l'histoire.

Darnley n'avait pas une taille moins séduisante que sa figure. Il était svelte comme un jeune bouleau de Perth. Élisabeth l'appelait *Yonder long lad,* le long garçon. Son costume ajoutait encore à sa flexibilité. Il portait avec une présomption impertinente et une élégance

rare ses riches vêtements. Sa tête semblait s'élancer plus légère d'une fraise godronnée à petits plis d'où pendait un médaillon d'or. Ce médaillon renfermait un portrait de Marie qu'elle avait accordé, longtemps avant son mariage, à la comtesse de Lennox pour l'impatient Darnley. Le jeune comte avait fait graver ses armes sur la boîte du portrait, et ces armes étaient d'une signification prophétique. On remarquait dans ce sombre blason un arbre d'un triste augure : à côté du fer de lance et de la claymore, il y avait un if funèbre des landes d'Écosse. Mélancolique pressentiment! Hélas! ce jeune homme que la comtesse de Lennox donnait vivant à Marie Stuart, Marie Stuart devait, elle, le rendre mort à la comtesse de Lennox, à la mère éplorée!...

Le comte de Murray, offensé déjà des restrictions que la faveur de Riccio apportait à son autorité dans le conseil, se sentit plus menacé encore par l'avénement de Darnley, et « se retira, dit Paul de Foix, fort malcontent en sa maison. » D'autres seigneurs, les Hamilton, le duc de Châtellerault en tête, Glencairn, Rothes, Argyll, non moins irrités que Murray, s'entendirent avec lui et se tinrent prêts. Ils ne voulaient ni ne pouvaient souffrir



que la reine se passât, dans une aussi grande circonstance, de l'assentiment des états. L'opinion publique universelle fut contraire à ce mariage. Sur le continent, c'était presque une mésalliance; en Écosse, on se révoltait contre la pensée d'un souverain catholique. Or, Darnley était papiste. Il avait été tenu sur les fonts baptismaux selon les rites dont le protestantisme écossais avait horreur. Le prêtre l'avait béni suivant l'ancienne formule :
« ... Amenez, chers frères, au bord de la cris-
« talline fontaine le nouveau-né. Qu'il navigue
« ici, battant l'eau sainte non de la rame,
« mais de la croix . . . . . Le lieu est petit,
« il est vrai, mais il est plein de la grâce. »

Le peuple était indigné.

Randolph écrit à Cecil : « Il y a en cette « cour bien des querelles, des disputes et des « contestations. On ne peut rien faire de « mieux que de chercher à entretenir ce désordre et ces brouilleries. David occupe tou« jours la même place; ce qui fait mal au cœur « à bien des gens, exaspérés de voir leur sou« veraine entièrement gouvernée par un drôle « de cette espèce. »

« L'obstination de Marie, ajoute ailleurs « Randolph, s'accroît avec le courroux de ses

« sujets. Si les bons conseils sont méprisés, « on aura recours à d'autres moyens plus vio- « lents. Ce ne sont pas une ou deux personnes « du vulgaire qui parlent, c'est tout le monde. « Ce mariage est tellement odieux à la nation, « qu'elle regarde l'Écosse comme déshonorée, « la reine comme flétrie et le pays comme « ruiné. Marie est tombée dans le dernier mé- « pris. Elle se défie de tous ses nobles qui la « détestent. Les prédicateurs s'attendent à des « sentences de mort, et la plèbe, agitée par « ses craintes, se livre au pillage, au vol et « au meurtre, sans que justice soit jamais « rendue. . . . . »

Telle était la situation des esprits. Nul n'y avait plus contribué et ne l'a mieux décrite que Randolph, dont les curieuses lettres déposées au Musée Britannique étincellent de tant de verve et contiennent tant de révélations piquantes.

En toute occasion, il ajoutait son électricité de haine aux orages que couvait toujours le double génie aristocratique et presbytérien de l'Écosse.

Randolph était né pour la grande intrigue, pour l'intrigue politique. Son cœur n'était point accessible à la pitié, et le rayon divin ne

brilla jamais dans son intelligence dépravée, dans son esprit délié, aventureux, ennemi de l'ordre, amoureux du chaos qu'il préparait avec d'intarissables ressources et qu'il contemplait ensuite avec une joie perverse.

Il connaissait l'Écosse mieux que sa propre patrie. Il avait étudié toutes les questions, tous les instincts, tous les intérêts, toutes les passions diverses de cette malheureuse contrée. Il savait l'histoire des grandes familles et de chaque ramification de ces familles. Il exploitait les rivalités, les jalousies, dont il agitait les torches dans les foyers domestiques. Sa mère était Écossaise, sa maîtresse aussi. Elles appartenaient à la plus haute aristocratie. Elles servaient Randolph dans tous ses desseins avec un dévouement aveugle, et il cultivait leur affection, il l'exaltait à plaisir, non comme un sentiment ni comme une volupté, mais comme un moyen politique. Il disposait avec la même facilité d'Élisabeth, qui avait en lui toute confiance. Elle entrait dans les vues infernales de son ambassadeur. Sa main royale s'humiliait à copier des lettres que Randolph lui envoyait toutes faites, et qui, revêtues de l'écriture et de la signature de la reine d'Angleterre, devaient mettre le

feu aux quatre coins de l'Écosse, enhardir les uns, intimider les autres, tromper tout le monde, entretenir, enflammer la discorde dans les plaines et dans les hautes terres.

Cecil ordonnait, insinuait avec une froide préméditation ; Randolph exécutait avec audace, avec promptitude, sans s'étonner, sans hésiter et sans rougir. Il provoquait même les décisions du conseil, et tantôt il les prévenait, tantôt il les exagérait.

Randolph fut l'organisateur permanent des troubles de l'Écosse et son mauvais génie. En nuisant au pays de Marie Stuart, il croyait servir l'Angleterre, qui profitait de tous les déchirements, qui s'enrichissait de toutes les pertes de ses voisins. Randolph mettait ainsi une sorte de conscience dans ses coupables menées, et le patriotisme lui tenait lieu de morale. Il était plus citoyen qu'il n'était homme, et plus Anglais que chrétien. Pourvu que l'injustice fût utile à sa patrie, elle devenait pour lui la justice. Séduit par ce sophisme, il ne connaissait pas le remords. Dans son égoïsme artificieux, il dédaignait, comme tous les hommes d'État de son pays, la fraternité, la sensibilité, la charité de l'Évangile, et le mal il l'appelait bien.

J'ai visité la petite maison, au bord de la mer, où il ourdissait dans le mystère, dans les brumes, sous les nuages et au bruit des flots irrités, ses plans machiavéliques. Cette petite maison en ruines, aux assises limoneuses, au toit verdâtre et qu'habite une pauvre famille de pêcheurs, était l'antre d'Éole d'où sortaient toutes les tempêtes de la guerre civile.

La haine d'Élisabeth n'était pas plus perfide que celle de Randolph, mais elle était plus forte : elle éclatait dans les moindres circonstances de sa vie intime. Elle se trahissait même devant les ambassadeurs de Marie Stuart. Rien n'est plus curieux et ne révèle aussi bien les préoccupations envieuses, implacables d'Élisabeth, que certaines pages des Mémoires de Jacques Melvil, frère de Robert, le diplomate de Lochleven, et d'André, le dernier maître d'hôtel de Marie Stuart.

Jacques Melvil fut envoyé par la reine d'Écosse, quelques mois avant la célébration de son mariage, auprès de la reine d'Angleterre, pour l'apaiser et pour lui adoucir la blessure d'un billet ironique dont l'imprudente Marie se repentait :

« . . . . . Vous lui direz, écrivait-elle à

« Melvil, que je suis très-mortifiée qu'elle l'ait « si mal interprété. . . . .

« Il est vrai qu'à la lecture de sa lettre je « me suis sentie un peu émue, et ce n'estoit « pas sans raison : car on me donnoit à enten- « dre que les nobles estoient mécontents du « retour du comte de Lenox (Lennox), à qui « j'avois permis de revenir en Écosse, et l'on « prétendoit m'insinuer que son arrivée feroit « naistre des troubles.

. . . .

« Tout cela m'avoit si mal disposée et m'a- « voit mis dans une telle cholère, que quand « les termes de ma lettre seroient encore plus « aspres, j'aurois tousjours cru que ma bonne « sœur ne m'en sçauroit pas mauvais gré, vu « que je n'avois en aulcune façon le dessein de « la fascher. . . . .

« Vous tascherez donc de calmer ses soupçons; « et s'il y a dans ma lettre quelque expression « susceptible de deux sens, vous la supplierez « de choisir le meilleur. . . . . »

. . . .

Dans une autre dépêche, Marie Stuart accréditait Melvil près d'Élisabeth, dont elle appelait sur lui toute la bienveillance. Elle ajoutait : « Je vous prie me réserver un peu

« de vostre bonne grâce jusqu'à ce que l'aye « justement perdue, ce que je n'espère voir « tant que je vive. »

Melvil choisit à Londres un appartement très-rapproché de la cour. Hatton et Randolph l'allèrent prendre à son hôtel et le conduisirent au palais.

Élisabeth le reçut dans les allées de son parc, à l'ombre de ses grands arbres de Westminster. Ce n'était pas la maîtresse de l'Angleterre, c'était la souveraine des cœurs, la vierge des deux mondes avec tout ce qu'elle avait pu rassembler dans sa parure de séductions savantes. Elle écouta sans impatience les excuses de Melvil, et, comme elle était menacée d'une guerre avec l'Espagne, elle s'en contenta. Après avoir conduit l'habile Écossais à travers les détours de ses jardins, elle gravit avec lui les escaliers de marbre de son palais et vint se reposer dans un petit cabinet retiré où plusieurs portraits étaient suspendus. Melvil reconnut celui de Marie Stuart. Élisabeth regarda longtemps ce portrait et le baisa. « J'aime votre maîtresse, dit-elle avec un équivoque frémissement des lèvres, et je voudrais qu'elle fût ici au lieu de son portrait. » Melvil s'inclina, et la reine reprit : « A quoi passe-

t-elle son temps, quand elle n'est pas occupée des affaires d'État? — Madame, répondit Melvil, troublé de l'inflexion qu'Élisabeth donnait à des paroles amicales, elle partage ses heures entre la chasse, l'étude et la musique. — Joue-t-elle bien du clavecin? — Très-bien, madame. » Élisabeth se tut. Le lendemain, elle ordonna en secret à l'un de ses courtisans, milord Hunsdon, d'introduire Melvil dans une pièce attenant au salon où elle avait coutume de toucher son clavecin. La reine ne manqua pas de jouer et elle y mit tout son talent; puis, comme pour descendre dans le parc, elle leva la tapisserie de la pièce d'où Melvil l'avait entendue. Elle sembla s'irriter d'abord de cette indiscrétion de l'ambassadeur; mais il s'excusa sur les habitudes de la cour de France où il avait longtemps vécu et où de telles familiarités avec les princes étaient permises. D'ailleurs, le charme d'une telle musique avait été irrésistible sur lui. Élisabeth marcha jusqu'à une place préparée pour elle au milieu de ses parterres. Elle s'assit sur un coussin et en offrit un autre à Melvil, qui était à genoux devant elle. Madame de Stafford survenant, Élisabeth dit : « Melvil, votre maîtresse joue-t-elle mieux que moi du clavecin? » Il n'hésita

pas à convenir qu'Élisabeth lui était en cela très-supérieure. Une autre fois elle voulut danser devant Melvil et lui arracher l'aveu de l'infériorité de Marie Stuart au bal. Melvil était opprimé, il mentit pour plaire. Un soir il crut pouvoir dire la vérité. « Quelle est la plus grande de ma sœur ou de moi ? dit Élisabeth. — C'est ma maîtresse, répliqua Melvil. — Elle est donc trop grande, » reprit sèchement la reine.

Quelques jours avant de prendre congé, Melvil fut mis encore à une dernière épreuve. Dans l'une de ses promenades parmi les gazons et les fleurs de son parc, où toute l'élite de la cour l'accompagnait, Élisabeth, interrogeant Melvil sans préparation, lui demanda qui d'elle ou de sa sœur d'Holyrood avait le plus beau teint et les plus beaux cheveux? Melvil répondit avec une heureuse ambiguité que nulle beauté en Angleterre n'était comparable à Élisabeth, ni en Écosse à Marie Stuart. Pressé de répondre sans détour, Melvil se vit forcé de préférer à sa charmante maîtresse la reine d'Angleterre, un homme d'État plutôt qu'une femme. Melvil, quoique honnête, se disait en diplomate que c'était l'occasion de faire bon marché de la vérité et que le plus

grand malheur n'était pas de mentir, mais de déplaire. La flatterie cependant dut lui coûter.

Élisabeth eut toujours plus de trente ans. Sa physionomie ne fut jamais jeune. Elle affichait l'étiquette de la chasteté, et sa prétention était qu'on la crût absorbée dans ses pensées virginales. Aussi la *belle vestale assise sur l'un des trônes de l'Occident*, la *vestale couronnée*, comme la nommait Shakspeare, n'eut pas d'amants, elle n'eut que des favoris; mais elle en eut toute sa vie, jusqu'à Essex. « Le comte de Lestre, » dit la Mothe-Fénelon dans un mémoire secret, « ayant l'entrée, comme il a, « dans la chambre de la royne lorsqu'elle est « au lict, s'estoit ingéré de luy bailler la che- « mise au lieu de sa dame d'honneur, et de « s'azarder de luy-mesme de la bayser, sans « y estre convyé. » Les favoris d'Élisabeth étaient les hommes de son caprice, quelquefois de sa passion. Les habiles ministres Walsingham, Cecil, étaient les hommes de son choix et de son estime. Par eux elle fut vraiment grande et la bienfaitrice de son peuple. Malheureusement elle était la fille de Henri VIII, la fille de celui dont toutes les colères étaient cruelles et toutes les amours sanguinaires.

Elle lui ressemblait. Dans les entr'actes de ses affaires et de ses plaisirs, elle inventait des parfums, à l'exemple du comte d'Oxford, et elle cherchait des modes nouvelles qu'elle imposait ensuite comme des devoirs envers la délicatesse de son goût. Elle était aussi pédantesquement barbare dans de telles futilités que majestueusement gauche dans ses attitudes. Elle faisait ajouter des rosettes de soie, des broderies, des franges d'orfévrerie à ses gants, qui revenaient à plus de soixante schellings la paire. Avec ses favoris elle était une femme discrètement voluptueuse, fantasque, mobile, toujours menaçante, souvent terrible. Avec ses ministres elle était un politique achevé, prudent, économe ; elle payait les dettes des gouvernements précédents, et ces dettes ne montaient pas à moins de quatre millions sterl. Bien plus, elle élevait la marine anglaise de quarante-deux à douze cent trente bâtiments.

On lui disait, et on lui persuadait sans peine, qu'elle était aussi séduisante que sage. Et pourtant, à en juger par ses portraits les meilleurs, elle n'approcha pas plus de la grâce que de la bonté. Elle n'eut la réalité ni de la beauté ni de la vertu ; elle n'en eut que le décorum. Ses cheveux et ses sourcils étaient

fins et souples, mais ils étaient presque fauves. Ses paupières dégarnies de cils n'adoucissaient pas, en les ombrageant, ses yeux bleus et clairs dans leur fixité. Son nez était aigu comme son regard. Sa bouche, petite et maussade, ne paraissait faite que pour commander et réprimander. Son teint, d'un blanc mat, avait le reflet pâle et inanimé de la cire, sous un coloris faux de fraîcheur. Les muscles seuls du visage étaient vivants. Les plis des joues frémissaient par une tension de la volonté, comme dans le curieux buste de Robespierre ; et c'est l'une des affinités de l'envieux et prude tribun avec la reine d'Angleterre. Élisabeth portait mal son immense fraise, ses larges manches et son manteau éclatant. Elle n'avait d'irréprochables que les mains, signe de la distinction aristocratique ; et d'admirable que le front, siége de l'intelligence.

Le crime et le meurtre sortirent plus tard de la rivalité féroce de la reine d'Angleterre. En attendant, ses protestations d'amitié ne trompèrent ni la reine d'Écosse ni son ambassadeur, qu'Élisabeth congédia avec une douceur étudiée. Ils sentirent que sous le velours des paroles la haine se cachait comme le poignard dans le fourreau.

Malgré cette haine et tous les autres obstacles, Marie Stuart n'avait qu'une pensée : son mariage avec Darnley.

Quoique souvent rebutée, elle eut recours à Knox. Elle le fit appeler. C'était le prophète, le maître des âmes. Par Knox elle pouvait ramener la multitude et reconquérir une popularité qui lui était si nécessaire. Knox vint. La reine consulta d'abord cet homme immuable, qui l'écoutait avec le calme de la force, les bras croisés sur sa poitrine. Knox lui déconseilla ce mariage qu'il flétrit durement. La reine pria, ordonna, supplia, pleura, se tordit les mains et s'évanouit. Knox ne s'attendrit point; il ne changea ni de sentiment ni d'attitude, et quand la reine reprit connaissance, elle le retrouva tranquille, inébranlable, sans entrailles comme un principe, planant froidement au-dessus de la passion, de la douleur qu'elle n'avait pas su contenir.

Alors elle éclata contre le réformateur. « Qui êtes-vous donc dans l'État, pour vous mêler de mon mariage? s'écria-t-elle. Allez, votre place n'est pas à la cour des dames. — Sans doute, répondit Knox; je n'ai d'autre mission que de prêcher l'Évangile. Si vous me voyez ici, du reste, ne me le reprochez pas,

car c'est vous qui m'avez mandé. Je ne suis ni lord, ni baron, ni comte, mais je suis citoyen de l'Écosse et ministre de l'Église de Dieu. A ce double titre, mon devoir est d'avertir mon pays. Je prémunirai le peuple, la noblesse, le clergé. Je le déclare, quiconque osera consentir à ce que vous épousiez un papiste trahira la religion du Christ et les libertés du royaume. »

Poussée à bout, la reine lui enjoignit de sortir; et violemment aidée dans cet outrage par le lord de Dun, témoin de sa faiblesse et de sa fureur, elle chassa Knox. En traversant les salons d'attente, il rencontra les groupes frais et charmants des filles de la reine, causant gaiement, riant, folâtrant et se moquant peut-être de sa rudesse. Knox, les regardant en face : « Ah ! la plaisante vie que la vôtre, belles dames, si elle durait toujours! Mais les vers du tombeau toucheront votre chair et remplaceront ces parures dont vous êtes si vaines. Oh ! l'horrible chose que cette mort qui court après vous et qui vous atteindra, quoi que vous fassiez ! » Les rires cessèrent et Knox s'éloigna de son pas ordinaire, lentement, fièrement, sans autre émotion sur le visage que celle du dédain, d'un dédain amer, terrible.

Toute l'opposition protestante et politique était pour lui. Elle pensait que Marie ne devait pas donner un roi à l'Écosse, mais que l'Écosse devait donner un époux à la reine. Les lords conjurés, entre autres Murray, le duc de Châtellerault, les comtes d'Argill et de Rothes, après avoir tenté sans succès d'enlever Darnley et ensuite d'arrêter Marie près de Beith, marchèrent sur Édimbourg. Avertie par ses espions, Marie sortit de la ville à la tête d'une troupe dévouée que sa présence animait et transportait. Les insurgés se dispersèrent et l'Angleterre devint leur asile. Marie rentra victorieuse à Édimbourg et fit approuver, par une assemblée de nobles, son mariage dont l'acte fut rédigé par Riccio. Marie et Darnley le signèrent sur un pupitre d'or soutenu par quatre comtes (29 juillet 1565). La cérémonie religieuse eut lieu dans la chapelle d'Holyrood, selon les rites de l'Église romaine.

« Voici comment le mariage s'est fait, » écrit Randolph au comte de Leicester dans une lettre du 31 juillet. « Le dimanche matin, « entre cinq et six heures, la reine fut con« duite à sa chapelle par plusieurs de ses no« bles. Elle avoit une grande robe noire de « deuil, et un fort grand chaperon de deuil,

« peu différent de celui qu'elle portoit au « triste jour des funérailles du roi François II, « son premier mari. Elle fut conduite à la cha- « pelle par les comtes de Lennox et d'Atholl, « qui la laissèrent là pour aller chercher son « mari, lequel fut accompagné par ces mêmes « lords. Ils furent reçus par le prêtre qui offi- « cioit. Les bans furent publiés pour la troi- « sième fois et il fut pris acte par un notaire, « comme quoi personne n'avoit rien dit con- « tre ce mariage, ni délégué aucune chose qui « pût empescher d'y procéder. Les paroles « furent prononcées ; on mit les anneaux au « doigt de la reine. Il y en avoit trois et celui « du milieu étoit orné d'un diamant de grand « prix. Ils se mirent ensemble à genoux. On « fit sur eux plusieurs prières. La reine atten- « dit qu'on dist la messe. Le lord lui donna « un baiser et la laissa là. Il s'en alla à la « chambre de la reine où elle vint le joindre « quelque temps après. On supplia la reine « d'oublier, dans ce jour de solennité, ses « peines et ses chagrins, de quitter ses habil- « lements lugubres et de se prêter à un train « de vie plus agréable. Elle fit quelque diffi- « culté de se rendre à ces représentations ; « mais après une faible résistance, qui étoit

« plutôt, à ce que je crois, une affectation « qu'une vraie douleur, tous ceux qui étoient « présents et qui peuvent l'approcher eurent « la permission de lui oster chacun une épin- « gle. Elle fut remise à ses dames; elle chan- « gea d'habillements; mais elle n'alla pas se « coucher, pour faire connoistre à tout le « monde que les plaisirs des sens n'entroient « pour rien dans les motifs de son mariage, « mais seulement le bien de son pays et le « desir, s'il plaisoit au Seigneur, de ne le pas « laisser plus longtemps sans un héritier. Des « gens méfiants, et portés à donner à tout une « mauvaise interprétation, prétendent qu'ils « se cognoissoient déjà avant d'en venir au « mariage... Le mariage célébré, il s'ensuit « ordinairement grande chère et des danses. « Toute la noblesse les suivit à leur disner. « Les trompettes sonnoient. On annonça des « largesses. On jeta beaucoup d'argent aux en- « virons du palais, et ceux qui purent en attra- « per en profitèrent. Le roi et la reine disnè- « rent à la même table; la reine étoit en haut « bout, servie par les comtes Atholl, Sewer, « Morton, Caver et Crawford, échanson. Les « comtes Églington, Cassilis et Glencairn ren- « dirent les mêmes offices au roi. Après le

« disner, ils dansèrent pendant quelque temps « et ensuite ils se retirèrent jusqu'à l'heure du « souper. Le souper se passa comme le disner « et fut suivi de quelques danses, après quoi « ils allèrent se coucher. Je n'ai pas été té- « moin oculaire de ce que j'écris à Votre Sei- « gneurie, mais elle ne doit avoir sur ceci « aucun doute, attendu les voies par les- « quelles ces choses me sont parvenues. Je fus « mandé pour me trouver au souper, mais je « refusai d'y aller. »

Libre du joug que le parti protestant appesantissait sur elle; délivrée de la tutelle adroite, prévoyante, mais lourde de Murray, la reine révoqua l'exil du comte de Bothwell, qui s'était réfugié en France et qui s'empressa de revenir en Écosse. Elle s'entoura en même temps de Lennox, d'Atholl, de Caithness, des lords Hume et Ruthven, tous alors favorables au catholicisme.

Les partisans de la réforme et le peuple murmurèrent. Des satires, des chansons, des petits livres et des images grotesques furent lancés contre Marie. La caricature était une des armes des protestants en France, dans les Pays-Bas, en Écosse, partout.

Ils avaient représenté le cardinal de Lor-

raine portant dans un sac le pâle François II, qui, pour ne pas étouffer et respirer un peu, essayait de passer à travers l'ouverture sa petite tête mélancolique et juvénile.

Ils avaient peint le cardinal Granvelle, le ministre de Philippe II, l'ami de la reine d'Écosse, couvant des œufs d'où sortaient des reptiles mitrés, tandis que Satan aux pieds fourchus l'applaudissait et disait : *Voici mon fils bien-aimé.*

Ils gravèrent à des milliers d'exemplaires burlesques, après ses noces, Marie Stuart valsant avec Darnley aux sons du luth de Riccio. Craig, un ministre presbytérien, retiré dans l'ombre, les regardait du mauvais œil, et la couronne tombait à terre.

Ces images sur papiers gris étaient transportées et répandues dans les villes et dans les campagnes. Des colporteurs les affichèrent jusque dans la Canongate, à quelques pas d'Holyrood.

Les discours sur la reine étaient sans frein. On parla de la déposer.

Stuart Ochiltree n'avait été que l'orateur hardi de la passion publique, lorsqu'il s'était écrié au milieu de l'assemblée des nobles qu'il ne reconnaîtrait jamais un papiste pour roi.

« Soyons contents, disait le comte de Morton ; nous allons être gouvernés par un bouffon, un enfant imbécile et une princesse impudique. » Il désignait ainsi Riccio, Darnley et la reine. « . . . . Roullard, » écrivait Paul de Foix à Catherine de Médicis, « vous dira la « gratieuse et aysée vie de la dite dame, em- « ployant tous les matins à la chasse et le soir « aux dances et masques. . . . . »

« Ce n'est pas une chrétienne, vociférait Knox, ce n'est pas même une femme, c'est une divinité païenne. C'est Diane ou Vénus. »

Néanmoins, tout en cédant à l'amour, Marie Stuart avait été dupe d'une trame ourdie par Élisabeth elle-même.

Il était naturel et juste que la reine d'Écosse voulût obtenir pour son mariage l'agrément d'Élisabeth, dont elle et ses enfants devaient être les héritiers. De son côté, Élisabeth qui, par ambition et par orgueil, était décidée à ne se point donner un maître, désirait, par jalousie et par hainc, que Marie Stuart restât veuve. La reine d'Angleterre se révoltait en pensant qu'il lui faudrait transmettre son trône aux descendants d'une rivale qu'elle abhorrait. Tels étaient ses vrais sentiments et telle fut d'abord sa politique. Mais, douée de ce coup

d'œil pratique des choses qui ne permet pas l'illusion, Élisabeth comprit que le mariage étant la nécessité de Marie Stuart, rien ne pourrait empêcher l'accomplissement du vœu le plus cher de la reine d'Écosse et de son peuple. Elle songea alors à Darnley pour éviter des concurrents plus redoutables à son repos et à son envie. Cependant, tout en favorisant sourdement ce mariage, elle le regrettait et le déplorait. De là sa mauvaise humeur, ses persécutions contre la famille de Lennox, sa rage redoublée contre Marie Stuart, ses menées souvent contraires, selon les mouvements impétueux de sa passion ou les calculs réfléchis de sa politique ; de là les ténèbres qui couvrent sa conduite en lutte avec son désir primitif, dont la réalisation lui avait paru impossible ; de là les nuages qui obscurcissent la lumière de la vérité dans cette noire et souterraine intrigue, où l'esprit puissant d'Élisabeth imagina et exécuta, au milieu de mille fluctuations qui se heurtent, ce que son cœur détestait.

Voilà, je crois, sous son sceau brisé, le mot de ce mariage précipité par l'impétuosité de Marie, dirigé secrètement et avec humeur par le génie perfide et par l'âme mobile d'Élisabeth.

Élisabeth haïssait en Marie Stuart son héritière ; elle haïssait surtout la femme séduisante dont elle ne pouvait être la rivale de beauté et de grâce ; elle haïssait de plus en la reine d'Écosse, avec ses froids et habiles ministres et avec tout son peuple, la nièce des Guise, l'amie de Philippe II et du pape, la princesse catholique. Marie était donc dévouée aux catastrophes. La nation anglaise et ses hommes d'État, Cecil, Walsingham, Randolph l'exécraient. Sans autre alliance qu'une aversion commune, Élisabeth s'entendait avec ses sujets pour perdre Marie Stuart. Une haute vertu, une politique habile, une tolérance généreuse du protestantisme l'auraient peut-être sauvée ; mais la reine d'Écosse, par l'accumulation des fautes et par leur énormité, se mit en quelque sorte du parti de ses ennemis et les aida à sa ruine.

Le mariage était pour elle une condition de gouvernement, et, ce qui était bien plus, une ardente fantaisie de sa jeunesse. Élisabeth s'était prononcée énergiquement. Elle avait écarté de Marie Stuart les plus illustres prétendants : don Carlos, présenté par le cardinal de Granvelle et par la duchesse d'Arschot ; l'archiduc Charles, sondé par le cardinal de Lorraine ; et le duc d'Anjou, le roi de Navarre,

le prince de Condé, qui tous étaient épris de la reine d'Écosse. Ces prétendants, qui appartenaient aux trois grandes puissances catholiques de l'Europe, auraient soulevé toutes les susceptibilités de la politique anglaise et du protestantisme écossais.

« . . . Si Votre Majesté, écrivait Randolph « à la reine d'Écosse, veut faire un mariage « qui soit agréé de ma souveraine, elle doit « éviter d'en faire un qui puisse donner de « l'ombrage à ses voisins, comme celui qu'elle « a fait avec le dauphin de France. Il est bien « plus expédient que vous preniez pour époux « un seigneur anglais, pourvu qu'il s'en trouve « d'assez heureux pour vous plaire. Alors « Élisabeth ne tardera plus à vous déclarer « son héritière, supposé qu'elle vienne à mou- « rir sans laisser de postérité. . . . . »

La reine d'Angleterre resserrait ainsi le choix de Marie Stuart parmi la noblesse de la Grande-Bretagne.

Élisabeth, nous l'avons dit, avait pensé à lord Henri Darnley, son parent et celui de la reine d'Écosse. C'était le jeune courtisan le plus frivole de l'Europe, avec des perles aux oreilles, des chaînes au cou et à la toque. Il dansait bien, chantait à ravir. Il avait le don

de plaire aux femmes et d'être méprisé des hommes.

Élisabeth compta sur un caprice de Marie Stuart et ne se trompa point. Indirectement elle insinua son dessein à la comtesse de Lennox, qui, elle aussi, ne songeait qu'à l'accomplir. La haine d'Élisabeth et l'ambition de cette mère se liguèrent sans se parler. Élisabeth donna mille facilités au comte, à la comtesse de Lennox et à Darnley, tout en éclatant contre eux. Elle confisqua leurs biens, elle envoya la comtesse à la Tour; mais le mariage se fit, et c'est ce qu'Élisabeth avait calculé. Sa colère n'était qu'un demi-masque. Irritée en apparence de ce que Marie Stuart avait refusé Dudley, elle se réservait par là le droit de soutenir les rebelles d'Écosse et de pousser habilement son ennemie aux abîmes. Au fond, Élisabeth voulait garder pour elle Dudley, qu'elle aimait et qu'elle fit comte de Leicester; elle voulait en même temps que la légère Marie se prît au piége qu'elle lui tendait. Marie ne vit pas de piége, elle ne vit que la beauté de Darnley, et elle sentit un profond plaisir à braver Élisabeth en satisfaisant un goût de cœur. Élisabeth fut politiquement heureuse par là. Un prince étranger n'ajouterait pas les



forces d'un royaume voisin à la souveraineté de l'Écosse ; et Marie Stuart se compromettait deux fois : avec les égaux de Darnley blessés dans leur orgueil, avec le protestantisme atteint dans sa foi. Quelle bonne fortune pour Élisabeth dans cette comédie si orageusement jouée ! que de discussions à susciter, que de tempêtes à déchaîner contre une rivale odieuse !

Marie Stuart ne pouvait se rendre compte des bizarres contradictions d'Élisabeth. « Le « mécontentement de ma bonne sœur est vrai« ment merveilleux, disait-elle, car le choix « qu'elle blâme a été fait conformément à ses « désirs communiqués par M. Randolph. J'ai « rejeté tous les compétiteurs étrangers ; j'ai « accepté un Anglais descendant du sang royal « des deux royaumes, et le premier prince du « sang en Angleterre, celui qui sera, je crois, « par ces raisons agréable aux sujets des deux « pays. »

Darnley était catholique, objectent quelques érudits, pour prouver la sincérité de haine qu'Élisabeth portait à ce mariage de la reine d'Écosse. Mais cela même était un prétexte flagrant pour Élisabeth d'entretenir des troubles perpétuels en Écosse et de les éviter ainsi à l'Angleterre.

Un jour, Paul de Foix « trouvant la dite « dame (Élisabeth) en sa chambre privée, qui « jouoit aux eschectz, parce qu'il avoit entendu « qu'elle estoit fort faschée de ce que la royne « d'Escosse se marioit avec le fils du comte de « Lenos, il se voulust ayder de ceste occasion, « et lui dist que le jeu des escheetz estoit une « image du discours, prévoyance et événe- « ment des actions des hommes, où, quand « l'on perdoit un pion, il sembloit que ce fust « peu de chose. Toutefois, bien souvent, il « emportoit la perte de tout le jeu. — A quoy « la dite dame respondit qu'elle entendoit bien « que le fils du comte de Lenos n'estoit que « comme un pion; mais qu'il seroit bien pour « luy donner mat, si elle n'y prenoit garde. »

Elle y prit garde en effet ; et le catholicisme de Darnley, que le conseil d'Élisabeth transforma plus tard en un danger public, devint pour elle un moyen puissant de tenir en haleine le protestantisme dans les deux royaumes, d'accroître jusqu'au fanatisme sa propre popularité, et de tourner toutes les colères, toutes les haines, tous les mépris contre l'ennemie qui menaçait à la fois la constitution et le saint Évangile.

Élisabeth habitait tantôt Westminster, tan-

tôt Richmond, tantôt Hampton-Court, tantôt Windsor, tantôt Greenwich.

Greenwich avait été son berceau, et Westminster devait abriter son tombeau sous les arceaux gothiques de la vieille abbaye où sommeillent toutes les gloires historiques de l'Angleterre.

Richmond, dont le splendide palais a disparu, conserve ses rives enchantées, ses cottages, ses parcs, ses jardins, ses ormes, ses chênes, ses prairies, toutes ses verdures incomparables. On y respire encore aujourd'hui une impression de fraîcheur, de recueillement, d'immortalité.

Élisabeth se sentait moins sèche, moins âpre, moins stérile au milieu de cette fécondité charmante de la nature. De loin en loin les rosiers de Richmond embaumaient son âme dure, comme l'églantier des montagnes parfume quelquefois le rocher. C'est là que la reine sembla le plus aimer Leicester, Hatton, Walter Raleigh ; c'est là qu'elle devait pleurer Essex et mourir peut-être de douleur.

Plus tard, Milton ne pouvait s'arracher à ces bords primitifs. Il y puisa dans ses contemplations errantes une intarissable poésie. Vieux, infirme, aveugle, Homère régicide, il

n'eut pour inventer Éden qu'à se souvenir des paysages de Richmond ; il n'eut, pour peindre l'Ève de son paradis, qu'à se rappeler la jeune fille anglaise couchée dans l'herbe matinale sous un saule de la Tamise.

Hampton-Court n'était pas plus magnifique sous Élisabeth qu'à l'époque des prospérités de Wolsey. Dans ce château qu'il avait bâti, dans ces somptueux pavillons de brique dont la teinte rouge était mêlée de vert de mer à cause de l'humidité, le cardinal-légat entretenait plus de cinq cents officiers ou domestiques revêtus de ses livrées. Élisabeth parlait quelquefois avec indignation du luxe et de la puissance d'un sujet que Charles-Quint appelait dans ses lettres *Mon bon et loyal ami,* et que le doge de Venise nommait *Reverendissima Majestas.*

Windsor, construit par des rois, plaisait davantage à la reine. L'antiquité de cet édifice, de ses tours énormes, les unes rondes, les autres carrées, dont les fossés sont aujourd'hui des jardins, son esplanade admirable, sa masse gigantesque en pierre grise, en pierre de grès, ses lierres grandioses, tout cela est d'un aspect très-imposant, mais triste. On dirait une prison monumentale. Windsor, dans son immensité

et avec sa forêt sans frontières, est un Fontainebleau monotone, plus colossal, mais moins varié, moins vivant, moins coloré, un Fontainebleau dans la brume.

Bien que la reine y résidât avec plaisir, elle préférait Greenwich où elle était née. Elle préférait Greenwich même à Richmond.

Greenwich était son séjour de prédilection.

C'est là qu'elle aimait soit à penser, soit à se délasser dans ses allées de sable fin bordées de fleurs. Souvent elle franchissait la porte de son parc que des degrés de marbre joignaient au fleuve, et près desquels était sans cesse amarrée sa barge royale. Elle se reposait des affaires et des soucis de la couronne par des promenades sur l'eau mêlées de musique, d'amour voilé, de flatteries délicates et de conversations classiques.

Élisabeth était savante. Elle avait eu pour précepteur un humaniste éminent, Ascham, qui ne tarit pas d'admiration sur les hautes qualités, les talents et l'érudition de la princesse :

« . . . . Elle parle le français et l'i-
« talien comme l'anglais même, écrit-il à
« son ami John Sturmius; le latin avec fa-
« cilité, exactitude et jugement; elle parle

« le grec souvent... et passablement bien.

« Elle a lu avec moi tout Cicéron et une « grande partie de Tite-Live. Son habileté « dans la langue latine dérive presque exclu- « sivement de l'étude de ces deux auteurs. »

« Nous lisons, écrivit-il encore à Sturmius, « les harangues d'Eschine et de Démosthène. « Lady Élisabeth comprend d'une manière si « admirable non-seulement l'idiome original, « mais encore tous les sujets de débats, les « décrets du peuple, les mœurs et les coutu- « mes des Athéniens, que vous seriez étonné « de l'entendre. »

Le bon humaniste ajoute :

« Elle excelle dans la musique, mais elle ne « charme pas excessivement. Quant à son exté- « rieur et à sa mise, elle préfère une élégante « simplicité à la magnificence ; elle n'aime « point à se faire tresser les cheveux ni à por- « ter de l'or ; elle dédaigne ces sortes d'orne- « ments, et, en général, dans ses manières et « dans tout son genre de vie, elle ressemble « plutôt à Hippolyte qu'à Phèdre. »

Telle était Élisabeth de seize à vingt et un ans. Ces naïves révélations échappées à l'enthousiasme de son maître expliquent bien les prétentions d'Élisabeth à la chasteté, et son

goût pour les entretiens classiques dans les intervalles des plaisirs et des affaires. Devenue reine, on comprend comment, après s'être fait un peu prier, elle s'adressait en latin à l'université d'Oxford, et en grec à l'université de Cambridge.

Quoique Élisabeth semble avoir toujours eu l'âge des hommes d'État, elle n'était pas sans une sorte de beauté. Elle avait une apparente distinction de teint et un éclat de chevelure que relevaient encore les splendeurs de la couronne. Elle avait la taille haute, mais un peu roide. Elle était impérieuse et absolue, même dans la galanterie. Il y avait de l'hypocrisie jusque dans son regard d'amour, et de la pédanterie jusque dans son sourire. Sous la mobilité de ses lèvres équivoques, sous les plis de son front élevé, sous les paupières de ses yeux perçants, on sentait gronder et rugir l'âme féroce de Henri VIII. Élisabeth avait tous les instincts du tyran, du sectaire, de la femme. Sa main délicate, effilée, qui cueillait un lis, symbole mensonger de pureté, et qui arrangeait une dentelle, était prête à signer des arrêts de mort et condamnait un pamphlétaire à avoir le poing coupé, parce qu'il n'avait pas parlé d'elle avec assez de respect.

Il est vrai qu'au-dessus de ses vices, de ses passions, dans les froides régions du cerveau, brillait une intelligence sans chaleur, mais non sans lumière, et une volonté inflexible, dénuée de sensibilité comme de conscience. Cette double faculté fut son prestige dans ce siècle merveilleux, dont toutes les grandes aptitudes étaient personnifiées autour du trône d'Élisabeth.

Siècle de philosophie, représenté par le neveu de Burleigh, par François Bacon, le premier des penseurs pour la profondeur de l'intuition et l'immensité des pressentiments. Siècle de ruse, d'embûches, de prévoyance et de politique, représenté par Cecil et Walshingham. Siècle d'aventures, représenté par Walter Raleigh. Siècle de théologie et de tortures, représenté par Henri VIII, dont l'esprit survivait dans la reine et dans son peuple. Siècle de guerre, représenté par Sussex et toute l'aristocratie. Siècle de feu et de fer; siècle des assassinats illustres, juridiques ou non juridiques; siècle du prince de Condé, des Guise, de Marie Stuart, de don Carlos; siècle des massacres bénis par le pape; siècle des auto-da-fé de Philippe II, des boucheries du duc d'Albe; siècle de la Saint-Barthélemy des Va-

lois ; siècle où le sang coulait comme l'eau et ne valait pas le prix d'un intérêt, d'un fanatisme ou d'un caprice ! Siècle tragique à la plus haute puissance ; plus tragique certainement que la révolution française elle-même ! Or, ce siècle, le plus pathétique de l'humanité, eut pour poëte à la cour d'Élisabeth le plus pathétique de tous les poëtes, depuis Job et Eschyle : William Shakspeare, le poëte de la terreur et de la pitié, de l'amour et du destin, des sanglots et des larmes, des frissons et des affres suprêmes, de l'agonie et de la mort. Ce grand et incomparable génie devait être le poëte du XVIe siècle. Car la poésie est le contre-coup retentissant de l'histoire, et l'idéal est le dernier mot, le mot sonore, immortel, de la réalité. Telle était Élisabeth et tel était ce siècle, avec lesquels Marie Stuart se jouait dans son imprudence.

Élisabeth, elle, ne jouait pas, ou plutôt elle jouait un jeu sérieux. Elle fut réservée comme la femme anglaise, orgueilleuse, sectaire et nationale comme l'homme anglais ; pour tout dire, l'incarnation de l'Angleterre, Albion elle-même couronnée, aux pieds de laquelle vinrent s'humilier la fanatique Rome, et flotter sur l'élément britannique les débris de l'invin-

cible *Armada ;* cette flotte qui portait, au chiffre de Philippe II, les destinées conquérantes et exterminatrices du catholicisme.

L'Angleterre adora Élisabeth. Élisabeth eut, aux yeux de l'Angleterre, un mérite qui surpasse tous les mérites : elle fut la vive image de sa nation et elle se dévoua sans restriction au gouvernement de l'État. Elle fut économe dans les dépenses de la royauté, afin de répandre à flots sur la marine les trésors qu'amassait sa parcimonie. Elle multiplia les vaisseaux dans ses ports; elle fut prodigue pour ses flottes, magnifique pour ses marins; et c'est elle qui créa véritablement l'Angleterre, qui en fit une Carthage du Nord, la Carthage de toutes les mers. C'est là l'éternel honneur d'Élisabeth, et ce qui, pour le peuple anglais, la place au-dessus de tous les rois de son histoire.

Reconnaître Marie Stuart pour héritière eût été un acte bien grave pour Élisabeth ; c'était donner à la reine d'Écosse un pied dans l'Angleterre, une influence directe, un règne occulte, mais puissant, par les catholiques au dedans, par les Guise et par Philippe II au dehors.

La politique d'Élisabeth, autant que son

goût, l'inclinait tout à fait à haïr Marie Stuart.

Les Guise n'étaient que les tribuns et les capitaines du parti catholique. Le grand chef, le roi de ce parti était Philippe II, comme Élisabeth était la reine du parti protestant.

Ils se ressemblaient dans des sphères diverses par leur rôle, par la nature ; mais ils différaient par leur situation, et, quoique pareils, ils n'étaient pas égaux.

Philippe II n'avait qu'une passion profonde : la haine de l'hérésie. Échappé à une tempête dans un trajet de Flandre en Espagne, il se crut sauvé par un miracle de la Vierge, et il en devint plus inexorable. Il se voua au massacre des ennemis de l'Église. Il condamna tous les rangs, tous les âges, tous les sexes, et il assista aux exécutions les plus barbares. Il protégea l'inquisition, qui fleurit dans le sang, à l'ombre de son sceptre, et qui fut la première institution de l'Église et de l'Espagne. Il ne recula devant aucune férocité. Il fit arrêter comme suspect de luthéranisme Constantin Ponce, le confesseur qui avait suivi Charles-Quint dans sa retraite de Saint-Just, et qui avait reçu les derniers soupirs du grand monarque. Ce consolateur de son père, il le relégua dans une prison infecte. Ponce y mourut.

Philippe II, poursuivant sa vengeance sur ce vieillard inanimé, ordonna de le brûler en effigie. Il fut sur le point d'exercer les mêmes impiétés envers la mémoire de Charles-Quint, de qui il tenait la vie et la couronne. On sait qu'il n'épargna par son fils don Carlos. Rien ne lui coûtait à immoler devant son idole. Il lui jetait en holocauste les meilleurs sentiments, les plus saintes affections.

Issu de tant de princes catholiques, il y avait en lui, par la tradition, une sorte de grandeur chrétienne et royale qui ne s'émouvait de rien, ni de la prospérité ni de l'adversité.

Quand arriva le gentilhomme qui devait lui annoncer la victoire de Lépante et qui avait traversé silencieux des groupes de courtisans curieux et attentifs, le roi écrivait dans son cabinet ; il s'interrompit pour écouter et pour lire la dépêche. Son visage ne trahit aucune impression ; seulement il dit : « Juan a beau-« coup hasardé ; que le Seigneur soit béni ! » et il reprit sa correspondance.

Lorsque Christophe de Mora vint lui apprendre la ruine définitive de l'*Armada*, il priait dans son oratoire. Il se contenta de répondre froidement : « Dieu est le maître ; j'a-« vais envoyé cette flotte contre les hommes,



« non contre les éléments ; » et, sans se plaindre, il acheva ses prières.

Toujours penché sur une carte du monde, il nouait et dénouait les fils de son impitoyable politique avec une passion qui n'excluait ni la temporisation ni la persévérance. « Un roi est un tisserand, » disait-il.

Il était voluptueux, cruel, fanatique et absolu. Ses vices, mêlés de quelques vertus, lui avaient composé une inflexible conscience.

Sa vie ne semble-t-elle pas éclairée d'un reflet sinistre et résumée par son agonie? Ce moine-roi, stoïque et dur, voudra mourir son crucifix sur sa poitrine, un autre crucifix dans la main droite, sa discipline ensanglantée à ses pieds et un cierge du mont Serrat dans la main gauche. Sa dernière recommandation à son fils sera d'exterminer les hérétiques. Quel spectacle solennel et terrible que ce prince, à son heure suprême, au fond de sa cellule dorée de l'Escurial, maudissant et conseillant à son fils les meurtres sacrés qu'il avait multipliés, pendant son long règne, sans lassitude et sans remords! Expirant, il tiendra dans sa main le cierge du mont Serrat, comme il portait, vivant, la torche toujours allumée des bûchers, des auto-da-fé et des supplices.

Élisabeth elle-même, quoique sans scrupules aussi et sans entrailles, se permit moins de meurtres, soit que le protestantisme fût plus généreux parce qu'il était plus jeune, soit plutôt qu'elle fût moins implacable par étendue d'intelligence. Mais il n'y eut pas entre eux la différence d'un cœur. Ni l'un ni l'autre n'en eut un dans la poitrine. Seulement Philippe II eut un crâne étroit, ténébreux et ardent; Élisabeth eut une tête vaste et lumineuse. Elle ne fut pas moins cruelle par sensibilité, elle fut moins cruelle par supériorité d'esprit, de peuple, de gouvernement, de civilisation.

Marie Stuart était la plus chère alliée de Philippe II, et par cela même la plus irréconciliable ennemie d'Élisabeth, une rivalité personnelle mêlant ses poisons à leur éloignement politique et religieux. Cependant, assurée de l'avenir, Élisabeth demeura en repos dans les premiers temps du mariage de Marie. Elle se contenta de faire des remontrances, d'exprimer son déplaisir à Holyrood par ses ambassadeurs Tamworth et Randolph.

Tout parut se calmer pour la reine d'Écosse et elle put s'abandonner avec sécurité à tous les transports de son amour. Elle lia intimement Riccio et Darnley, jusque-là que l'époux



et le favori partageaient souvent le même lit. Riccio était l'homme éminent des deux ; et Darnley, le maître nominal, se subordonna sans le savoir aux plans de celui qu'il regardait comme son serviteur et son ministre.

Riccio, qui avait fait réussir le mariage de Darnley, lui inspira des sentiments et lui ouvrit des perspectives conformes aux secrets désirs de Marie. Ces désirs, qui lui étaient communs avec la reine, il les avait réduits en politique. Cette politique consistait à saper, à combattre les seigneurs protestants, à nouer des alliances de plus en plus étroites avec la France, avec Rome, avec l'Espagne.

Heureuse de trouver dans le favori de son cœur l'homme d'État de ses pensées monarchiques et religieuses, Marie entrevoyait déjà le pouvoir absolu restauré et le catholicisme rétabli par son courage. Du sein des plaisirs elle rêvait sans cesse cette double gloire. Elle approuvait la confédération de Bayonne, où, sous le prétexte d'une entrevue de Charles IX et de sa sœur la reine d'Espagne, le duc d'Albe et Catherine de Médicis, d'accord avec le pape Pie IV et le cardinal de Lorraine, arrêtaient un plan d'extermination contre les protestants et le protestantisme dans toute l'Europe. Marie

consentait à ce plan. Elle se promettait à elle-même et elle prenait l'engagement avec Riccio, de repousser toute négociation avec les chefs de la liberté et de la réforme, Murray et les lords rebelles. Dans les enivrements de son ressentiment, de sa victoire, de ses espérances, elle se flattait de les bannir à perpétuité, de les dépouiller de leurs dignités et de leurs terres comme parjures et comme traîtres. Elle laissait même entendre qu'elle ne s'arrêterait pas à eux, qu'elle atteindrait plus haut jusqu'à celle qui leur donnait un asile après leur avoir prodigué l'or et les encouragements. Elle se vantait d'avoir des intelligences avec les catholiques d'Angleterre, des moyens prompts et sûrs de punir la reine hérétique dont elle avait tant à se plaindre. « . . . Luy ayant « esté faict remonstrance par quelques-uns de « ses seigneurs (écrit Paul de Foix) qu'elle « prenoit trop de peyne et travail, estant tous-« jours parmi les armées et aux champs en « temps très-malaisé, elle leur respondit que « ne cesseroit jamais en semblables peynes, « jusqu'à ce qu'elle les eust menés à Londres. »

Paroles dangereuses, transmises d'heure en heure à Cecil par les espions qu'il entretenait autour de Marie! Confidences frivoles d'une

jeune reine amoureuse qui passait sa vie au milieu des courtisans ; dans les guerres, toujours à cheval ; dans la paix, tantôt à la chasse, tantôt au bal, le matin dans les bois, le soir dans les fêtes ! Vains élans de triomphe qu'une autre reine moins jeune et plus impitoyable notait à Greenwich, afin de les étouffer plus tard sous les plombs et sous les pierres des donjons anglais !

Une harmonie parfaite régna d'abord à Holyrood, mais cette harmonie ne fut pas longue. Violente, passionnée et mobile, Marie se lassa vite de Darnley. Ce n'était ni un cœur, ni une intelligence, ni un bras. Il avait toutes les frivolités de la femme, jusqu'au goût de la parure et des rubans. Dès qu'elle le connut, elle cessa de l'aimer.

Il souffrait les injures et en attirait à la reine.

Désirant désarmer le clergé réformé, il assistait à ses sermons. Il ne réussit qu'à se faire insulter en face. Knox lui dit un jour, du haut de la chaire, que lorsque Dieu voulait punir les crimes d'un peuple il le livrait à la domination des femmes et des enfants.

Marie méprisa cet adolescent énervé. Elle se rapprocha de Riccio, dont l'esprit et les talents la charmaient. Elle l'entoura de considération,

de soins, d'honneurs. Elle le traita comme un homme de haute naissance. Chose inouïe dans l'étiquette du XVIe siècle, elle le fit manger à sa table, lui, un ministre récent, mais naguère un *cameriere,* un musicien, un vil chanteur. Elle fit plus. Il était convenu que le nom du roi précéderait celui de la reine dans la signature des actes publics : Marie signa avant Darnley, puis elle supprima entièrement ce nom et y substitua celui de Riccio.

Furieux de cet abandon et de cet outrage, Darnley se livre à toutes les fougues, à tous les caprices, à toutes les orgies, à toutes les crapules. Plongé dans l'ivresse, dans le jeu, dans les plaisirs ignobles et dégradants, il ne revoit la reine que pour l'injurier. Il ne peut réprimer sa grossière violence même dans les salons d'Holyrood.

« La reine, écrit Randolph, se repent bien « de son mariage; elle abhorre Darnley et « tout ce qui lui appartient. »

Le roi était jaloux, et sa jalousie perçait. Les seigneurs écossais, envieux de Riccio, le conseiller tout-puissant de la reine, la créature des Guise, le séide du catholicisme, attisèrent cette passion du roi. Le comte de Morton surtout, très-attaché à la réforme par ambi-

tion, et qui craignait, d'après les rumeurs de cour, que Riccio ne le remplaçât comme chancelier du royaume, envenima le ressentiment de Darnley. Très-sympathique d'ailleurs à Murray et aux bannis, Morton saisit aussi ce moyen de faciliter leur retour et de servir leur cause qui était la sienne. Il affermit Darnley, entraîné déjà par George Douglas, dans un projet de conspiration contre la vie de Riccio.

Marie Stuart avait un goût vif pour Riccio, et ce goût, cet amour l'élève un moment au-dessus des préjugés de la naissance et lui inspire, au XVIe siècle, sur la noblesse, ennemie superbe du pauvre musicien, des lignes dont un philosophe du XIXe siècle ne désavouerait pas quelques traits. Dans sa colère contre les insulteurs patriciens de son favori, elle humilie l'antiquité du nom devant le mérite de l'homme.

. . . . « Quoy ! . . . . soubz « vernis de grandeur et noblesse des ances-« tres, il fault et que l'autorité des roys puisse « estre enfrainte ou diminuée, et la leur irré-« préhensible ? L'une vient de Dieu, l'aultre « du roy soubz Dieu ; car Dieu a esleu les roys « et commandé aux peuples de leur obeyr, et « les roys ont faict et constitué les princes et

« grands pour les soulager, et non pour leur « faire teste.

« Que doit donc faire le roy, si son père a « eslevé un homme de bien, et que les suc« cesseurs et enfans dégénèrent? Faut-il que « le roy en face mesme estat et leur donne « mesme crédit (en ce de quoy ils sont indi« gnes) comme la vertu du père a mérité? Le « père estoit vaillant, sage et obligeant; le filz « n'a rien appris qu'à faire le grand et prendre « ses ayses, et desdaigner toutes loys; et si le « roy trouve un homme de bas estat, pauvre « en biens, mais généreux d'esprit, fidèle en « cœur et propre en la charge requise pour « son service, il ne luy osera commettre au« torité, pour quoy les grands qui ont desja « en veulent encores! »

Ce ministre éminent et dévoué dont Marie traçait le portrait avec complaisance, c'était Riccio, autour duquel s'organisait une conspiration implacable.

Le comte de Morton fut l'homme politique de cette conspiration. Lui seul peut-être sut toute l'étendue et toute la portée de son action. Il coopérait au meurtre de Riccio dans une vue personnelle et aussi dans des desseins profonds de tribun aristocratique. Par là, il

sentait qu'il annulait la reine et ses alliés, les catholiques et le catholicisme, en même temps qu'il allait redonner vigueur à la réforme en cimentant l'alliance anglaise, en rappelant les lords proscrits, en replaçant Murray à la tête du gouvernement, dont Darnley ne serait que la vaine décoration, le simulacre officiel.

Randolph et le comte de Bedford furent mis dans le secret. Ils annoncèrent d'avance le complot à Cecil et à leur souveraine Élisabeth.

Murray, de Grange, de Rothes et leurs amis furent avertis et se réunirent sur les frontières d'Écosse.

Deux *bands* furent rédigés et signés par le roi et par les conspirateurs. Ils se juraient amitié et solidarité dans l'exécution de cette grande entreprise qui devait être le triomphe cruel de la réforme sur l'Église, du parti protestant sur le parti catholique, de la noblesse et du peuple sur la reine et sa camarilla, de Knox et du Nord sur le pape et sur le Midi.

Le comte de Lennox, lord Ruthven, George Douglas, Lindsey, André Ker, étaient au premier rang des conjurés. Ils s'entendirent avec Darnley. Près de l'appartement de la reine, séparés d'elle par une simple cloison, ils prononcèrent la mort du favori.

Ce qu'il y eut de plus grave dans ces *bands* homicides, ce fut la participation de Knox. Consulté par les conjurés sur la légitimité de l'acte qu'ils allaient accomplir, il rassura leurs consciences déjà si hardies. L'esprit du rigide docteur souffla sur eux, non pour les détourner du crime, mais pour les y précipiter. Il les y prépara comme à une sainte entreprise, par la prière et par le jeûne. Dans l'emportement de son fanatisme, Knox se chargea de justifier le meurtre devant Dieu, et, l'autorisant de son approbation, il mit ainsi de sa main d'apôtre, à l'assassinat, le sceau religieux de son caractère et de son nom.

C'était un samedi soir, vers six heures (9 mars 1566). Les conjurés et leurs hommes d'armes, au nombre de trois cents environ, se glissèrent, à la tombée de la nuit, des ruelles borgnes de la Canongate dans les ombres du palais.

Le roi avait soupé chez lui en compagnie du comte de Morton, de Lindsey et de Ruthven. Son appartement, un rez-de-chaussée élevé de quelques marches, était situé au-dessous de l'appartement de Marie, dans la même tour. Au dessert, il envoya voir qui était avec la reine. On lui vint dire que la reine finissait de

souper de son côté, dans son cabinet de repos, avec la comtesse d'Argill, sa sœur naturelle, et Riccio. Leur conversation avait été enjouée et brillante. Le roi monta par un escalier dérobé, pendant que Morton, Lindsey et une troupe de leurs vassaux les plus braves envahissaient le grand escalier et dispersaient sur leur passage quelques amis de la reine et ses serviteurs.

Le roi entra de la chambre dans le cabinet de Marie. Riccio, en manteau court, en veste de satin, en culotte de velours rougeâtre, était assis et couvert. Il avait sur la tête sa toque ornée d'une plume. La reine dit au roi : « Monseigneur, avez-vous déjà soupé? Je croyais que vous soupiez maintenant. » Le roi se pencha sur le dossier du fauteuil de la reine qui se retourna vers lui ; ils s'embrassèrent, et Darnley prit part à l'entretien. Sa voix était émue, son visage était pourpre, et, de temps en temps, il jetait un regard furtif vers la petite porte qu'il avait laissée entr'ouverte. Bientôt apparut, sous les franges des rideaux qui la recouvraient, un homme pâle, Ruthven, qui tremblait encore de la fièvre et qui, malgré son extrême affaiblissement, avait voulu être de l'expédition. Il était vêtu d'un pour-

point de Damas, doublé de fourrure. Il avait un casque d'airain et des gantelets de fer. Il était armé comme pour un combat et accompagné de Douglas, de Ker, de Ballentyne et d'Ormiston. Au moment où Morton et Lindsey forçaient avec fracas la chambre à coucher de Marie, et, s'y précipitant, allaient déborder dans le cabinet, Ruthven s'y rua, et son impétuosité fut telle, que le parquet en fut ébranlé. Il épouvanta les convives. Sa physionomie livide, farouche, bouleversée par la maladie et par la colère, glaçait de terreur. « Pourquoi êtes-vous ici, et qui vous a permis d'y pénétrer? s'écria la reine. — J'ai affaire à David, à ce galant que voilà, » répondit Ruthven d'une voix sourde. Un autre conjuré s'avançant, Marie lui dit : « Si David est coupable, je suis prête à le livrer à la justice. — Voilà la justice, » répliqua le conjuré en ôtant une corde de dessous son manteau. Tout hagard de peur, Riccio recula dans un coin du cabinet. Il y fut suivi. Le pauvre Italien se rapprochant de la reine, saisit sa robe en criant : « Je suis mort! *Giustizia! giustizia!* Madame, sauvez-moi! sauvez-moi! » Marie s'élança entre Riccio et les assassins. Elle essaya de les arrêter. Alors chacun se pressa,

se heurta dans cet étroit espace. Ce fut une mêlée, un tourbillon. Ruthven et Lindsey, brandissant leurs dirks nus, apostrophèrent rudement la reine. André Ker lui appuya même un pistolet sur le sein et la menaça de faire feu. Marie lui montrant son ventre : « Tirez, dit-elle, si vous ne respectez pas l'enfant que je porte. »

La table fut renversée dans le tumulte. La reine luttant toujours, Darnley l'entoura de ses deux bras, la ploya sur un fauteuil où il la retint, tandis que plusieurs serrant David par le cou l'arrachaient du cabinet. Douglas s'empara de la dague même de Darnley, frappa le favori et dit, en lui laissant la dague dans le dos : « Voilà le coup du roi. » Riccio se débattait en désespéré. Il pleurait, il priait, il suppliait avec des gémissements lamentables. Il s'attacha au seuil du cabinet, puis il s'accrocha à la cheminée, puis il se cramponna au lit de la chambre de la reine. Les conjurés le menaçaient, le battaient, l'injuriaient et lui faisaient lâcher prise en piquant ses mains de leurs armes. L'ayant enfin entraîné de la chambre à coucher dans la chambre de parade, ils le percèrent de cinquante-cinq coups de poignard.

La reine faisait des efforts surhumains pour voler au secours du malheureux Riccio. Le roi avait peine à la contenir. Il la remit à d'autres et accourut dans la chambre de parade où Riccio expirait. Il demanda s'il n'y avait pas encore de la besogne pour lui et il enfonça dans ce pauvre cadavre le cinquante-sixième et dernier coup de poignard ; après quoi Riccio fut lié aux pieds avec la corde apportée par l'un des conjurés et il fut traîné ainsi et descendu le long de l'escalier du palais.

Lord Ruthven rentra dans le cabinet de la reine où la table avait été relevée. Il s'assit et demanda un peu de vin. La reine s'emporta contre cette insolence. Ruthven répondit qu'il était malade et se versa lui-même à boire dans une coupe vide, celle de Riccio peut-être, puis il ajouta : « Nous ne voulions pas être gouvernés par un valet. Voici votre mari. C'est lui qui est notre chef. — Est-ce vrai ? répliqua la reine, doutant encore de la mort de Riccio. — Depuis quelque temps, vous vous étiez donnée à lui plus souvent qu'à moi, dit Darnley. » La reine allait lui répondre, lorsque vint un de ses officiers auquel elle demanda aussitôt si on avait conduit David en prison, et où. « Madame, il ne faut plus par-

ler de David, car il est mort. » Alors la reine poussa un cri, puis se tournant vers le roi : « Ah ! traître, fils de traître, lui dit-elle, voilà la récompense que tu réservais à celui qui t'a fait tant de bien et tant d'honneur ! Voilà ma récompense à moi, qui, par son conseil, t'ai élevé à une dignité si haute ! Ah ! plus de larmes, mais la vengeance ! Je n'aurai de joie que lorsque ton cœur sera aussi désolé que l'est aujourd'hui le mien. » En achevant ces paroles, la reine s'évanouit.

Tous les amis qu'elle avait à Holyrood s'enfuirent en désordre ; le comte d'Atholl, les lords Fleming et Levingston s'échappèrent par un couloir obscur. Les comtes de Bothwell et de Huntly se laissèrent glisser le long d'un pilier dans les jardins.

Cependant un frisson avait passé sur la ville. Le tocsin avait sonné ; les bourgeois d'Édimbourg, conduits par le lord prévôt, se rassemblèrent un instant autour d'Holyrood. Ils s'enquirent de la reine qui revenait à elle. Tandis que les conjurés la menaçaient, si elle appelait, de la tuer et de la jeter par-dessus les murs, d'autres conjurés disaient aux bourgeois que tout allait bien, que seulement on avait dagué le favori piémontais qui s'entendait avec

le pape et le roi d'Espagne pour détruire la religion du saint Évangile. Darnley lui-même ouvrit une fenêtre de la tour fatale et pria le peuple de se retirer, l'assurant que tout s'était fait sur l'ordre de la reine, et qu'il serait instruit le lendemain.

Retenue prisonnière dans son propre palais, dans sa chambre à coucher, sans une de ses femmes, Marie demeura seule cette effroyable nuit, livrée à toutes les horreurs de son désespoir. Elle était grosse de six mois. Ses émotions furent si profondes, que le fils de ses entrailles, qui fut depuis Jacques Ier, ne put jamais voir une épée nue sans un tressaillement d'effroi. La terreur de sa mère passa dans cette âme endormie encore dans les limbes qui précèdent la naissance, et cette terreur, ni l'éducation du gentilhomme, ni les efforts du roi ne parvinrent plus tard à la dompter.

Cet assassinat, rendu si cruel par les circonstances de l'exécution, eut deux causes : de la part des seigneurs, une jalousie de pouvoir contre Riccio, dont l'influence sur Marie était absolue; de la part du roi, une jalousie d'amour qui n'était certes pas sans fondement, si l'on en croit une dépêche de Paul de Foix,

ambassadeur de France en Angleterre. Témoignage bien grave qui n'absout pas Darnley, mais qui condamne la reine !

« . . . Le roy, dit Paul de Foix à Catherine de Médicis quelques jours auparavant, « environ une heure après minuict, seroit allé « heurter à la chambre de la royne qui estoit « au-dessus de la sienne. Et d'aultant que après « avoir plusieurs fois heurté, l'on ne lui respondoit point, il auroit appellé souvent la « royne, la priant de ouvrir, et enfin la menaçant de rompre la porte, à cause de quoy « elle luy auroit ouvert ; laquelle le roy trouva « seule dedans la chambre ; mais ayant cherché partout, il auroit trouvé dans le cabinet « David en chemise, couvert seullement d'une « robe fourrée. »

Henri IV, qui connaissait la vertu des princesses de son siècle, entendant raconter, bien des années après, que les courtisans d'Angleterre nommaient Jacques un Salomon, se prit à sourire et dit : « Salomon en effet, puisqu'il est fils de David, le joueur de harpe. »

Ces choses consommées, les seigneurs exilés reparurent. Le comte de Murray s'empressa d'aller chez la reine. Elle le reçut avec une affectueuse tristesse et s'écria : « Ah ! mon

frère, si vous eussiez été près de moi, on ne m'eût pas traitée ainsi ; » et elle lui montra en même temps le parquet souillé du sang de Riccio.

Ce sang est resté ineffaçable.

La chambre de parade qui touche à la chambre à coucher de Marie et l'un des cabinets, celui qui, par une ironie du destin, était appelé le cabinet de repos, sont encore comme ils étaient au jour du crime ; et le voyageur qui visite Holyrood retrouve en frémissant dans ces deux pièces les traces néfastes, le plancher marqué de larges taches rouges indélébiles.

Marie comprit vite tous les dangers de sa situation, et, malgré sa douleur, sa grossesse et la fatigue de ses nerfs, elle puisa dans son courage une force inouïe de dissimulation. Sachant que les conjurés allaient l'enfermer dans une forteresse et décerner la couronne à Darnley, elle vainquit l'horreur qu'ils lui inspiraient et se résolut avec promptitude à les caresser, à les tromper. Elle se montra prête à tout céder. Elle proposa même de signer un bill de sûreté pour tous ceux qui avaient pris part à la conspiration. Elle obtint, par cette conduite, un relâchement de surveillance dont

elle profita sans hésitation et sans retard. Elle renouvela ses avances pathétiques à Murray. Elle entreprit de détacher Darnley des conjurés. Le moyen était infaillible. Marie ne balança point, quelle que fût sa haine. Darnley, délivré de son rival, ne souhaitait que de rentrer en grâce. Elle lui fit demander s'il ne consentirait pas à la suivre à Dunbar. Il devint fou de désir à cette ouverture. L'enchantement et la fièvre le saisirent. Pour la perspective d'une heure d'amour avec la reine, il aurait vendu son âme. En cette circonstance, il vendit son honneur ; car il trahissait et livrait, par sa désertion, les conjurés. « Le 12 mars, dit le prince de Labanoff, la reine reprit son ascendant sur Darnley. » Elle le reprit soudainement par l'attrait de volupté qu'elle fit briller à ses yeux. Darnley redoutait pour son amour le souvenir de son crime. Il craignait d'être traité comme Sigurd, l'Achille des épopées germaniques. Sur le bûcher même où elle monta près du corps du héros, Brynhild a soin de placer entre eux le glaive qui sépara toujours, non leurs âmes, mais leurs sens. Ce que Brynhild fit par chasteté, Darnley tremblait qne Marie ne le fît par vengeance. Il tremblait qu'elle n'étendît pour toujours sur

leur couche la dague royale dont Douglas avait percé Riccio et le poignard qu'il avait enfoncé lui-même. Cette dague et ce poignard sanglants, lorsque Darnley comprit qu'il pourrait les franchir et arriver jusqu'aux bras de la reine, il oublia ses serments, ses amis : il sacrifia tout à son égoïste et frénétique passion.

Il s'entendit avec Erskine, qu'il chargea de préparer des chevaux. Il gagna des gardes, enleva la reine à ses arrêts et la conduisit à toute bride, d'une seule traite, à Dunbar.

Là, Marie respire un peu. Elle reçoit un message d'Élisabeth et y répond. Sa lettre, datée du 15 mars, semble écrite après un naufrage.

Marie se plaint de sa sœur qui demande le pardon des coupables, quand leur punition est si juste. Elle, la reine d'Écosse, a été prisonnière dans son palais; son plus fidèle serviteur a été assassiné en sa présence. Le sang de Riccio a rejailli sur elle; sa propre vie a été en danger; elle s'est vue forcée de fuir dans la nuit du 11 au 12 mars, pour échapper à ses rebelles. Si Élisabeth les soutient (ce que ne peut croire Marie), tous les princes chrétiens, qui sont solidaires, viendront en aide à la cou-

ronne d'Écosse. Marie veut croire à l'amitié d'Élisabeth, lorsqu'elle sera mieux instruite. Elle s'excuse de ne pas réclamer cette amitié précieuse de sa propre main, mais elle est obligée de recourir à une main étrangère. La maladie et les chagrins l'ont brisée!

Tout en écrivant ainsi, Marie ne perdit pas de temps. Elle rassembla huit mille hommes d'armes et marcha précipitamment sur Édimbourg. Réconciliée en secret avec Murray et le comte d'Argill, elle tourna tout son ressentiment contre les meurtriers de Riccio. Pour mieux les flétrir et les condamner au gré de sa colère, elle défendit, à son de trompe, d'oser accuser le roi d'avoir pris part à cet assassinat. Lui-même renia la conjuration et les conjurés dans une déclaration qui fut affichée sur tous les édifices d'Édimbourg. La reine frappa ensuite les conspirateurs. Quelques-uns eurent la tête tranchée. Les lords Ruthven, Morton et Douglas n'échappèrent au supplice que grâce à la vitesse de leurs chevaux. Plusieurs furent condamnés à l'amende, d'autres au bannissement. Presque tous se réfugièrent à Berwick.

« . . . . . J'entends dire, écrit Randolph à « Cecil (avril 1566), qu'on parle encore plus

« mal du roi que d'aucun autre. Une personne « qui s'est entretenue lundi dernier avec la « reine m'a mandé, comme une chose assurée, « que la reine avait résolu de rendre la mai- « son de Lennox, en Ecosse, aussi pauvre « qu'elle l'a jamais été. Le comte est toujours « malade et a l'âme agitée. Il se tient à l'ab- « baye. Son fils a été le voir une fois, et lui, « il a été une fois chez la reine depuis qu'elle « est arrivée au château. La reine a lu les ori- « ginaux de toutes les ligues et associations « formées contre le roi et les lords. . . . . .
« . . . . »

Marie, dans sa tendresse pour son favori, nomma à sa place Joseph Riccio secrétaire des dépêches françaises.

Elle permit à Joseph de succéder aux biens de son frère David. D'après un inventaire secret, dressé par les soins du comte de Bedford et de Thomas Randolph pour les ministres d'Élisabeth, ces biens étaient considérables. Ils furent évalués, en or, à la somme de onze mille livres sterling. La garde-robe de Riccio était magnifique : elle contenait vingt-huit paires de culottes de velours. Son mobilier était d'un prince. Il avait beaucoup d'armes, des poignards, des dagues, des pistolets, des arque-

buses, vingt-deux épées. Joseph retrouva tout, à l'exception de quelques poignards et d'un joyau de grand prix que David portait au cou le jour fatal. Ce joyau se perdit ou fut dérobé au milieu des horreurs de l'assassinat. Toutes les lettres de la reine que David avait en dépôt furent respectées. Marie les reçut intactes.

Non contente de ses vengeances contre les meurtriers, de sa munificence pour Joseph, des humiliations de Darnley, la reine ne songeait qu'à honorer la mémoire de Riccio. Elle fit exhumer le cadavre mutilé du favori. Dans l'imprudence de sa douleur et de son amour, qu'elle trahit par cet acte solennel, elle ordonna de transporter le pauvre musicien sous les voûtes de l'abbaye et de le déposer avec pompe entre les murs vénérés d'Holyrood, palais des rois vivants, sépulture des rois morts. Le sentiment public s'en irrita. La vieille chapelle s'étonna de ce nouvel hôte et se voila d'une ombre de plus. Triste Saint-Denis écossais, semé de ruines, de sang et de larmes! Humide caveau, tragique monument de grandeur et de néant, dont on ne peut oublier le lierre mélancolique, la nef à demi brisée, la rosace disjointe, les tombes ravagées, quand

une fois on a vu tous ces débris de pierre, d'herbes et de souvenirs aux rayons pâles du soleil couchant!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.



LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

FIN DE LA TABLE.